

Karl May

FAUVES ET BANDITS

Traduction de A. Canaux
Illustrations de L. Maitrejean

1935

PREMIÈRE PARTIE

I

LE CHRIST OU MAHOMET

Quand un Marseillais a l'occasion de parler des beautés et des avantages de sa ville natale, il ne manque pas de dire : « Si Paris avait une Cannebière, ce serait un petit Marseille. » Cette comparaison est certainement exagérée, elle a toutefois sa raison d'être. La Cannebière est, ou du moins était autrefois, la plus belle rue de Marseille, traversant toute la ville pour aboutir au port. Le Marseillais a vraiment le droit d'être fier de sa ville. Elle a un climat doux et délicieux, des nuits claires comme celles d'Égypte, et il y souffle un vent toujours frais.

On y rencontre tous les peuples de la terre.

Mais c'est le type oriental qui y domine et donne à Marseille ce cachet asiatique que l'on chercherait en vain dans les autres ports de France, aussi celui qui veut aller à Alger ou à Tunis ne peut trouver de meilleur endroit pour y préparer ses yeux aux couleurs et ses oreilles aux accents d'un autre continent.

Pour moi, j'y avais été attiré par une lettre de mon excellent ami, le capitaine Frick Turnerstick, que la plupart de mes lecteurs connaissent pour un marin remarquable et un polyglotte surprenant.

Cette lettre, datée de Harwick, était écrite dans un horrible mélange des langues qu'il savait le mieux ou plutôt le moins mal, et disait à peu près :

« Mon cher Charley,

« Je suis à l'ancre ici, mais partirai dans quinze jours pour Tunis en passant par Marseille. Je n'ai pas besoin de vous dire que je compte vous retrouver dans cette dernière ville. Vous n'auriez pas, je suppose, la lâcheté de rester tranquillement chez vous au lieu de m'accompagner dans une nouvelle traversée.

« Votre vieux Frick Turnerstick. »

Que faire ? Rester à la maison pour me faire traiter de lâche ! Ah ! mais non, mon cœur avait besoin de revoir mon vieux compagnon, et un voyage à Tunis ou plus loin peut-être promettait d'être intéressant. J'avais donc accepté l'invitation et étais arrivé à Marseille au jour fixé. Après nous être livrés à la joie de nous retrouver, nous allâmes admirer

le nouveau navire, *The Courser*, que le capitaine avait fait construire à Baltimore selon ses plans, et qu'il prétendait être le voilier le plus rapide de la marine marchande de toutes les nations.

La cale était remplie de marchandises de toutes sortes, que le capitaine comptait revendre aux Maures et aux Berbères avec un sérieux bénéfice. Tandis qu'il terminait ses préparatifs de départ, j'errai dans la ville et admirai tour à tour la cathédrale moderne, mais superbe, l'église gothique de Saint-Michel, l'Hôtel-Dieu et, par-dessus tout, l'admirable Bibliothèque située dans l'école des beaux-arts. Quand Turnerstick eut fini, nous visitâmes ensemble ce qui l'intéressait le plus : le Jardin zoologique, qui se trouve derrière le plus bel édifice de Marseille et le Château d'eau, ou palais de Longchamp.

Après l'avoir parcouru en tous sens, nous nous sentîmes fatigués et cherchâmes un banc pour nous reposer. Nous en trouvâmes un, sous un platane, au bout d'une petite allée, dans un bosquet épais, au-dessus des branchages duquel nous apercevions une croix de bois avec l'image du Christ.

Une inscription disait qu'à cet endroit un gardien avait été dévoré par une panthère échappée de sa cage et portait les mots : « Priez pour lui. » Nous nous découvrîmes en passant et allâmes nous asseoir sur le banc. Comme c'était en semaine, il y avait peu de promeneurs, surtout en cet endroit isolé. Turnerstick, qui me racontait ses dernières aventures, s'arrêta un moment pour m'offrir un cigare. Nous pûmes entendre alors les pas de deux promeneurs se rapprocher du bosquet et s'arrêter devant la croix.

« Puisse Allah anéantir ce pays ! entendis-je dire en arabe ; on y trouve partout de ces idoles qui sont l'horreur des vrais croyants et devant lesquelles les chiens de chrétiens courbent la tête. La religion du Prophète est la seule vraie ; il a défendu les images, et il les a brûlées ou brisées partout sur son passage. Pouvez-vous me lire ce qui est écrit au-dessous de cette croix ?

— Oui : une panthère a dévoré ici un gardien, et l'on a élevé une croix en cet endroit pour demander des prières pour lui, répondit l'autre en riant.

— Que ces chrétiens sont bêtes ! reprit le musulman d'un ton méprisant. Le Christ a-t-il sauvé cet homme ? Non. Or, c'est quand il est mort qu'on élève une croix ! La prière vient trop tard et ne peut servir à rien.

— Elle est pour le salut de son âme.

— Vous me faites rire. Il n'y a pas de salut pour l'âme d'un chrétien mort ; tous vont en enfer. Si j'avais été à la place du défunt, j'aurais appelé le Prophète au secours, et la panthère aurait fui épouvantée.

Mais aucun fauve ne craint la prière d'un chrétien. Je vais vous montrer de suite combien vos prières et vos croix sont impuissantes ! Nous verrons bien si votre Jésus me punira de l'offense que je vais lui faire. »

Il proféra encore quelques injures, qui ne peuvent se redire, et j'entendis en même temps comme le craquement d'un objet que l'on ébranle.

Je me précipitai vers la croix, mais Turnerstick, qui n'avait pas compris ces paroles, me retint dans mon élan pour m'en demander l'explication. Je la lui donnai aussi brièvement que possible, mais j'arrivai trop tard. Sous les efforts du mécréant, le bois pourri en terre avait cédé, et le crucifix, haut de trois mètres, tomba de notre côté en atteignant le capitaine à la tête. Celui-ci poussa un cri à la fois de douleur et de colère, et s'élança à ma suite vers l'endroit où se trouvaient les deux hommes.

L'un avait le nez en bec d'aigle et les autres caractéristiques d'un Arménien. Il portait une toque d'astrakan, une veste courte, des pantalons bouffants, de hautes bottes et un poignard à la ceinture. L'autre semblait être un Bédouin âgé de cinquante ans environ. Un burnous blanc était drapé sur son corps osseux, un fez rouge entouré d'un turban de même couleur recouvrait sa tête. Son visage décharné était celui d'un mahométan endurci et fanatique. Il ne fut point effrayé à notre vue, mais nous lança un regard sombre et perçant.

« Qu'est-ce qui vous prend ? lui cria le capitaine furieux. Comment avez-vous osé renverser cette croix et sur moi encore ?

— Que veut cet homme ? » demanda le musulman à son compagnon qui lui servait d'interprète.

Je répondis à la place de celui-ci :

« Tu viens de faire un acte qui sera sévèrement puni dans ce pays. Tu as profané l'image du divin Crucifié, et, si nous portons plainte aux autorités, tu seras jeté en prison. »

Il me toisa de la tête aux pieds d'un regard foudroyant et dit :

« Qui es-tu pour oser me parler ainsi ?

— Un chrétien, et, à ce titre, je dois te dénoncer au juge.

— Tu es chrétien et tu parles la langue des croyants comme un vrai musulman ? Tu es donc comme le serpent dont la langue est bifide et venimeuse. Je ne te connais pas et ne te ferai pas l'honneur de te dire mon nom. Sache seulement que je suis un homme qui crache de mépris quand un chien aboie après lui. »

En disant ces mots, il cracha trois fois à terre de manière à

m'atteindre la troisième fois.

Je suis habituellement très calme et sais me contenir même quand on m'injurie, mais ici l'injure n'atteignait pas que moi ; elle atteignait aussi le Christ, cher aux chrétiens. Je ne fis qu'un bond pour le frapper si fortement au visage qu'il tomba à terre. Il se redressa rapidement et voulut me saisir, mais Turnerstick arrivant à la rescousse, le prit rudement à la nuque et le jeta de nouveau à terre en disant : « Charley, allez chercher la police ; je vais serrer les voiles à ce drôle, pour l'empêcher de bouger d'ici avant une heure. »

L'interprète était tellement perplexe qu'il ne bougeait pas. J'hésitais à suivre le conseil du capitaine et j'aurais peut-être laissé le musulman s'enfuir si un garde n'était arrivé à ce moment pour s'informer de ce qui se passait.

Tandis que Turnerstick maintenait le musulman à terre de ses poings puissants, je racontai ce qui s'était passé.

On nous emmena au bureau du gardien chef, où il fut pris note de notre déposition. Puis on nous congédia en nous remerciant tandis qu'on garda les deux autres pour les punir sévèrement, nous dit-on.

Nous nous trouvions à la sortie du jardin à proximité d'un restaurant. Nous nous assîmes en plein air à une table vide pour nous rafraîchir.

Quel ne fut pas notre étonnement en voyant sortir, au bout d'un quart d'heure, nos deux malfaiteurs, la mine réjouie. Ils nous aperçurent. Le musulman s'approcha, à distance respectueuse toutefois et me lança ces paroles :

« Vingt francs d'amende ! j'en fais volontiers cadeau à la France ! Quant à toi, je ne te tiens pas quitte ; tu as frappé un musulman, et il n'est pas de croix qui puisse te sauver de ma vengeance. »

Je ne fis même pas attention à lui, et il s'éloigna d'un pas triomphant.

Je traduisis cette menace à Turnerstick qui répondit :

« S'il m'avait dit cela à moi, je l'aurais cloué sur place ; il démarre avec la majesté d'un cuirassé et est persuadé que nous avons peur de lui.

— Non, je n'ai pas peur, mais il nous faut être prudents. Nous ne sommes pas, il est vrai, dans un douar arabe, mais à Marseille, ce qui n'empêchera pas ce Bédouin de penser qu'un coup de poing dans la figure ne peut être effacé que par le sang.

Comme nous regagnions le port, nous rencontrâmes nos deux ennemis dans une rue.

Ils nous laissèrent passer puis nous suivirent, nous eûmes beau faire mille détours, nous ne réussîmes pas à leur faire perdre notre trace.

Pour leur cacher notre demeure, nous décidâmes de nous rendre au château d'If. Turnestick désirait vivement visiter les prisons souterraines dont il avait lu la description à ses heures de loisir. Pour moi, je savais trouver là-bas le cachot dans lequel Mirabeau avait été retenu prisonnier en 1774. Un petit bateau nous y conduisit.

Turnerstick s'intéressait tellement à ces cachots, qu'il fallut presque l'en arracher et le guide dut lui donner tant d'explications, qu'il était presque nuit quand nous quittâmes le château. Le capitaine saisit le gouvernail, le batelier et moi primes les rames.

La mer était calme, c'était l'heure de la pleine eau. Nous nous croyions seuls quand Turnerstick grommela :

« Que fait donc celui-ci ? Il se trouve sur notre passage et malgré cela ne bouge pas ! » Il venait d'apercevoir, un peu en avant de nous, une barque que nous n'avions pu voir puisque nous lui tournions le dos.

Il manœuvra le gouvernail en criant :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? Es-tu donc aveugle ? Tiens-toi à bâbord, sinon nous allons nous aborder ! »

Je me retournai et vis, en effet, une embarcation de grandeur moyenne conduite par un seul homme habillé de vêtements sombres.

Nous passâmes si près de lui que je crus le reconnaître pour le musulman, mais celui-ci n'avait-il pas un burnous blanc ?

L'embarcation fit volte face et se mit à nous suivre à toutes rames ; c'était louche. Elle nous rattrapa, et l'homme leva le bras dans ma direction. Je me jetai au fond du bateau tandis que deux coups de feu retentissaient.

« Holà ! qu'est-ce que cela ? cria Turnerstick.

— C'est le musulman, répondis-je ; rattrapons-le, il a tiré ses deux coups et ne doit plus avoir de balles.

— *Well !* je me charge de l'empêcher de tirer à nouveau ; faisons force de rames.

Le bandit fuyait à toute vitesse.

« Ferme, à vos bancs, cria Turnerstick, nous allons foncer sur lui ! »

Et faisant décrire une courbe à notre bateau, il alla se jeter dans le flanc de l'embarcation ennemie qu'il renversa.

« Attention à la tête du bandit, quand elle sortira de l'eau ! »

Nous regardâmes attentivement, mais le naufragé ne reparut pas. Je

crus bien un moment apercevoir quelque chose au loin, mais j'avais dû me tromper, car il eût été impossible, même à un nageur émérite, de se tenir si longtemps sous l'eau sans venir respirer à la surface.

« Peut-être est-il sous son bateau, dit Turnerstick, retournons-le. »

Nous y arrivâmes avec difficulté, sans rien trouver, si ce n'est un burnous blanc accroché à un clou. Maintenant il n'y avait plus de doute, c'était bien au musulman que nous avions eu affaire.

Il nous avait suivis, et ayant remarqué que nous nous rendions au château d'If, il nous avait guettés au retour pour m'envoyer une balle. Il avait eu soin toutefois de ne pas emmener l'interprète, afin de n'avoir pas de témoin. Pour une pareille tentative, il fallait beaucoup d'audace et surtout un véritable talent de nageur, par conséquent l'objet aperçu au loin était probablement la tête du musulman.

Nous restâmes environ une demi-heure à la même place, ramant en tous sens sans pouvoir retrouver sa trace.

Mécontent de l'issue de cette aventure, je ne pus m'empêcher de faire un reproche à Turnerstick :

« Pourquoi, lui dis-je, l'avoir accosté ? N'y avait-il donc pas d'autre moyen de s'emparer de lui ?

— Sans doute, mais qui manie le pistolet sait aussi bien manier le couteau, et si nous avions saisi cet homme, il aurait pu nous poignarder.

— Nous n'avions pas à affronter son poignard ; il aurait suffi de le pousser à la côte où des policiers et des centaines d'autres mains auraient trouvé le moyen de l'immobiliser.

— C'est vrai, je n'y avais pas songé. J'ai peut-être causé la mort de cet homme. Voilà une pensée qui ne me va guère, mais quand je réfléchis qu'il avait juré de se venger et qu'il a tiré sur vous, je trouve qu'il est inutile de me faire des reproches. Il est tombé dans son propre piège et y a péri.

— Messieurs, dit le batelier, retournons à terre et gardons le plus profond silence sur cette affaire. C'est le conseil que je vous donne, dans notre intérêt à tous. »

Il avait raison, et nous fîmes comme il avait dit. Quand nous eûmes atteint le port de la Joliette et dépassé la rangée des navires, nous arrivâmes près d'une goélette à laquelle pendait un cordage sur lequel grimpait en ce moment un grand homme chauve dont les vêtements étaient ruisselants.

« Serait-ce notre homme ? demanda Turnerstick ! J'ai remarqué hier cette goélette ; elle a deux noms dont l'un est en français : *le Vent*,

et l’autre en caractères inconnus, que je n’ai pu déchiffrer. Je m’en informerai demain matin.

Le lendemain, la goélette avait disparu. Nous prîmes des informations, et nous sûmes ainsi que c’était un bateau tunisien dont le nom arabe *Eh Hava* a le même sens que *le Vent* en français.

II

LES NAUFRAGÉS

Mer dorée ! Quel autre océan peut aussi bien mériter ce nom que la Méditerranée quand elle est calme.

À la lumière du soleil, ses flots sont du bleu le plus pur et si transparents que l'on peut apercevoir la quille d'un navire au-dessous de l'eau. Quand l'astre descend à l'horizon, elle prend des tons de plus en plus transparents et dorés, jusqu'à ce que les rayons du couchant la colorent de pourpre. Et l'air est, en même temps, si pur, si doux, si frais, que l'homme qui le respire à pleins poumons éprouve un bien-être inattendu.

C'est ce que j'éprouvais moi-même, assis sous la tente, sur le pont du navire et je renonçais pendant des heures à fumer la cigarette, inévitable partout ailleurs, pour mieux respirer la brise marine dans toute sa pureté.

Le capitaine n'était pas de si bonne humeur ; il allait et venait, les sourcils froncés, considérant tantôt la mer, tantôt le ciel en marmottant à demi-voix. Le pilote faisait une figure du même genre, et les matelots couchés nonchalamment çà et là sur le pont poussaient leur chique d'une joue vers l'autre en se regardant d'un air ennuyé et soucieux.

« Qu'y a-t-il donc, capitaine ? Vous avez des pensées qui n'ont pas l'air de vous plaire.

— Ce qu'il y a ? Rien encore, mais cela va venir.

— Quoi donc ? Un orage ? Tout a pourtant l'air calme.

— L'air ! oui, mais il ne faut pas s'y fier ; un sourire perpétuel est faux et perfide, et il en est ainsi du sourire de cette vieille mer. Quand la matrone rit longtemps on peut être sûr qu'elle va se mettre à hurler. En partant de France nous avions le vent de nord-ouest, qui est un bon vent pour sortir de Marseille ; mais encore du vent de nord-ouest et toujours du vent de nord-ouest dans ces parages où les vents sont si variables, cela devient inquiétant.

— C'est pourtant le vent qu'il nous faut pour faire route.

— Assurément, il nous pousse bien ; nous pourrions presque lutter de vitesse avec un steamer, et pourtant je voudrais que ce vent cesse un peu. C'est ce qui nous rend de mauvaise humeur, mes hommes et moi, et à cela s'ajoute la maudite histoire de ce musulman dont je me

crois l'assassin.

— Je me fais aussi des reproches à son sujet ; nous n'aurions pas dû l'attaquer, mais le pousser à la côte.

— C'eût été mieux ainsi, beaucoup mieux. Nous avons bien son burnous, mais lui doit être à l'heure actuelle mangé par les poissons. J'aurais donné un doigt ou deux de ma main pour que cette histoire n'arrivât pas. La nuit, cet homme m'apparaît en rêve pour torturer ma conscience. Peut-être cela se passera-t-il à terre.

— Quand pensez-vous arriver à Tunis ?

— Demain soir si le vent continue à souffler de ce côté. »

Il quitta la tente pour marcher quelque temps de long en large, puis s'arrêta en fixant l'horizon pour la centième fois. Tout à coup, il haussa le cou, mit sa main sur ses yeux en regardant à l'ouest, puis se tournant vers moi :

« Ça y est, dit-il, qu'est-ce que nous allons prendre ? Il se prépare tout là-bas quelque chose qui ne va pas nous faire rire ! »

Je m'avançai pour regarder dans la direction indiquée. J'aperçus, en effet, au loin un minuscule nuage, gros comme une noix, et j'avais beau n'être pas marin, je savais que ce petit nuage était suffisant pour obscurcir tout le ciel en un rien de temps.

« Oui, oui, c'est bien cela, reprit Turnerstick. Dans une heure, si ce n'est avant, il y aura du nouveau. Mais je vais prendre mes précautions, et j'espère que mon *Courser* sortira glorieux de l'épreuve. »

On plia la tente, on fixa tout ce qui était mobile et un quart d'heure plus tard, alors que l'horizon était devenu complètement noir à l'ouest, on cargua les voiles.

La tempête n'éclata pourtant pas aussi tôt qu'on l'avait supposé, et ce fut seulement vers le soir que le ciel fut entièrement couvert. Je savais que, dans les mers intérieures, la tempête est beaucoup plus dangereuse la nuit que le jour, mais je n'en fus point effrayé ; car le bateau était un bateau solide et Turnerstick un marin en qui l'on pouvait avoir confiance.

La mer commença à s'agiter. Ce fut d'abord de la houle, puis des vagues de plus en plus fortes, enfin des lames furieuses : la tempête était déchaînée. La mer balayait le pont, et il fallait se cramponner au bastingage pour n'être pas emporté par les flots. Pourtant notre bateau continuait à fuir devant l'orage, soulevé tantôt sur la crête des vagues, tantôt plongé dans leur sillon. L'obscurité était telle qu'on voyait à peine à cinq ou six pas autour de soi.

« Charley, descendez dans la cabine, me cria le capitaine, dans un

moment d’accalmie.

— Je reste en haut, répondis-je.

— Vous allez être emporté par les vagues.

— Je me cramponnerai au mât.

— Quelle folie ! C’est moi qui commande ici, obéissez ; en avant, marche, descendez ! »

Aussitôt deux matelots me saisirent avec des mains dont chacune était plus large que les deux miennes réunies et me descendirent dans ma cabine où ils m’enfermèrent à double tour.

Toute résistance eût été vaine sinon ridicule ; je me résignai donc à rester seul, assis tandis que chacun travaillait sur le pont et j’écoutai le bruit des éléments déchaînes. Qui n’a pas été sur mer ne peut se faire une idée du vacarme infernal qu’il y avait à ce moment. Les coups de tonnerre se succédaient sans interruption, et les éclairs étaient également si rapprochés que le ciel semblait en flammes.

Les minutes me semblaient des heures et les heures des années. Je crus devenir enragé dans mon isolement ; il fallut pourtant le supporter trois à quatre heures, jusqu’à ce que la tempête se calmât un peu pour permettre à Turnerstick de venir me retrouver. Il était trempé jusqu’aux os et semblait sortir directement de la mer toutefois son visage était rayonnant :

— Tout va bien, me dit-il en souriant ; mon *Courser* a bien mérité son nom, il file sur les flots comme un cheval de course.

— Alors, il n’y a rien à craindre ?

— Absolument rien. Nous avons embarqué quelques paquets de mer, mais cela n’a été qu’une petite tempête. Le vent a tourné ; il souffle maintenant du sud-ouest, le calme va se produire incessamment. D’ici deux heures, je reviendrai boire avec vous un grog dont nous avons bien besoin tous deux. »

Il remonta, et au bout de deux heures, en effet, les éléments s’étaient apaisés. Les grondements du tonnerre ayant cessé, Turnerstick revint boire son grog et me permit de remonter sur le pont.

Des nuages noirs couvraient encore le ciel ; les vagues balayaient toujours le pont, car, bien que l’orage fût passé, la mer était encore agitée. La moitié de l’équipage dut donc rester à son poste, mais l’autre moitié eut la permission de se reposer, et tout le monde reçut double ration de rhum.

Jugeant ma présence inutile, je redescendis me coucher. Je ne me réveillai qu’au grand jour pour voir le ciel serein et la mer calme.

« Nous voilà tirés d’affaire, me dit Turnerstick, et de nouveau dans

la bonne route. Reste à savoir si tous les bateaux ont eu la même chance que nous, j'en doute, et c'est pourquoi je vais m'approcher de Galita et de Fratelli, où quelqu'un d'eux aurait pu échouer. »

Nous devions voir, deux heures plus tard qu'il ne s'était pas trompé.

Un homme annonça bientôt, en effet, une épave. Nous nous précipitâmes à la lunette, tandis que le capitaine donnait l'ordre de jeter la sonde. Nous dûmes nous arrêter à quatre-vingt-dix pieds du récif et aperçûmes alors à fleur d'eau un corps triangulaire sans mâts. Notre éloignement ne nous permettait pas de voir s'il portait quelque être humain. Turnerstick fit donc descendre le grand canot de sauvetage, et je m'embarquai avec les rameurs et le pilote.

En approchant nous reconnûmes l'avant d'un bateau dont le milieu et l'arrière étaient complètement immergés.

« Quelle espèce de bateau cela pouvait-il bien être ? demandai-je au pilote.

— Personne ne peut le dire encore, répondit-il, mais nous le saurons bientôt, car il me semble que j'aperçois des hommes dedans. »

Il y en avait, en effet, trois, que je pus compter à l'aide de la lunette ; ils nous voyaient venir et tendaient vers nous des mains suppliantes.

Nous arrivâmes près d'eux, et quel ne fut pas mon étonnement en lisant sur la proue du navire naufragé les mots : *Le Vent* et en écriture arabe *Eh Hava*. C'était donc là la goélette tunisienne qui avait quitté Marseille trop tôt, à notre gré. Mon étonnement se transforma bientôt en joie quand je reconnus dans l'un des rescapés le musulman, que nous tenions pour mort. Je fus si content de penser que nous n'étions pas ses meurtriers et pouvions dormir la conscience en paix que j'oubliai en un instant tous ses torts, et m'occupai seulement de le sauver avec ses compagnons.

Quant à lui, il feignit de ne pas me reconnaître et ne me prêta pas la moindre attention. Quand il fut assis en face de moi dans le canot de sauvetage, il échangea quelques mots à voix basse avec ses camarades qui m'examinèrent alors à la dérobée. En chemin, le pilote leur posa quelques questions auxquelles ils répondirent par un murmure inintelligible. Pour moi je continuai à me taire pour mieux étudier l'attitude du musulman.

Il est facile de s'imaginer la joie de Turnerstick en nous apercevant et en reconnaissant l'Arabe.

« Charley, me dit-il, tout est pour le mieux, et puisque je peux voir ce coquin au jour, il ne m'apparaîtra plus la nuit, je l'espère. »

On interrogea naturellement les trois hommes. Turnerstick le fit à

sa manière, et ne reçut comme réponse que : « Non comprendre et *no capire.* » Il fut donc forcé de me passer la parole.

Les deux matelots se prétendirent Tunisiens, mais à leur mauvais arabe je les reconnus pour des Grecs, et, par-dessus le marché, pour des coquins qui devaient avoir de bonnes raisons pour se taire ou du moins en avaient reçu l'ordre du musulman. Ils me dirent le nom de l'armateur du bateau à Tunis, et me racontèrent le naufrage. D'après eux, leur capitaine était un incapable ; j'en jugeai autrement : le naufrage me semblait avoir été plutôt volontaire, dans le but, sans doute, de toucher une forte prime d'assurance. Seulement le capitaine avait compté sans la tempête, qui lui avait coûté la vie ainsi qu'à l'équipage, à l'exception des trois hommes que nous avions sauvés.

« Et quel est cet homme dont vous n'avez pas encore parlé ? demandai-je en montrant le musulman.

— Nous ne savons pas, répondirent-ils.

— Vous devez le savoir puisqu'il a voyagé avec vous.

— Non, nous ne le connaissons pas ; c'était un passager et il a parlé seulement avec le capitaine.

— Mais vous avez bien dû entendre comment ce dernier l'appelait ?

— Il lui disait seulement Sahib. »

Je m'adressai directement à l'homme, et lui demandai son nom. Je remarquai alors qu'il était presque sans vêtements ; ses pieds étaient nus et sa tête rasée n'avait même pas la moindre coiffure sans laquelle aucun musulman ne doit se laisser voir. Toutefois, il se tenait fièrement sur un des côtés du bateau, comme s'il en eût été le maître.

Je dus répéter ma question.

« Est-il d'usage chez les Français, répondit-il enfin, d'interroger un hôte sur son nom. Ces chrétiens ne sont guère polis.

— Je t'ai parlé du ton le plus poli, et c'est la loi qui me force à te poser cette question. Tout ce qui se passe ici doit être inscrit sur les registres du bord.

— De suite ?

— Oui.

— Mon nom aussi ?

— Assurément.

— Eh bien, écris Ibrahim.

— Et puis ?

— C'est tout.

— Ton état, ta patrie ?

— Je vis de ce que je possède et j'habite Tunis.

— Cela suffit.

— Alors laisse-moi tranquille maintenant.

— Tu voudras bien me permettre encore une question. N'as-tu pas été à Marseille ?

— Oui.

— As-tu été au Jardin zoologique ?

— Non.

— N'as-tu pas sombré avec un bateau entre le château d'If et la Joliette ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Ne te souviens-tu pas de m'avoir vu ?

— Je ne t'ai encore jamais vu ; je ne te connais pas, et n'ai point envie de faire la connaissance d'un chrétien.

— Tu aurais dû le dire plus tôt, je t'aurais laissé sur l'épave.

— Allah me pardonnera ce contact avec les infidèles, il est grand et Mahomet est son prophète. Quand vous m'aurez amené à Tunis, j'irai faire un pèlerinage à Kairouan pour me purifier. »

Kairouan est une ville tunisienne interdite à tout homme qui n'est pas mahométan. Sa mosquée Okba est la plus sacrée dans les États berbères et elle renferme le corps d'El Waib, l'ami et le compagnon de Mahomet.

J'allais m'éloigner du musulman quand il ajouta :

« Tu vas laisser cette cabine à ma disposition et me faire donner de la viande, de la farine, des dattes et de l'eau qu'aucun infidèle n'ait touchés. Je veux vivre à part, à l'abri de vos regards ; car les regards d'un chrétien souillent le corps du juste. »

Je me demandai si je devais rire de cet homme ou le châtier de ma main, mais je ne fis ni l'un ni l'autre. J'étais trop fâché pour rire, et ma main m'était trop utile pour que je le batte ; je lui répondis donc très doucement :

« Si tu ne veux pas être jeté à la mer, contente-toi de la place où tu es assis ; tu l'as choisie toi-même. Tu mangeras et tu boiras avec les matelots auxquels tu dois la vie. Celui qu'on a sauvé ne doit pas se croire au-dessus de celui qui l'a sauvé. »

Son œil brilla de colère :

« Qui donc m'a sauvé ? dit-il ; qui crois-tu que ce soit ? Quand

j'étais suspendu au-dessus de l'eau, j'ai appelé Mahomet à l'aide, et c'est lui qui vous a fait la grâce de vous envoyer à moi pour me tendre la main.

— Pourquoi ne t'a-t-il pas envoyé un musulman ?

— Parce qu'il n'y en avait pas dans le voisinage.

— Alors notre Jésus, que tu as insulté, est plus puissant que lui, car c'est lui qui nous a dirigés vers toi. Nous sommes quittes, et j'espère que ce sera pour toujours.

— Pas encore. Tu vas à Tunis, où j'habite ; nous nous retrouverons. Mais pour le moment donne-moi de quoi cacher la nudité de ma tête et de mes pieds. »

C'était trop d'insolence ! Tout en m'insultant et me menaçant il me demandait un service, et de quel ton !… Je lui répliquai donc :

« Je ne le puis, puisque tu prétends que tout ce qui te vient de la main d'un chrétien te salit.

— Veux-tu donc que je descende à Tunis tête nue ?

— Non, je veux avoir pitié de toi et respecter tes croyances. Voilà de quoi te couvrir, du reste cela t'appartient. »

Je lui tendis le burnous blanc que Turnerstick avait rapporté ; il le prit sans sourciller.

« Ce vêtement est celui d'un croyant, dit-il, je puis le mettre ; un des deux matelots me prêtera ses souliers. »

Je traduisis ce dialogue au capitaine et lui racontai la décision que j'avais prise. Il m'approuva. Le musulman dut renoncer à la cabine et ne demanda plus à boire et à manger. Il avait déchiré le burnous et enroulé une partie autour de sa tête ; ses pieds étaient chaussés de souliers éculés, et il resta ainsi raide et immobile, les yeux fixés au loin, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Depuis que les naufragés étaient à bord, nous avions mis toutes voiles dehors. Peu après midi, nous doublions le cap Sidi-Ali, et peu avant le soir nous dépassions le cap Carthage ; le port de la Goulette, faubourg de Tunis, était devant nous.

Nous jetâmes bientôt l'ancre dans le port de commerce, qui se trouve au sud du port de guerre. Pour la première fois, le musulman s'agita ; il s'avança vers Turnerstick et lui dit d'un ton impérieux en lui montrant ses matelots :

« Allez de suite chez votre consul avec ces gens pour certifier que la goélette a fait naufrage. »

Je lui répondis en lui mettant la main sur l'épaulé.

« Et toi que feras-tu pendant ce temps ?

— J'irai à terre.

— Crois-tu que nous te le permettrons ?

— Vous n'avez rien à me permettre ou à me défendre ; vous êtes étrangers au pays et nous sommes les maîtres.

— Tu te trompes ; tu es sur notre bateau, où tu es l'étranger et nous sommes les maîtres. Nous avons le droit de t'y garder comme assassin jusqu'à ce que nos consuls t'aient jugé. Ou es-tu toujours assez lâche pour nier que tu as tiré sur moi ? »

Il se mit à sourire d'un air fier et méprisant :

— Moi, lâche ! dit-il. Ver de terre ! Oui j'ai tiré sur toi, et je recommencerai dès que tu oseras te trouver sur mon chemin. Essaie de me retenir ici ! Je n'ai qu'à élever la voix, et aussitôt cent hommes viendront me chercher avec les honneurs qui me sont dus. Tu ne sais pas encore qui je suis, et malheur à toi quand tu l'apprendras !

— Bah ! je te connais. J'ai vu de suite que tu ne me disais ni ton vrai nom ni ta véritable situation. Peu m'importe ; je ne te crains pas. S'il nous plaît de te retenir ici, ce n'est pas tes cent hommes qui nous en empêcheront. Nous avons eu entre les mains bien d'autres hommes que toi, et avons su leur inspirer le respect. Mais nous sommes des chrétiens et notre religion nous ordonne de faire du bien, même à nos ennemis. C'est pourquoi nous consentons à oublier ton crime et à te laisser aller en paix. Va-t'en !

— Oui, vous êtes des chrétiens, reprit-il d'un air moqueur, des chrétiens qui priez pour un homme seulement après qu'il a été déchiré par une panthère. Votre religion est ridicule, votre croyance vaine. Vos prêtres mentent, et vous les croyez ; je vous méprise et vous foulerai aux pieds si vous osez reparaître devant mes yeux. »

Et, levant le bras droit comme pour un serment, il quitta le bord sur cette menace.

III

LE BOURREAU DU VIZIR

Les temps changent et avec eux les hommes et les peuples. Cette vérité est évidente dès qu'on pose le pied sur le continent nord-africain. Il n'y a pas bien longtemps, les navigateurs européens tremblaient devant les felouques des pirates barbaresques. Les habitants des nations civilisées étaient capturés et tués sans pitié, ou emmenés en esclavage. Il n'y avait d'autre salut que celui d'une forte rançon. Le croissant opprimait la croix, et le bey ou le dey d'un petit pays de bandits se moquait des princes les plus puissants aussi bien que des rois qui faisaient surgir de terre des armées pour se battre entre eux.

Il en est tout autrement aujourd'hui. Le Maroc se meurt de consomption intérieure, il n'est plus question de Tripoli ; la civilisation française avance à pas de géants dans l'Algérie et la Tunisie, et le sifflet aigu des locomotives interrompt le muezzin, quand du haut du minaret il appelle les croyants à la prière.

Toutefois Tunis est restée plus orientale qu'Alger et même le Caire ; pour s'en apercevoir, il faut pénétrer dans l'intérieur de la ville. Le voyageur à son arrivée dans le port est tout d'abord accueilli par les douaniers qui ne sont pas trop sévères et se laissent facilement hypnotiser par la vue de quelques pièces de monnaie. L'Européen doit ensuite se méfier des portefaix qui se sauvent volontiers avec ses bagages et se faire conduire aussi vite que possible à l'hôtel *d'Orient* ou à l'hôtel *de France*, où il trouve rarement une bonne table et du linge propre, mais en tout temps un accueil aimable s'il sait la valeur qu'a en Orient le bakchich, ou pourboire.

Il y a peu de choses à dire sur la ville. Elle ressemble à toutes les autres villes orientales, bien que le musulman l'appelle « la ville de la félicité ». Du reste, c'est aussi l'impression de l'Européen quand il contemple de l'oliveraie, appelée Belvédère, les toits plats et les minarets élancés qui se profilent dans la lumière du soleil couchant. Mais il est d'un tout autre avis dès qu'il pénètre dans l'intérieur de la ville. Les rues sont étroites et tortueuses, remplies de débris et d'ordures malodorantes. Les rangées de maisons sont parfois si rapprochées qu'on peut d'une courte enjambée passer d'un toit au toit opposé. Les bâtiments en ruine ne sont pas restaurés ; on les laisse s'écrouler, on construit une nouvelle maison à côté, et c'est ainsi que

l'on voit pêle-mêle des décombres et de beaux édifices, des tentes improvisées et même des caveaux funéraires, en somme toute l'histoire du développement de la ville de jadis à nos jours. La seule maison digne encore d'être mentionnée est le palais du bey sur la place de la Kasbah, mais il est très rarement habité.

Autrefois, les habitants étaient scrupuleusement et rigoureusement séparés selon leur race et leur croyance ; ce n'est plus le cas. Toutefois la partie la plus basse et les faubourgs sont spécialement destinés aux chrétiens et aux juifs, la partie haute aux koulougli, descendants des Turcs, et la partie moyenne aux Maures, qui descendent pour la plupart des tribus mauresques chassées d'Espagne. À la nuit tombante, chacun est forcé de sortir avec une lanterne.

Le bey habite dans son palais du Bardo, qui est situé vers l'ouest, à une heure environ de la ville. Pour y arriver il faut passer sous les arches d'un aqueduc majestueux qui fournissait autrefois l'eau à Carthage. Le Bardo comprend beaucoup de bâtiments où sont logés les grands dignitaires, les fonctionnaires et des serviteurs.

Je ne perdis point de temps à aller visiter les ruines de Carthage ; la vie et le mouvement des populations actuelles m'intéressent plus que les fouilles, défendues du reste. C'est pourquoi je me séparai de Turnerstick, très absorbé par ses affaires, et louai une maison dans la ville moyenne. Cette maison appartenait à un barbier et se composait d'une enfilade de deux jolis salons séparés dans toute la largeur et la hauteur de la construction par un rideau. Elle avait huit mètres de long et six de large, un toit de chaume et des murs en torchis. Pour faire l'économie d'une porte, on avait supprimé le mur d'un côté. Le rideau était fait de morceaux de papier de toutes grandeurs, de toutes sortes et de toutes couleurs, collés les uns aux autres. Le sol était de terre battue. Je m'assis dans un coin sur mon divan, c'est-à-dire sur la valise qui formait tout mon ameublement et regardai à travers un des nombreux trous du rideau dans l'autre salon, où le vieux barbier exerçait son métier non pas seul, mais en compagnie d'une vieille méduse de soixante-dix ans environ, dont la seule occupation semblait être de faire cuire des oignons.

Son salon n'était jamais vide ; il avait de nombreux clients, mais je n'en vis jamais aucun le payer. C'était un vrai plaisir que de le voir exercer son métier ; je fus tout particulièrement frappé par la sollicitude touchante avec laquelle il raclait la mousse de savon des visages et des crânes pour l'étendre de nouveau avec soin sur d'autres crânes et sur d'autres visages.

Mon logis me coutait quatre francs par mois payables d'avance. Quand j'eus remis au vieillard deux francs en lui expliquant que je ne pouvais rester plus d'une semaine, il me prit pour un prince des *Mille et*

une Nuits et m'offrit de me raser gratis, ce que je refusai énergiquement.

Je n'avais naturellement loué cet appartement que pour pouvoir observer un barbier tunisien pendant quelques heures par jour. J'employais le reste du temps à visiter la ville ou à me promener dans les environs, et la nuit je dormais à bord du bateau.

Je ne rencontrai pas le musulman pendant les cinq premiers jours. S'il me cherchait, il le faisait probablement dans le quartier français et non là où je me trouvais. Le sixième jour, je le rencontrai d'une manière tout à fait inattendue.

Comme je revenais la veille à bord, Turnerstick tout joyeux m'avait dit :

« Charley, j'ai eu de la chance aujourd'hui, beaucoup de chance : on m'a promis de me montrer une maison tunisienne.

— Peuh ! j'en vois tous les jours.

— Où ça ?

— Chez mon barbier.

— Ne dites donc pas de bêtises. Croyez-vous que je vous envie de voir l'intérieur d'un barbouilleur de savon ? À propos de savon, je pense écouler mes provisions de Marseille au marché de Sfax. Y viendrez-vous avec moi ?

— Sans doute. Ne pourrons-nous pas utiliser la ligne de la compagnie Rubattino ?

— Oui, après demain soir un de ses vapeurs s'y rendra. Préparez-vous à le prendre.

— Je suis toujours prêt ; mais vous parliez d'une maison.

— Oui, j'étais curieux de connaître l'intérieur d'une maison tunisienne, or les commerçants avec qui je fais affaire vivent tous à la française. L'un deux a toutefois un comptable maure qui demeure chez un beau-frère dont la maison est organisée à l'orientale, et le comptable me la fera visiter demain.

— Comment s'appelle ce beau-frère ?

— Abd el Fadl.

— Cela veut dire : « Serviteur de la bonté, » un joli nom qui promet bien. A-t-il consenti à laisser visiter sa maison.

— Probablement.

— Et que fait cet homme ?

— Je ne sais pas. Vous savez bien qu'on ne peut pas demander des

renseignements sur un parent sans provoquer des froissements. Le comptable viendra nous chercher à bord. Viendrez-vous avec nous ?

— Oui, mais seulement pour vous accompagner.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que ce pourrait bien être un piège et que je vous aiderai à vous en tirer.

— Peuh ! Ce jeune comptable est un honnête homme ; il ne peut être question d'un piège, et de plus maître Turnerstick n'est point homme à se laisser prendre. »

L'affaire en était restée là. J'avais vu assez de maisons orientales pour n'avoir souci que de la sécurité de mon ami.

Le lendemain, le comptable vint à bord. C'était un homme jeune dont l'aspect inspirait vraiment confiance. Il se montra poli et réservé et expliqua que son beau-frère, qui était en voyage, ne savait rien de la visite projetée, mais qu'il aurait certainement donné son consentement s'il avait été présent. Ces paroles furent dites avec tant de conviction qu'elles me rassurèrent, et nous partîmes ; j'eus soin toutefois d'emporter un revolver.

Nous arrivâmes dans une rue qui débouchait sur la place de la Kasbah. C'est là que se trouvait la maison dont la façade formée d'une haute muraille n'avait qu'une porte pour toute ouverture. Le comptable fit résonner le marteau et aussitôt un nègre nous ouvrit la porte.

Je vis ce que j'avais compté trouver, parce qu'on le trouve dans toutes les bonnes maisons orientales : une cour entourée de chambres ou autres pièces, avec une fontaine au milieu. Toute la différence est dans la richesse plus ou moins grande de l'agencement, dans la solidité plus ou moins grande de la construction, mais le type reste le même.

Ici encore, les portes du quadrilatère s'ouvraient sur la cour dont la fontaine était remplie d'eau, ce qui est assez rare. L'ameublement se composait de tapis et de sièges ; il n'en faut pas plus aux Orientaux.

Toutes les chambres se ressemblaient par l'ameublement et la disposition ; elles ne différaient que par la couleur. Un petit escalier conduisait à des réduits qu'occupaient les domestiques. Turnerstick demanda la permission de monter, ce que notre guide lui accorda aussitôt. La vue de quelques pièces habitées par des nègres ne m'intéressait guère et j'hésitais à suivre mon compagnon quand une porte s'ouvrit derrière moi et j'entendis ces mots murmurés par une voix d'enfant :

« *Nusrani ! Nusrani !* c'est-à-dire : Un chrétien ! un chrétien ! »

Je me retournai et aperçus un charmant petit garçon de six ans

environ, aux yeux brillants et aux joues roses qui me souriait gentiment et malicieusement.

Quelle différence il y avait entre lui et les enfants indolents et paresseux que l'on voit habituellement en Orient.

« Approche-toi, viens ici, » chuchota-t-il d'un air expressif, comme s'il avait eu à me dire ou à me montrer la chose la plus importante du monde.

« Viens toi-même, lui dis-je.

— Puis-je ?… demanda-t-il en hochant la tête.

— Certainement tu le peux. »

Il vint alors en sautillant, entoura mes genoux de ses bras et cria de nouveau :

« *Nusrani ! nusrani !* Un chrétien ! un chrétien ! »

Je le caressai et lui demandai :

« Tu sais donc que je suis chrétien ?

— Oui.

— Qui te l'a dit ?

— Kalada.

— Qui est cela ?

— Ma mère ; elle vous a vus.

— Est-ce elle qui t'a envoyé vers moi ?

— Non, je suis venu tout seul et elle est partie. Viens, assieds-toi près de moi, je te raconterai beaucoup de choses. »

Il m'entraîna vers le divan. Pourquoi n'aurai-je pas fait plaisir à ce ravissant petit enfant ? Ne pouvais-je pas attendre le retour de Turnerstick et de son compagnon aussi bien ici que dans la cour ?

Je m'assis donc, et l'enfant grimpa sur mes genoux pour jouer avec ma barbe.

« Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Unfrani, répondis-je, et toi ?

— Asmar. »

Ce nom signifie « le brunet » et allait très bien à l'enfant. Le type oriental de son visage et son teint légèrement bronzé me rappelaient les paroles de la sainte Écriture pour dépeindre le roi David, quand il était enfant : « Un garçon brun et beau. »

« Il faut m'appeler ainsi, dit-il, répète-le. » Je répétai son nom, et le soulevai pour l'embrasser, quand j'entendis un cri de femme et aperçus

à la porte la plus proche une belle jeune femme dont les regards exprimaient à la fois la joie et la crainte. Son visage était découvert, car son voile était rejeté en arrière. Elle ne savait si elle devait fuir ou s'approcher, puis tout à coup elle ramena son voile sur son visage de manière à cacher ses traits et faisant un signe à l'enfant :

« Asmar, prie, » dit-elle.

L'enfant se sépara de moi et, joignant ses petites mains, il commença :

« *Ja abana ! Hedsi fi's-semevrati…* »

Quelle surprise ! c'était le Notre Père !

Cette femme était donc chrétienne ? Je me levai aussi du divan.

La femme comprit mon regard interrogateur et me dit, quand l'enfant eut achevé sa prière :

« Je ne suis pas une *nusrana* (chrétienne) ; je voudrais bien le devenir, mais cela m'est défendu.

— Qui te le défend ?

— Mon maître.

— Est-il musulman ?

— Le plus fanatique qu'il y ait jamais eu.

— Où as-tu entendu la prière que tu as apprise à ton enfant ?

— En haut, sur le toit. Il touche à celui de la maison voisine, qui était habitée par une Française chrétienne. Je parlais avec elle chaque jour, et elle me racontait ce qu'elle savait du Christ.

— Et tu l'as crue ?

— Pourquoi pas ?

— C'est juste. La vérité unique et éternelle se trouve dans les paroles de Dieu, mais non dans le Coran.

— Je le sais. Les chrétiens sont tellement différents des… »

Elle s'arrêta comme si elle craignait de dire quelque chose de mal ou de défendu, puis reprit :

« Au bout de quelque temps, j'ai voulu faire connaître cette religion à mon maître ; à partir de ce jour, je n'ai plus eu la permission de revoir mon amie sur le toit et son mari fut forcé de quitter Tunis.

— Qui l'y força ?

— Mon époux.

— En avait-il le droit ?

— Oui, le bey approuve ce que veut mon maître. »

D'après ces paroles, son mari, Abd el Fadl, devait être un ministre ou quelque autre conseiller du bey. J'aurais aimé le savoir, mais je n'osai pas le demander.

Quelle différence dans la condition de la femme musulmane avec celle de la femme chrétienne ! La première appelle son mari son maître et seigneur, tandis que la seconde l'appelle son époux ! Aussi je fus surpris de voir que cette femme, malgré les lois sévères du pays, osait s'arrêter pour parler avec moi.

Elle sembla deviner ma pensée, car elle me dit aussitôt :

— Pardonne-moi de n'avoir pas fui à ton approche : quand j'ai vu mon enfant sur ton cœur, je n'ai pu m'éloigner ; mais une autre raison m'a aussi retenue : j'ai écouté la femme chrétienne parler de sa religion, et je l'ai crue, mais une femme n'est ni instruite, ni savante. Toi qui es aussi chrétien et qui es un homme, dis-moi pour l'amour du ciel qui a raison : le Christ ou Mahomet ?

— Le Christ, car il est vrai Dieu de toute éternité. Mahomet était un pécheur, qui a mangé le haschich et rêvé ses versets. Le Christ est mort sur la croix pour expier les péchés de tous les hommes. Qui croit en lui aura la vie éternelle ! »

Elle poussa un profond soupir, joignit les mains et dit d'une voix qui m'émut jusqu'aux larmes :

« Alors je resterai fidèle au Christ, même si mon maître me tue. Il m'aime beaucoup et ne vit que pour notre enfant, mais ne me permet pas de prononcer le nom du Christ.

— Est-il donc si cruel ?

— Il est habitué aux souffrances des autres, car il est le *dschellad* du bey. Son âme m'appartient et la mienne ne doit appartenir qu'à lui, parce que… Va-t'en, va-t'en, seigneur ; adieu, je te remercie ! »

Elle avait saisi brusquement l'enfant et disparut avec lui, car on entendait des pas.

Je compris tout. *Dschellad* veut dire : bourreau, exécuteur des hautes œuvres. Cet emploi est en Orient un emploi très honorable, et celui qui le remplit a souvent plus de puissance que le vizir. Je m'expliquai aussi la vivacité, la naïveté et la tendresse du petit garçon : il était, en effet, le fils d'une mère dont le cœur était déjà chrétien et qui avait pour lui les soins les plus tendres et l'amour le plus vrai.

À ce moment Turnerstick et le comptable revinrent me chercher pour me conduire de nouveau dans la cour où s'étaient rassemblés les domestiques avides de pourboire. Nous leur distribuâmes quelques pièces de monnaie, et nous nous apprêtions à partir quand des coups furent frappés à la porte d'entrée. Le nègre s'empressa d'aller ouvrir, et

nous arrivâmes nous-mêmes à la porte comme elle s'ouvrait pour laisser passage à… notre ennemi, le musulman qui avait tiré sur moi !

À notre vue, il resta comme pétrifié pendant quelques secondes, puis sa colère éclata. Il poussa un son rauque, me saisit à la gorge de la main gauche, tandis que sa main droite appuyait un pistolet sur ma poitrine. Comme il pressait sur la détente, je fis tomber l'arme d'un coup sec sur ses doigts et m'arrachai à son étreinte.

Turnerstick voulut venir à mon aide, mais les domestiques qui venaient d'empocher son argent n'hésitèrent pas à tomber sur lui, de sorte qu'il n'avait pas trop de toutes ses forces pour se défendre contre eux.

Mon adversaire tira alors son couteau et voulut se précipiter de nouveau sur moi, lorsqu'une porte s'ouvrit et sa femme apparut. Elle vit le couteau au-dessus de moi et s'écria épouvantée :

« Sainte Vierge, ô Jésus, ô Messie, arrêtez, arrêtez ! »

Elle tendait ses mains suppliantes. Le bourreau laissa tomber le couteau. Sa femme osait paraître, bien que voilée, devant nous, des étrangers, et elle l'implorait pour nous en se servant de mots qu'il lui avait défendu de prononcer ! Il la fixa un instant comme s'il perdait la raison, puis lui ordonna :

« Rentre, rentre immédiatement !

— Non, non, répondit-elle ; laisse d'abord partir ces hommes : il ne doit pas être commis de crime ici. »

Il fit un mouvement comme pour se précipiter sur elle, mais je le saisis par les bras que je ramenai solidement sur sa poitrine en demandant :

« Alors tu es le bourreau du bey ?

— Oui, je le suis et vous allez mourir, répondit-il, en cherchant à se dégager.

— Tue-nous si tu le peux, répliquai-je en le laissant aller et en saisissant mon revolver. Ta vie contre la nôtre ! »

Ses traits reflétèrent un violent combat intérieur, puis il montra la porte d'un geste, en nous criant :

« Partez, partez, chiens, fils de chiens ! Je saurai ce que vous êtes venus chercher ici et je vous jugerai. Il vaudrait mieux pour vous n'être jamais nés !… »

Nous nous éloignâmes.

IV

LE TRIOMPHE DU CHRIST

Conformément à nos projets, nous nous étions embarqués pour Sfax, sur le vapeur en question. Turnerstick avait pu liquider les marchandises apportées de Marseille à un prix si avantageux, qu'il s'empressa d'acheter une nouvelle cargaison. Il était aussi habile négociant que marin adroit, et son marché l'avait rendu de si bonne humeur qu'il multipliait de tous côtés visites et bavardages, et que c'est à peine si je le voyais le soir.

Je résolus donc de me distraire sans lui en visitant les îles Karkehna, qui sont très intéressantes. Un des plus gros négociants de la ville, Mandi, un Maltais et un de nos meilleurs amis mit son voilier et quelques hommes à ma disposition. Je restai absent quatre jours et revins seulement dans la soirée du cinquième. Après avoir employé une heure à réparer le désordre de ma toilette, je me rendis chez Mandi pour le remercier. Il faisait un superbe clair de lune, et le domestique m'ayant dit que son maître était au jardin, j'y allai pour l'y retrouver. Ce jardin, attenant d'un côté à la maison, était limité des trois autres côtés par de hautes murailles. J'y cherchai en vain Mandi, quand en traversant une allée éclairée par un rayon de lune, j'entendis une joyeuse voix d'enfant s'écrier :

« *El nusrani ! el nusrani* ! Le chrétien ! le chrétien ! »

N'était-ce pas la voix du petit Asmar, le fils du bourreau ?

En effet, l'enfant accourait vers moi et me prenait par la main ; c'était bien lui.

« Où est ton père ? lui demandai-je.

— Là-bas, dit-il, en indiquant la maison.

— Et Kalada, ta mère ?

— Viens, je te conduirai.

— Y a-t-il quelqu'un près d'elle ?

— Non, elle est seule. »

Je n'hésitai pas à me rendre près de la pauvre femme qui était assise sur une pierre, à l'ombre d'un jasmin. Je la saluai, mais elle ne répondit pas à mon salut, tant elle avait peur d'être découverte avec moi.

« Pardonne-moi, lui dis-je, d'avoir obéi à l'appel de ton enfant. Cette rencontre si inattendue est-elle un effet du seul hasard ? Je ne resterai près de toi que le temps nécessaire pour apprendre ce qu'il faut que je sache. Dis-moi quelles ont été pour toi les suites de notre visite ?

— Je n'ai pas dit que j'avais parlé avec toi, répondit-elle. La colère de mon mari s'est appesantie sur mon frère qui vous avait introduits dans la maison, et parce que j'ai prononcé les noms de Jésus et de Marie dans ma frayeur, il m'emmène, moi et mon enfant, à Kairouan, où je dois me purifier de cette faute par la récitation des versets du Coran. Quant à notre fils, parce qu'il sait déjà le Notre Père, il restera enfermé à Kairouan pour devenir un pieux marabout.

— Pourquoi ton mari ne va-t-il pas directement à Kairouan ? Pourquoi a-t-il fait ce détour par Sfax ?

— Parce qu'il a une mission du bey auprès du commandant des troupes de cette ville. Mon maître a l'habitude de descendre chez Mandi, c'est pourquoi tu nous y trouves aujourd'hui.

— Quand repartez-vous ?

— Demain matin, à dos de chameau, et avec trois domestiques.

— Ton mari sait-il que je suis ici avec mon ami ?

— Non, il ne s'en doute pas.

— J'en sais assez, merci. Aie confiance dans le Seigneur qui veille sur ton bonheur et celui de ton enfant. Adieu ; peut-être nous reverrons-nous. »

Le domestique, qui m'avait envoyé dans le jardin, était de nouveau à la porte. Je lui dis que je n'avais pas trouvé son maître et priai ce dernier de ne pas révéler notre présence à Abd el Fadl.

Je revins alors dans la demeure que je partageais avec Turnerstick. Celui-ci s'avança vers moi en disant :

« Soyez le bienvenu, Charley ; vous arrivez au bon moment. Mes affaires sont presque terminées et je veux faire une promenade à cheval à vingt heures d'ici. Venez-vous ?

— Où ça ?

— Voir des ruines superbes, avec un amphithéâtre géant et des combats de lions, de tigres et d'éléphants comme au temps des Romains.

— Voulez-vous parler d'Ihr el Dschem ?

— Comment ! Vous connaissez cet endroit ?

— Malheureusement.

— Ensuite une énorme caverne, un peu éboulée mais encore

remarquable.

— Voulez-vous parler de Mahara er Rad, la grotte du tonnerre ?

— Vous la connaissez aussi ?

— J'y ai été autrefois, quand je me rendis à cheval du pays des Kroumirs vers le sud. Je sais même peut-être pourquoi elle s'est subitement effondrée. Il y avait dedans une chute d'eau invisible dont le bruit était pris par les Bédouins pour celui du tonnerre, d'où le nom de la grotte.

— Tant mieux, si vous êtes si savant nous n'aurons pas besoin de guide. Il suffira de bien nous armer pour nous avancer ainsi, tous deux seuls, chez les Bédouins. »

J'acceptai. J'avais comme une sorte de pressentiment. Quand j'avais vu que je ne pouvais secourir Kalada comme je l'aurais voulu, ne lui avais-je pas dit de compter sur la bonté de Dieu ? Et voilà que justement, par cette proposition, le capitaine me donnait l'occasion de suivre le même chemin que le bourreau ! Était-ce encore un hasard ?

Turnerstick, ravi de m'emmener avec lui, partit aussitôt à la recherche de deux bons chevaux et de provisions de route.

Le lendemain matin, nous étions tout prêts à partir, mais nous attendîmes trois heures après le lever du jour pour nous mettre en selle ; car j'avais l'intention de laisser au bourreau une certaine avance, et nous savions qu'il était parti dès l'aurore.

Le brave capitaine s'était figuré le voyage beaucoup plus intéressant qu'il n'était en réalité. Dès qu'on a dépassé Sfax, la contrée devient plate, sablonneuse et stérile. On rencontre assez rarement de petits ruisseaux, qui disparaissent du reste presque aussitôt dans le sable. L'herbe croît sur leurs bords où les Bédouins s'installent pour faire paître leurs troupeaux. Nous nous arrêtâmes près d'un de ces campements où nous apprîmes que le bourreau venait justement de passer avec sa suite. Il était à dos de chameau, ainsi que sa femme et son enfant, mais ses serviteurs allaient à pied.

Nous partîmes alors au galop en faisant un détour, dès que nous l'aperçûmes, afin de le dépasser. En chemin, nous rencontrâmes quelques pauvres Bédouins qui nous expliquèrent qu'ils étaient obligés de fuir devant une terrible panthère qui décimait leurs troupeaux.

Bientôt l'air devint accablant ; en même temps le ciel se colora, vers le sud-est, d'une teinte argentée à l'horizon et d'un jaune blafard au-dessus. Cela ne laissait pas de m'inquiéter :

« C'est la *Zaubqa el Milh,* la tempête de sel ! m'écriai-je. Éperonnons nos chevaux, il faut que nous atteignions la grotte au plus tôt ! »

Turnerstick n'avait jamais entendu parler de ce phénomène par lequel le sel réduit en poussière, on ne sait comment, à la surface des chotts ou lacs salés, est soulevé et chassé violemment par le simoun et inonde tout ce qui se trouve sur son passage. Il pénètre partout, dans les oreilles, les yeux, dans tous les pores du corps, où il provoque une cuisson et une démangeaison qui affolent même les lions et les panthères.

Nous n'avions pas encore atteint la grotte que l'ouragan commença à nous envelopper. En un clin d'œil nous eûmes le nez et la bouche remplis de sel. Nous étions forcés d'éternuer et de tousser, les chevaux irrités essayaient de fuir. On voyait à peine à dix pas. Je connaissais heureusement la situation exacte de la grotte et nous y fûmes en cinq minutes.

Nous nous y étions à peine installés que nous vîmes accourir d'autres êtres en quête d'un refuge et parmi eux quelques chacals et deux hyènes. Ils étaient domptés par la peur et n'eurent garde de bouger. À travers les fentes nous voyions le sel passer en nuages épais. Malheur à celui qui était obligé d'attendre dehors la fin de la tempête !

Tout à coup, dans le sifflement du vent, je crus percevoir un cri d'enfant. Oui, en vérité, cela se répétait et se rapprochait. Enfin deux chameaux tenus par trois hommes s'arrêtèrent devant notre abri et il en descendit le bourreau et sa femme tenant l'enfant en larmes.

Tous entrèrent, et à leur vue les chacals et les hyènes effrayés s'enfuirent.

Les nouveaux venus prirent place dans ce qui formait le vestibule de la grotte sans se douter qu'il était une autre caverne en arrière. Quant à nous, nous restâmes cois pour observer ce qui allait se passer.

L'enfant pleurait toujours, sa mère essayait de le consoler, quand le père dit d'un ton moqueur :

« Demande donc à ton Jésus de défendre au sel de se soulever. Crois-tu qu'il puisse t'aider ? Ta religion est… »

La parole expira sur ses lèvres en même temps que mon cœur se mit à battre violemment, car nous venions d'apercevoir à l'entrée de la grotte une énorme panthère noire, qui cherchait un abri. Sa langue était pendante comme après une course forcée, peut-être était-ce la bête dont nous avaient parlé les Bédouins et peut-être était-ce là son antre. Elle y pénétra sans hésitation en reniflant et hoquetant, et à peine ses yeux furent-ils débarrassés du sel, que d'un seul bond elle fut sur un chameau, lui brisa de ses pattes la colonne vertébrale et lui déchira la gorge.

Puis sans s'occuper de ceux qui l'entouraient elle commença à

dévorer sa proie. Le craquement des os résonnait jusqu'à nous d'une manière sinistre.

« Faut-il tirer ? demanda Turnerstick à voix basse.

— Non, répondis-je ; un coup manqué coûterait trop de sang ; attendons. »

Les cinq nouveaux venus étaient assis devant nous, muets et comme pétrifiés par la peur, la mère serrant son enfant dans ses bras. Le bourreau essaya de quitter sa place, mais l'animal aussitôt releva la tête et rugit d'une façon effroyable ; l'homme se rassit. Il se sentait prisonnier avec les siens ; son fusil était loin de lui et ses domestiques n'en avaient pas.

Je me couchai sur le coude gauche et essayai de viser, mais c'était difficile à cause de l'obscurité qui nous environnait et parce qu'il fallait à tout prix atteindre l'animal à l'œil.

Une hyène arrivait à toute vitesse ; elle tomba presque sur la panthère et repartit aussi rapidement.

Furieuse, la bête féroce poussa un tel rugissement que les voûtes en tremblèrent. C'en était trop pour les nerfs de Kalada ; elle voulut porter ses mains à ses oreilles et desserra involontairement ses bras. Son enfant lui échappa et roula jusqu'aux pieds de la panthère. Un même cri sortit de toutes les poitrines, et il se passa alors une scène indescriptible.

L'enfant s'était heureusement évanoui de frayeur dans sa chute ; le père bégayait :

« Allah ! ô Allah, aide-nous ! au secours ! » La mère avait caché son visage dans ses mains, et le père, pâle comme un mort, répétait toujours : « Ô Allah, aide-nous ! Ô glorieux Mahomet, envoie-nous du secours ! Ô saints califes, consolez-moi ! »

Les domestiques ne bougeaient pas ; ils pensaient à leur propre vie.

Kalada essaya alors d'arracher l'enfant à la bête. Sans se lever elle étendit le bras pour le saisir, mais la panthère fit entendre un grognement, et de sa patte attira le pauvre petit vers elle. Elle semblait le considérer comme sa propriété. L'angoisse des parents fut à son comble.

« Ô Mahomet, ô prophète des prophètes, aide-nous, sauve-nous, pitié ! criait le bourreau.

— Jésus, Sauveur du monde, pitié ! implorait sa femme. Sainte Mère du Sauveur, prie pour mon enfant !



— Ô Mahomet, ô Mahomet ! répétait le père, ô Aboubekre, ô Ali, vous les grands califes, ô Mahomet, sauve-nous si tu le peux !

— Il ne le peut pas, sanglotait la mère.

— Ton Christ le peut-il ? demanda l'homme d'un ton moitié moqueur et moitié anxieux.

— Oui, il le peut.

— Nous allons voir. Je croirai à celui qui nous sauvera. »

Ma balle allait trancher la question. Il s'agissait seulement de guetter le moment où le monstre se dresserait, car seulement alors je serais sûr de mon coup.

« Ô Mahomet, maître des prophètes, exauce-moi ! » implorait le bourreau d'une voix tremblante.

Il aimait son enfant, et je crus entendre ses dents s'entrechoquer de terreur.

« Rends-moi mon fils, ou toute ta religion n'est qu'un mensonge ! »

Il attendit un instant, et, voyant son appel inutile, il demanda à sa femme :

« Quelles sont les paroles que je dois dire ?

— Prie comme moi, » dit-elle.

Au même instant l'enfant revenait de son évanouissement ; il entendit les paroles de sa mère, et pour lui obéir récita en même temps qu'elle le *Notre Père*, que le père répétait aussi. La panthère avait continué son repas pendant tout ce temps, mais quand elle entendit la voix claire du garçon, elle se redressa et se mit à hurler en fermant les yeux. J'avais épaulé mon fusil. J'attendis que l'animal rouvrît les yeux et, à l'éclair de sa prunelle jaune, mon coup partit, répercuté cent fois par les voûtes.

L'animal fit un bond de côté qui l'éloigna de l'enfant, tandis que les parents se précipitèrent sur leur cher petit qu'ils retrouvaient heureusement sain et sauf.

La panthère tournoya deux ou trois fois sur elle-même, raidit ses membres et expira.

Quelle joie causa cette mort ! Personne ne pensait que ce coup venait d'un fusil et que ce fusil avait un propriétaire. La mère fut la première à y penser, pendant que le père examinait l'animal et s'apercevait que la balle avait pénétré dans l'œil droit.

« Mais qui donc a tiré ? demanda-t-il.

— Je sais, je sais, je m'en doute, cria sa femme : c'est le seigneur

étranger qui voulait venir à mon aide.

— Quel seigneur ?

— Je vais te le montrer. La balle est venue de derrière ; il doit être là, je vais le chercher. »

Frick Turnerstick eut soin de nous faire trouver rapidement. Le bourreau était stupéfait ; il ne savait que dire. Je le pris par le bras et lui demandai :

« En veux-tu encore à ma vie ?

— Non, non, par Allah, non ! balbutia-t-il. Je voulais te tuer et tu sauves mon enfant… Comment te remercier ?

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mais Dieu. Demande-toi aussi si un musulman pardonne aussi vite qu'un chrétien. Permettras-tu désormais à ta femme de prier comme son cœur le lui commande ?

— Oui, et même je prierai avec elle, puisque mon prophète n'a pas daigné écouter ma voix. »

Il m'embrassa ; sa femme me tendit la main, sans que, cette fois, il en prît ombrage, et le petit Asmar me demanda un baiser.

L'impression faite sur le bourreau par le salut de son enfant fut si profonde qu'il déclara renoncer à son voyage de Kairouan et retourner à Sfax, ce qui rendit Kalada particulièrement heureuse.

Nous arrivâmes tous le soir à Sfax, où Mandi ne fut pas peu étonné de revoir le bourreau avec sa femme et son fils.

« Je suis revenu, dit Abd el Fadl, parce que je n'ai plus envie de connaître la ville sainte. J'ai fait aujourd'hui l'expérience qu'Allah ne donne pas la moindre puissance aux prophètes et aux califes. Ils n'entendent pas nos prières, Isa, le Christ, au contraire, a toute puissance sur terre comme au ciel. Qui a confiance en lui sera exaucé ; j'en ai eu la preuve et croirai désormais en lui. »

Il revint à Tunis avec nous par le bateau de Turnerstick, et je remarquai pendant la traversée qu'il avait beaucoup plus d'affection et d'attentions pour sa femme.

Pendant que Turnerstick embarquait une nouvelle cargaison, nous demeurâmes chez le bourreau, et il nous permit de traiter sa femme en Européenne. Je lui fis cadeau d'une Bible imprimée en arabe. Il me demanda de lui en lire des passages, qu'il écouta avec autant de ferveur que Kalada.

Je ne lui parlai pas ouvertement d'abjurer sa foi, mais je fis de mon mieux pour l'y préparer.

Le jour de notre départ, il voulut nous accompagner à bord, et

quand nous fûmes sur le point de nous séparer, il me tendit son carnet, en disant :

« Seigneur, écris là ton adresse. Peut-être aurais-je plus tard à te communiquer quelque chose qui te fera plaisir. »

Il a tenu parole et m'a écrit cette lettre que je transcris littéralement :

Tunis, Ifrikia, le 12 kam ittani.

« Abd el Fadl, le converti, à son ami, le seigneur tueur de panthères.

« Salut et bénédiction. Kalada, ma femme, et Asmar, mon fils, qui t'aiment, te saluent aussi. Je suis assis pour t'écrire sur la peau de la panthère. Encore une fois, sois béni. J'ai été destitué de mon emploi parce que je me suis fait chrétien. Des hommes pieux m'ont instruit et un prêtre m'a fait passer un examen. Dans trois jours je recevrai le *Ritas el Mukaddes* (le saint baptême) et prendrai le nom de Joussouf (Joseph). Ma femme s'appelle Myriam et mon fils Karal (Charles), parce que c'est ton nom et que nous le tenons en honneur. Mes amis d'autrefois me méprisent parce que je suis devenu un giaour, mais j'ai l'âme joyeuse parce que j'ai trouvé la vraie voie.

« La moisson ici a été belle et abondante. Comment les dattes ont-elles donné dans ton pays ? Nos poulains sont vifs, et nos troupeaux s'accroissent dans les villages. Et les tiens ? Encore une fois, salut ! Ton souverain est-il bon pour toi ? J'espère qu'il donne suffisamment de nourriture à tes chameaux. Puisse le feu ne jamais s'éteindre dans ta tente et que ta marmite soit toujours remplie de couscous. Les orangers fleuriront bientôt. Viens bientôt me voir. Je te salue. Le lait aigre rafraîchit le corps ; puisses-tu n'en jamais manquer ! Je t'aime et pense à toi. Sois béni. Encore une fois, salut ! »

Cette lettre m'était parvenue à Alger, où j'avais accompagné Turnerstick qui retournait de là à Marseille. Son départ marquait la fin de ma première aventure sur la terre d'Afrique. Et maintenant, accompagné de mon fidèle serviteur Achmet, je repartais à la recherche de nouvelles aventures.

DEUXIEME PARTIE

I

SAADIS EL CHABIR

Après avoir repassé la frontière tunisienne entre le Djebel Drima et le Djebel el Maalega, nous avions passé la nuit sous les figuiers et les grenadiers du versant occidental du Djebel Gwiboub, et nous nous mettions en route vers Seraïa bent, que nous voulions atteindre le soir même.

« Combien y a-t-il encore d'ici Kef ? demandai-je à mon domestique.

— D'après les mesures françaises, il peut y avoir encore vingt-cinq kilomètres, sidi, « répondit-il.

Il avait été longtemps à Alger et connaissait les mesures françaises.

« Et jusqu'à Seraïa bent ?

— Huit kilomètres en droite ligne. J'ai entendu dire que nous trouverons là-bas les Ouelad Sebira qui y font paître leurs troupeaux. Maître, je vais retrouver les miens, mon père, ma mère et… »

Il s'arrêta :

« Et qui encore ? demandai-je.

— Sidi, tu n'as jamais cherché à savoir si j'avais une femme et je sais pourquoi. Mais je dois te dire que les Bédouins ne tiennent pas pour un péché de parler de leurs femmes et de laisser voir les roses de leur teint. Les femmes et les filles des Ouelad Sebira ont le cœur de la colombe et non les yeux des ballerines ; elles n'ont pas besoin de voiler leur visage.

— Ainsi donc, il est deux yeux de colombe qui ont le don de réjouir ton âme ?

— Je n'ai pas d'épouse, mais le cheik Ali en Nurabi a une fille. Elle s'appelle Mochallah, la « très odorante ». Ses pieds sont agiles comme ceux de la gazelle ; ses cheveux sont bouclés comme ceux de Schéhérézade ; ses yeux sont comme des étoiles au firmament ; sa voix est agréable comme le bruissement du sable à minuit, et sa démarche est celle d'une reine qui passe à travers les rangs de ses esclaves. *Allah il Allah !* Il n'y a qu'un Dieu, mais il n'y a aussi qu'une Mochallah ! Tu la verras, sidi, et ta langue chantera mon bonheur, qui est aussi haut que le ciel, aussi profond que la mer et plus grand que le Sahara et les autres pays de la terre. »

Il s'était levé, et accompagnait son discours de gestes expressifs.

« Et Mochallah, la « très odorante », deviendra ton épouse ? dis-je.

— Oui, elle est la lumière de mes jours, le rêve de mes nuits, le but de toutes mes pensées. Sidi, j'étais pauvre ; mais pour l'obtenir en mariage, j'ai quitté les tentes des enfants de Sébira. *Hamdulillah !* Dieu soit loué ! car il a béni mes pieds et mes mains. J'ai gagné beaucoup de francs et de piastres ; tu m'as honoré de tes faveurs, et je puis maintenant payer au cheik la somme qu'il exige pour me donner sa fille. Partons.

— Ne faut-il pas laisser les chevaux se reposer plus longtemps, Achmet ?

— Les chevaux, sidi ? Ton coursier noir n'est-il pas le cheval le meilleur que l'on puisse trouver entre le Tigre et l'Euphrate ? N'a-t-il pas été appelé *Rih* c'est-à-dire « Vent » parce qu'il court encore plus vite que la tempête qui souffle du Djebel Aurès ? Nous pourrions atteindre Kef aujourd'hui même malgré les fleuves et les montagnes qui nous séparent.

— Eh bien, mettons-nous en selle ! »

Il avait raison. En ce qui concernait mon cheval, je ne l'aurais échangé contre aucun autre, et le sien était un des meilleurs que j'aie jamais vus. Lui-même était un homme agréable à voir. De taille moyenne, mais robuste et bien proportionné, son haïk blanc, son turban à voile flottant, ses armes incrustées de laiton faisaient penser à un preux du temps de Saladin le Grand. Avec cela il était fidèle, honnête, sincère et loyal, supportait toutes les fatigues et les privations et ne redoutait aucun danger.

Enfin il ne parlait pas seulement tous les dialectes courants, mais encore le turc, qu'il avait appris autrefois à Stamboul.

Toutes ces raisons en faisaient pour moi un compagnon précieux, que je traitais beaucoup plus en ami qu'en serviteur.

Nous longeâmes le ruisseau qui devait nous conduire au Wadi Mellel, et après avoir traversé ce fleuve peu large, nous arrivâmes dans une clairière de moyenne dimension entourée d'un fourré d'oliviers sauvages.

« *Maschallah !* qu'est-ce que cela, sidi ? » demanda tout à coup Achmet en indiquant la gauche.

Je vis dans la dilection indiquée une horde de gazelles qui sortaient du fourré. L'amour de la chasse se réveilla aussitôt en moi.

« Elles viennent justement vers nous, Achmet ; elles ont l'air de fuir.

— En effet, sidi, vois-tu ce guépard qui arrive en les poursuivant ?

Que faut-il faire ?

— Nous allons prendre part à la chasse et barrer la route aux gazelles. Mon cheval est plus rapide que le tien. Reste au bord du fleuve, je vais aller à droite.

— Mais, sidi, nous est-il permis de le faire ? Ce guépard appartient sûrement à un cheik ou peut-être même à l'émir de Kasr el Bordsch.

— Peu importe, en avant ! »

Mon cheval partit comme une flèche à travers la plaine. Les gazelles devaient être horriblement effrayées, car elles ne prenaient même pas garde à notre approche. Elles avaient des cornes noires recourbées en forme de lyre, le dos beige et le ventre blanc, la queue et les flancs brun foncé. J'en comptai quatorze et épaulai ma carabine Henry.

Le guépard venait justement d'atteindre la dernière des gazelles. Il bondit sur elle et la terrassa. J'arrêtai mon cheval en lui montrant mon fusil, et je le savais si bien dressé que je pouvais tirer de ma selle pendant une demi-heure sans qu'il lui vînt l'idée de bouger. Achmet et moi tirâmes en même temps ; deux animaux tombèrent. Au même instant, le fourré s'entrouvrit de nouveau pour laisser passage cette fois à six cavaliers. Cinq d'entre eux portaient le costume arabe, le sixième portait l'uniforme chamarré d'or de l'officier supérieur tunisien. Je vis un faucon sur son poing. Il hésita à notre vue, puis déchaperonna l'oiseau et le lança.

Ce dernier fondit malheureusement sur la gazelle que je venais de tirer et roula avec elle à terre. Sans m'occuper des deux bêtes, je visai de nouveau les gazelles et tirai encore deux coups. J'entendis alors le galop d'un cheval derrière moi et quelqu'un me saisit le bras :

« *Chammar el kelb !* Chien d'ivrogne ! comment oses-tu chasser ici et tuer mon faucon ? » me dit une voix tonitruante.

Je me retournai, c'était l'officier. Ses yeux étincelaient de colère ; les pointes de sa moustache tremblaient violemment et son visage, habituellement débonnaire, était devenu cramoisi.

Je n'étais pas disposé à me laisser traiter ainsi et secouai sa main de mon bras.

« *Havouasch !* laissez-moi tranquille, lui répondis-je sur le même ton. Si vous dites un mot de plus, c'est mon poing qui vous jettera à bas de votre cheval.

— *Allah aienak !* Dieu te garde ! reprit-il en mettant la main sur la poignée de son yatagan. Homme, es-tu fou ? sais-tu qui je suis ?

— Le possesseur d'un faucon maladroit, rien de plus.

— Cet homme déprécie mon faucon ! s'écria-t-il. *Allah istaffer !* Que

Dieu te pardonne ! Veux-tu bien descendre de suite de ton cheval pour me faire des excuses.

— *Allah kerihm !* Dieu est miséricordieux ! qu'il guide tes pensées pour t'éviter de te rendre ridicule. Te crois-tu Mohammed es Sadak bey, gouverneur de Tunis, ou même le sultan de Stamboul, pour exiger que je te demande pardon ?

— Je ne suis ni le sultan, ni le bey de Tunis, que Dieu bénisse ! mais je suis son *Alpha el harass*, le chef de sa garde du corps. Descends de ton cheval, si tu ne veux pas goûter de la bastonnade. »

Surpris, je fis reculer mon cheval :

« *Allah akbar !* Dieu est grand ! Es-tu vraiment ce chef ?

— Je te l'ai dit, » répondit-il fièrement.

Quelle rencontre ! Cet homme était donc Krüger bey, le commandant de la garde tunisienne. Ce n'était point un Africain, mais le fils d'un brasseur, que la destinée avait amené au début de sa trentième année à Tunis, où il s'était attiré ainsi les bonnes grâces du prophète et de tous les saints califes et avait monté de grade en grade jusqu'à la dignité de garde du corps de Mohammed es Sadak Pacha, comme chef des mamelucks. Il connaissait donc le français et je m'adressai à lui en cette langue :

« Saperlotte, colonel ! si j'avais su cela plus tôt, notre conversation eût été plus courtoise. »

Il ouvrit tout grands les yeux et la bouche.

« *Maschallah !* Tonnerre ! tu es donc… ; pardon, la langue m'a fourché, vous êtes donc un pays ?

— Assurément.

— Par exemple ! voilà quelque chose d'extraordinaire.

— Pourquoi ?

— Parce que, si loin… Enfin Dieu est bon, et c'est lui qui conduit merveilleusement les choses et les gens. Que voulez-vous donc faire à Tunis ?

— Rafraîchir simplement de vieux souvenirs et apprendre, en même temps, à connaître gens et pays.

— De vieux souvenirs ! Êtes-vous donc déjà venu par ici ?

— Oui.

— Où ça ?

— Plus loin, dans le désert, à Tripoli, à Barka, en Égypte.

— C'est un voyage un peu plus loin que celui de Paris à Pantin. Et

d'où venez-vous actuellement ?

— Je viens par le Djebel de… »

Mes paroles expirèrent sur mes lèvres. Je venais d'apercevoir le visage d'un homme qui était descendu de cheval pour ramasser le faucon mort. Il s'était retourné et s'avançait vers nous. Où avais-je donc vu cet homme long et maigre ? N'était-ce pas lord David Percy, le fils si original du comte de Forfax ?

Il s'arrêta subitement et me regarda, lui aussi, tout surpris :

« *Good luck !* Est-ce vraiment vous ou non, *old rifleman ?* demanda-t-il.

— Lord Percy ! Est-il possible ?

— *Egad,* répliqua-t-il. Soyez le bienvenu dans cette assommante partie du monde ! Et il me tendit sa main, que je serai cordialement.

— Assommante, pourquoi ?

— Hem ! je suis venu ici pour chasser les lions, les tigres, les rhinocéros, les éléphants, les hippopotames, je n'ai encore trouvé que des puces, des lézards et des chèvres ! Ah ! quel ennuyeux pays !

— Je ne trouve pas.

— Ah ! oui, sir ; avec vous c'est autre chose. Il suffit que vous alliez quelque part pour qu'il vous arrive des aventures ; je n'ai pas autant de chance. *Well !* il va falloir que je me joigne de nouveau à vous comme dans ce vieux East indien.

— J'en serai ravi ; mais voudriez-vous bien me présenter à ce gentleman à qui je n'ai pas encore dit mon nom ?

— *Yes !* voilà. »

Et d'un immense geste de son bras il me présenta au chef de la garde, puis ajouta :

« Vous avez fort bien tiré, sir, et ce n'est pas votre faute si vous avez atteint cet oiseau que l'on appelle un faucon et qui n'a été qu'une oie. Il était mal dressé et maladroit : il aurait dû attaquer la gazelle au-dessus de l'œil et non à la gorge où votre balle devait inévitablement l'atteindre.

— Vous vous connaissez mutuellement ? demanda Krüger bey.

— Oui, répondis-je, nous avons parcouru une bonne partie des Indes.

— *Maschallah !* voilà encore quelque chose de surprenant ! Vous vous êtes connus aux Indes et vous vous retrouvez à Tunis ? Je suis un musulman convaincu et pourtant je trouve cela plus fort que le Kismet ; c'est un hasard qui donne à penser. C'est dommage que votre

ami ne parle pas français et qu'il sache si peu d'arabe ; il est impossible de s'entretenir avec lui.

— Où vous êtes-vous rencontrés ?

— Il s'est fait présenter à moi à Tunis et m'a accompagné à el Bordsch, où j'avais dû me rendre avec le chef d'escadron pour acheter des chevaux. Aujourd'hui nous voulions, en chassant, joindre l'utile à l'agréable, mais il nous faut ensuite aller à Seraïa bent, c'est-à-dire, en réalité, à Mossoul.

— À Seraïa bent ?

— Oui, c'est là que campe le cheik Ali en Nurabi, qui doit me montrer des chevaux superbes.

— Cela tombe à merveille, car je veux aussi aller à Mossoul.

— Parfait ! Nous irons ensemble ; mais dites, qu'allez-vous faire des gazelles ?

— Elles sont à vous, naturellement. Excusez-moi en ce qui concerne le faucon, il était mal dressé et s'est précipité au mauvais moment. S'il avait saisi le gibier au bon endroit, il ne lui serait rien arrivé.

— Cela ne fait rien ; on en attrape souvent en Égypte, et le vice-roi en envoie au bey. Mais comme c'est vous qui avez tué les gazelles, elles vous appartiennent. Tenez, voilà deux de mes *saïs* qui reviennent, chacun portant une gazelle que je viens de tuer. J'ai donc suffisamment de viande.

— Bon, je vous remercie de tout cœur et ferai cadeau de ces animaux au cheik Ali en Nurabi.

— Très bien, tout à fait pratique. Pour moi je vais renvoyer ces gens qui m'importunent. »

Pendant ce temps, le guépard avait été recoiffé ; un des hommes le prit derrière lui sur son cheval et l'emporta à el Bordsch. D'autres cavaliers se chargèrent de mon butin, et nous nous dirigeâmes tous vers la paroi de la vallée qui s'élevait à l'est. Elle n'était ni très escarpée ni très haute et peu difficile à gravir, grâce à une sorte de sentier qui aboutissait sur la hauteur. Nous y fîmes halte à l'abri d'une forêt, et la conversation qui avait été interrompue reprit de plus belle.

Lord Percy était de nature silencieuse ; Krüger bey, au contraire, voulait tout savoir.

Je dus lui parler de la patrie, de mes voyages et quand nous nous remîmes en route, il me tapa sur l'épaule en disant :

« J'ai été rarement aussi heureux qu'aujourd'hui. Par Allah ! je vous garantis que je ne vous laisserai pas partir de sitôt. Je vous assure qu'il serait très bon pour vous de rester à Tunis. Naturellement, il n'est pas

toujours possible d'avoir autant d'avancement que moi, mais un homme de votre capacité ne peut manquer d'arriver à une bonne situation. Si vous le voulez, il me suffira d'un mot pour faire de vous bien autre chose que ce que vous aurez jamais l'occasion d'être en France.

— Grand merci, colonel ; j'accepterai votre offre à l'occasion.

— À la bonne heure ! l'homme ne doit pas dédaigner la chance. J'ai l'honneur de vous considérer dès maintenant comme un citoyen de Tunis. Nous trouverons plus tard le temps de parler de Mahomet et de ses califes. Et maintenant de quel côté faut-il aller ? À droite ou à gauche ?

— Mon domestique connaît parfaitement la contrée.

— Est-il déjà venu ici ?

— Il appartient aux Ouelad Sébira vers qui nous voulons aller.

— Appelez-le. Est-ce un brave garçon ?

— Je le considère plutôt comme un ami que comme un serviteur.

— Alors je vous permets de me le présenter. »

Je fis signe à Achmet de s'approcher.

Krüger bey le considéra d'un air protecteur :

« Ton nom est Achmet ?

— Je m'appelle Achmet es Sallah Ibn Mohammed er Raham Ben Schasei el Farabi Abou Mouvajid Khoulam, » répondit-il fièrement.

L'Arabe libre est fier, en effet, de ses aïeux et ne manque pas à l'occasion de les mentionner au moins jusqu'au grand-père. Plus le nom est long, plus il est honorable ; un nom court est considéré comme une honte.

« Bien, fit le mameluck ; tu as un beau nom, et ton maître m'a fait des éloges de toi ; je veux…

— Monsieur, lui répondit Achmet les yeux étincelants, vous pouvez vous reconnaître, si bon vous semble, sous la dépendance d'un maître, mais moi je n'en ai point. Je suis un homme libre de la tribu des Béni Rakba de Ferka Ouelad Sébira. J'aime ce seigneur, non seulement parce qu'il est plus sage et plus vaillant, mais aussi meilleur que tous ceux que je connais. Que voulez-vous de moi ?

— Comment parviendrons-nous chez les Ouelad Sébira : par ici, à gauche ou à droite ?

— Allez tout droit. Dès que vous apercevrez la vallée, vous apercevrez aussi leurs tentes. »

Il retourna auprès des autres, et nous suivîmes ses indications.

« De fières gens, ces Bédouins ! dit Krüger bey avec calme. Il n'y a pas d'autre prince qui ait de tels sujets.

— Sujets ? repris-je en souriant. Obéissent-ils vraiment à Mohammed es Sadak Pacha ?

— Ils le considèrent comme leur souverain, cela va de soi ; en est-il un autre qui leur plairait mieux ?

— Je n'en connais pas.

— Alors, Mohammed ne règne ni par les verges, ni par les scorpions ! Il est adroit et ne fait pas sentir aux Bédouins qu'ils ont l'honneur d'être ses sujets.

— Oui, mais quand ils reçoivent du tribunal du Bardo la bastonnade ou la potence ils s'en aperçoivent, n'est-ce pas ?

— Cela ne fait rien. La bastonnade et la potence sont aussi inscrites au livre de vie, et celui à qui elles sont destinées ne peut y échapper. Qui ne veut pas écouter doit sentir, c'est une vieille vérité, compris ?

— À propos, et la bastonnade que je devais moi-même recevoir tout à l'heure ?…

— Il n'en est plus question. *Allah Kehrim !* Dieu est miséricordieux et je le suis aussi de nature, et puis ne sommes-nous pas amis maintenant ? Voilà là-bas les tentes ; nous touchons au but. »

L'Anglais, qui chevauchait près de nous sans rien dire, avait aperçu aussi les tentes blanches disséminées dans la plaine.

« Sont-ce là les Ouelad Sébira ? me demanda-t-il.

— Une partie tout au moins. Ils appartiennent à la grande tribu des Rakba qui peuvent lever plus de dix mille guerriers à l'occasion.

— Des hommes braves ?

— Cela dépend comme on l'entend.

— Pillards ?

— Hum ! le Bédouin est, en tout temps et en tous lieux, ce qu'on peut appeler un pillard.

— *Well !* Alors il nous arrivera bien une aventure.

— Nous pouvons nous y attendre.

— J'en veux une, vous entendez, sir. Avec vous au moins on voit autre chose qu'avec ce colonel, qui ne sait même pas parler anglais ! Je ne vous lâche pas.

— Je ne demande pas mieux.

— Quelle route avez-vous l'intention de prendre ?

— Je veux aller par Kef dans la plaine des Ouelad Ajar, puis à travers les montagnes vers les grands douars de Fériana et arriver enfin par Ghafsa et Nefta au Chott el Dscherid. J'ai failli autrefois laisser ma vie dans le chott(1) et je voudrais bien le voir encore une fois.

— *Zounds !* Une aventure ! Racontez-la.

— Ce n'est pas le moment. Voyez, on nous a aperçus et on vient au-devant de nous. »

Entre les tentes paissaient de nombreux chameaux, des moutons et des chevaux, et, devant chaque habitation blanche, le cheval de guerre du propriétaire était attaché à une lance fichée en terre.

À notre vue les chevaux furent détachés et montés et une troupe de quatre-vingts guerriers environ accourut vers nous en poussant des cris, brandissant leurs lances et déchargeant leurs armes.

Sir David Percy saisit son fusil et chargea ses pistolets :

« Tonnerre ! s'écria-t-il, ils nous traitent en ennemis ! Enfin, voilà donc un combat, une aventure !

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Ils voient bien que nous sommes seulement sept et que nous ne pouvons avoir de mauvaises intentions. Ils nous accueillent par une fantasia d'après la coutume arabe ; il ne s'agit pas d'un combat.

— Voilà qui est idiot, absolument idiot ! »

Je me tournai vers Krüger bey :

« Êtes-vous sûr que votre uniforme sera bien reçu ici ? »

— Oui, les Rakba sont nos amis ; ils sont chargés de veiller à la sûreté des caravanes qui vont de Tunis à Constantine par Testour, Nebor et Kef et reçoivent des cadeaux en retour. Nous n'avons rien à craindre d'eux. Le cheik me connaît du reste fort bien, ayant été mon invité à Tunis. Il sera enchanté de me trouver en bonne santé ; vous pouvez en être sûr, et quand je vous présenterai comme un compatriote il sera très touché. Le voilà qui vient à la tête de son escadron, il m'a reconnu. Si vous le voulez bien, nous irons au galop à sa rencontre, selon la coutume arabe. »

Aussitôt les cris et les coups éclatèrent des deux côtés. On aurait dit qu'un combat allait se livrer ; on courait les uns au-devant des autres, puis au moment de la rencontre, chacun faisait faire volte-face à son cheval et le jeu recommençait. Tout cela est fort joli, mais fatigue beaucoup les chevaux, et il n'est pas rare que l'un d'eux en meure. Nous nous poursuivîmes ainsi jusque dans le camp parmi les femmes, les vieillards et les enfants et mîmes pied à terre devant une tente que

sa grandeur et son ornementation indiquaient comme celle du cheik. Les hommes formèrent un demi-cercle autour de nous.

Pas un mot de salutation n'avait été encore échangé, mais alors Ali en Nurabi s'avança vers le chef des mamelucks et lui dit en lui tendant la main :

« Je suis heureux de recevoir mon ami, comme le désert est heureux de recevoir la pluie. Martaban, sois le bienvenu. Entre dans la tente de ton frère et vois combien il t'aime. » Le cheik était un vrai Bédouin à barbe fine, dans la force de l'âge. Il portait au cou le *hamaïl* (le coran dans un étui) : il avait été par conséquent à la Mecque et à Médine.

Krüger bey prit son air le plus digne pour lui répondre :

« Comme la lune quand elle reçoit la lumière du soleil, je n'ai de joie que par l'ami de mon âme. Ton nom est célèbre dans les montagnes, comme celui de ta jument dans les vallées. Ton père était le plus vaillant des héros et le père de ton père le plus sage parmi les sages. Puisse ton fils être fort comme Chalid, et les fils de tes fils braves comme la lionne qui défend ses petits.

« Voici deux hommes d'Occident que je t'amène. Ce sont de grands émirs dans leur pays et ils viennent vers toi pour pouvoir louer ta puissance et ton hospitalité, dans les pays où le soleil ne se couche pas.

— Tu seras mon *rasik* (ami) et toi mon *aschab* (compagnon), répondit le cheik en tendant la main à l'Anglais d'abord, à moi ensuite. Vous êtes en sûreté ici, comme si Dsoul Fekar, le sabre du prophète, vous protégeait. Entrez et partagez notre pain. »

Nous entrâmes tandis que les compagnons de Krüger bey restaient dehors ainsi qu'Achmet. Ce dernier n'avait eu du bey ni un mot, ni un geste de bienvenue. Était-ce parce que le chef devait d'abord nous saluer ou avait-il d'autres raisons d'inimitié envers Achmet.

Au fond de la tente était une estrade de bois haute de six pouces environ et garnie de nattes, le *sérir*, sur lequel nous prîmes place. Il n'y avait pas de place spéciale pour les femmes ; sans doute étaient-elles dans la tente plus petite placée à côté de celle où nous nous trouvions. Du plafond pendait à un cordon de soie verte un vase de verre, que le cheik prit et nous tendit. Il contenait du sel cristallisé des lacs salés du Sud et une petite cuiller de porcelaine. Les deux étaient un luxe dont le cheik ne paraissait pas peu fier.

Chacun de nous mangea quelques grains ; Ali en Nurabi en fit autant en disant solennellement :

« *Nanou Malahim*. Nous avons mangé le sel ensemble. Nous sommes frères, et aucune inimitié ne peut nous séparer. »

Puis il atteignit trois pipes, qu'il bourra de sa propre main et nous

distribua après nous avoir donné du feu. Il s'éloigna alors et revint au bout d'un moment suivi d'une vieille femme et d'une jeune fille. La première portait le *senïeh*, petite table à plateau de cuivre, haute de neuf pouces, quelle posa devant nous. La seconde était d'une beauté parfaite : ses cheveux d'un noir de jais pendaient en longues nattes épaisses et entrelacées d'un fil d'argent ; son cou élancé était orné d'une chaîne de corail, à laquelle pendait une médaille en or ; elle portait une tunique blanche comme la neige, décolletée sur le devant pour laisser voir le corselet de soie rouge qu'elle portait en dessous. Les manches larges et fendues découvraient le bras jusqu'au coude et pendaient au-dessous des genoux sur le pantalon bouffant à raies rouges et blanches. Ses pieds nus étaient chaussés de pantoufles bleues, et à ses chevilles comme à ses poignets étincelaient des anneaux de métal dont chacun portait une pièce de cinq francs et une de cinq piastres.

Elle tenait une sorte de plateau tressé en fibre de cocotier chargé de toutes sortes de mets, que les deux femmes disposèrent sur la table.

C'étaient des foubirs, friandises variées : des kebab, petits carrés de rôti, des concombres, des grenades, des melons d'eau et des dattes d'el Schelebi qu'achètent seulement les gens riches et aussi des coupes de sirop de raisin.

Les femmes ne parlèrent pas. Quand elles se furent éloignées, le cheik nous montra les mets :

« *Tefattelan*, s'il vous plaît, prenez de ces riens en attendant que l'agneau soit tué et accommodé.

— *El Aindulillah !* répliquâmes-nous d'une voix unanime en nous servant, et j'ajoutai :

— Ton cœur est bon et tes mains s'ouvrent pour tes hôtes, ô cheik. Accepte aussi ce rien que nous t'avions destiné. Nous avons poursuivi *el rassahl,* la gazelle, et tué plusieurs de ses sœurs. Nous les avons mises devant ta porte ; elles sont à toi.

— *Rabbena chalïek ïa, sihdi !* Dieu te garde ! répondit-il. Tu viens de la lointaine Europe, et malgré cela tu connais les préceptes du Coran qui dit qu'Allah rend tout don au centuple. J'accepte les gazelles, et vous en mangerez avec nous. »

Krüger bey reprit :

« J'ai vu Bent es Sabira, la plus belle fille de ta race, mais je n'ai pas vu tes deux vaillants fils. Pourquoi ne sont-ils pas venus me montrer leurs visages ?

— Ils sont partis pour El Hamsa. Mes éclaireurs ont appris que les fils des Ouelad Hamema sont venus pour attaquer la caravane que

nous attendons de Testour, alors j'ai envoyé quelques jeunes guerriers reconnaître la position de l'ennemi.

— Les Béni Hamema ! Ces pillards remontent-ils aussi haut vers le nord ?

— On les trouve partout où il y a quelque chose à prendre. Leur cheik est fils du diable. Ses mains sont ruisselantes de sang ; il n'épargne ni la femme, ni l'enfant. *Aaïb aaleikou !* qu'il soit maudit !

— Mohammed es Sadak bey saura bien le trouver.

— Crois-tu ? Personne ne peut s'en emparer. Sa tribu a beaucoup de fusils, et il a pour compagnon le pire des bandits.

— De qui veux-tu parler ?

— De Saadis el Chabir.

— Saadis, le Kroumir de la Ferkah ed Dedmaka ? Il n'est question que de lui dans tout le pays. Il a dû s'éloigner de sa patrie parce qu'il a versé le sang et que la vengeance le poursuit. Il est le maître des maîtres et le guide le plus sûr ; il connaît toutes les montagnes et les vallées, les fleuves et les sources du pays. Si les Béni Hamema mettent en lui leur confiance, ils sont doublement à craindre.

— Ils l'ont pris comme chef, et on l'a vu hier à Bah el Halona. C'est mauvais signe pour les Kafila ; que Dieu les protège ! »

Cette conversation, à laquelle je ne prenais pas part, m'intéressait vivement, car j'avais entendu parler de ce Saadis el Chabir. Son nom était prononcé dans toutes les tentes aussi bien par les lèvres du conteur, que par celles des mères qui en menaçaient leurs enfants comme de l'ogre.

Krüger bey amena alors la conversation sur la raison de sa présence, et le bey nous invita à l'accompagner auprès de ses chevaux pour les examiner. Nous partîmes donc à cheval suivis de tous les Arabes présents jusqu'à l'endroit où paissaient les animaux. À leur vue, le sang de l'Anglais bouillonna dans ses veines ; il était connaisseur et amateur passionné de l'espèce chevaline.

« *Behold !* s'écria-t-il, quelles superbes bêtes ! Voyez un peu cette jument blanche comme la neige, j'en donnerais mille livres, *well !*

— Vous ne l'auriez pas pour le double, sir, répondis-je. Et pourtant voici un autre animal qui est peut-être encore plus précieux, même s'il est moins cher.

— Lequel ?

— Ce chameau de course gris cendre là-bas. Regardez sa tête, ses yeux, son poitrail ; c'est vraiment un Bischarihn-Hedschihn (la race la plus remarquable des chameaux de selle), et certainement un excellent

coureur.

— *Heigh-ho !* Laissez-moi tranquille avec vos chameaux. Avez-vous jamais été assis sur une bête de cette espèce ?

— Hum ! suffisamment. Vous savez bien que j'ai traversé déjà plusieurs fois ce vieux Sahara !

— C'est vrai, et comment vous trouviez-vous quand vous aviez cette balançoire sous votre pauvre guenille ?

— Très bien.

— Vraiment ? Je vous reconnais bien là. Vos nerfs ont été faits, j'en suis sûr, de peau d'hippopotame. La première fois que j'ai été assis sur cet animal, je suis tombé d'abord en avant, puis en arrière. Pensez au cavalier inné qu'est le fils de mon père ! Je me suis tenu ensuite un peu plus solidement, mais je n'oublierai jamais cette leçon d'équitation ; c'était pire que le mal de mer, et pour rien au monde je ne remonterai un animal semblable. »

Les plus beaux chevaux nous furent présentés isolément. Krüger bey admira comme nous la jument blanche ; sa figure débonnaire rayonnait de plaisir.

« Avez-vous vu jamais une pareille bête ? Voilà un vrai cheval de race ! Sidi Ali bey, le prince héritier, n'en a pas de semblable.

— J'ai entendu dire qu'il dépensait beaucoup d'argent en chevaux.

— Beaucoup, énormément pour ses chevaux, ses voitures, mais il n'a jamais eu un cheval comme celui-ci.

— Estimez-vous ce cheval vraiment incomparable ?

— Assurément, et je le préfère de beaucoup à tous ceux que j'ai vus jusqu'ici.

— Examinez un peu le cheval noir que je monte.

— Ce n'est pas facile ; vous l'avez si bien enveloppé de molleton qu'on peut voir seulement ses pattes et le bout de ses naseaux.

— Vous le verrez plus tard.

— J'ai déjà remarqué son allure et sa tenue ; il a de l'ardeur et de l'intelligence. Pourquoi le couvrez-vous tant ?

— Il a dû manger de la *durrha* dernièrement, et a été un peu indisposé. Mais regardez donc. »

Le cheik avait monté le cheval blanc pour lui faire faire de la haute école. L'animal se montra parfait. J'aurais volontiers rivalisé avec lui sur mon cheval noir, si je n'avais été son invité ; car il n'y a pas de plus grand chagrin pour un Bédouin que de voir son cheval favori éclipsé par un autre.

Ali arrêta enfin son cheval devant nous, et demanda à Krüger bey, les yeux brillants :

« Cette jument s'appelle *Utheif,* « hirondelle, » comment la trouves-tu ?

— Elle est digne de porter le prophète au paradis. La vendrais-tu ?

— Ton intention est-elle de m'offenser ? Ne sais-tu pas que le fils du Sahara tuerait sa femme, ses enfants, et se tuerait lui-même plutôt que de donner sa jument pour de l'argent ?

— Je le sais, ô cheik. Connais-tu un cheval qui puisse égaler cette « hirondelle » ?

— Elle n'a pas sa pareille.

— Voudrais-tu examiner le cheval de cet étranger ?

— Il n'est pas de Français qui puisse avoir un cheval comparable à *Hutheif* ; toutefois celui-ci peut ne pas être un mauvais cheval puisque son maître l'a si soigneusement enveloppé. Comment s'appelle-t-il ?

— Son ancien maître l'avait nommé Rih.

— Rih est un nom arabe, remarqua-t-il. Ce cheval appartenait donc à un Bédouin ?

— Oui, à Mohamed Emin, cheik des Hadde-dihn de la tribu des Schammar.

— Alors ce cheval est un cheval ordinaire, car pas un Schammar ne vend un bon cheval.

— Il ne me l'a pas vendu, mais m'en a fait cadeau. Tu vas voir de suite si c'est un mauvais cheval. »

Je descendis et fis signe à Achmet. Ce dernier avait écouté attentivement notre conversation et se réjouissait de découvrir la bête. Il était fier d'avance de la victoire que j'allais vraisemblablement remporter.

« *Wallahi, billahi !* s'écria le cheik, quand la couverture fut ôtée. Cet animal a des naseaux rouges comme le sang et il est bâti comme Saleh, le cheval favori de Haroun el Raschid. C'est un pur-sang. Il n'est pas un Bédouin qui ferait cadeau d'un semblable trésor. La bête t'a suivi sans qu'il le sache. »

C'était à peu près dire que je l'avais volé. Seule, l'admiration avait pu faire dire au cheik des paroles semblables. Je fronçai le sourcil en mettant la main sur mon poignard :

« Sais-tu bien ce que tu dis, cheik Ali en Nurabi ? Est-il honorable dans ton pays d'être un voleur ? Dans le mien, c'est une honte ! Si je n'avais pas mangé le sel avec toi, ce fer serait déjà dans ton cœur.

Rappelle-toi que je suis Français, et sois plus prudent à l'avenir pour parler à un Français. »

Ses yeux étincelaient. S'il n'avait pas été mon hôte, il y eût eu sûrement un duel entre nous. Toutefois il se contint et me demanda :

« Y a-t-il un signe secret pour ton cheval ?

— Chaque pur-sang a le sien.

— Tu le connais ?

— Je le connais.

— Excuse-moi. Aucun homme ne trahit le secret de son cheval, si ce n'est à son lit de mort, pour le dire à ses héritiers. Puisque tu connais ce secret, tu as acquis ton cheval honnêtement. Et pour que le cheik t'ait fait cadeau de cet animal, il faut que tu sois un émir.

— Le cheik était mon ami, cela doit te suffire pour le moment ; peut-être te raconterai-je un soir comment j'ai eu ce cheval.

— Et tu crois qu'il peut rivaliser avec ma jument ?

— Je le crois.

— Eh bien, prouve-le-moi en le montant. »

J'hésitai encore, mais Krüger bey m'y engagea vivement.

« Il le veut, tonnerre ! Je suis moi-même curieux de voir le résultat de l'épreuve. Je ne comprends pas comment j'ai pu être jusqu'ici assez aveugle pour ne pas remarquer votre bête. Lâchez ce démon ; je me réjouis de voir ce « Vent » filer comme le vent, sans perdre son vent. »

Sir David Percy n'avait pas compris toute notre conversation, mais à la vue de mon cheval, il n'avait pu retenir un cri d'admiration et se doutait maintenant de quoi il s'agissait.

« *Death !* Quel cheval ! Vous allez concourir avec le cheik ?

— Oui.

— Faites-le, faites-le ; vous l'emporterez sûrement sur la jument.

— Je le sais. Mon cheval a beaucoup plus de rapidité et d'endurance qu'elle. Mais j'offenserai le cheik si je porte ombrage à la réputation de sa jument.

— *Papperlapapp !* La réputation d'un cheval tel que le vôtre vaut mieux que celle de la jument de cet individu bronzé. »

Je dois ouvrir ici une parenthèse pour expliquer ce qu'on entend par le secret d'un cheval. Tout Arabe a coutume d'habituer son cheval à un signe spécial par lequel l'animal comprend qu'il doit courir aussi rapidement que possible jusqu'à tomber mort de fatigue. Ce signe n'est connu de personne, pas plus de son meilleur ami que de son fils, et il

ne le révèle qu'à son lit de mort ou quand il s'agit d'obtenir un prix, supposé bien au-dessus de la valeur de l'animal. Ce signe pour mon cheval était de lui passer la main gauche entre les oreilles en prononçant son nom à haute voix. Je savais par expérience qu'il était alors presque impossible à un autre cavalier de nous rattraper. Je ne craignais pas davantage la jument du cheik, mais je craignais d'autant plus de froisser l'amour-propre de son maître, et c'est pourquoi je ne fus pas fâché de la diversion qui se produisit à ce moment.

Un des Arabes se mit à pousser un cri en indiquant le nord avec sa main. On voyait au loin de nombreux petits points noirs qui grossissaient à vue d'œil et devinrent bientôt des cavaliers de la tribu. À peine le cheik les eut-il reconnus qu'il fit signe de le suivre et partit sur sa jument à une allure vertigineuse.

« En avant, en avant ! me cria Krüger bey, rattrapez-le, voilà la meilleure occasion de prouver la supériorité de votre cheval. »

Je fis un geste de refus et me mis au pas des autres.

Les nouveaux arrivants étaient au nombre de vingt environ. Ils conduisaient entre eux un cavalier attaché sur son cheval par des cordes en fibres de palmier. Deux hommes s'avancèrent et arrêtèrent leurs chevaux devant le cheik, c'étaient ses fils.

« *Hamdulillah !* cria l'un d'eux, gloire à Allah qui a mis dans nos mains le plus terrible des voleurs et des assassins !

— Quel est ce prisonnier ? demanda le cheik.

— C'est Saadis, le Kroumir. Que Dieu confonde ce chien et toute sa tribu ! Il a tué Hamsa, notre vaillant guerrier et blessé plusieurs d'entre nous. Que son nom soit oublié et qu'il paie de son sang le crime qui le conduira en enfer ! »

Ce prisonnier était donc le fameux Kroumir dont on avait parlé. Je l'examinai attentivement. Ses mains étaient fixées à l'arrière de sa selle arabe et on lui avait lié les pieds avec des cordes qui passaient sous le ventre de son cheval. Cela ne l'empêchait pas de se tenir fier et froid, ses yeux noirs perçants fixés sur le cheik. Son front bas, aux sourcils soyeux et minces, ses pommettes saillantes, son nez en bec d'aigle, ses lèvres épaisses et son menton très développé donnaient à son visage une expression cruelle et impitoyable.

« Abou Ramsa est mort ! Où est-il ? demanda le cheik.

— On l'apporte, là-bas. »

On voyait, en effet, s'approcher deux cavaliers. Ils conduisaient entre eux un cheval sur lequel le cadavre du mort était attaché.

« Et qui est blessé ? »

Deux des cavaliers montrèrent sans mot dire les taches de sang qui étaient sur leurs manteaux blancs.

« Racontez votre rencontre avec ce bandit ! » commanda Ali en Nurabi.

Son fils parla :

« Nous avions descendu le Wadi Willeg, et nous étions arrêtés à Fum el Hadschar, quand arriva ce fils de chien voleur. Il était à cheval, ses yeux cherchaient comme ceux d'un espion, et son allure était celle d'un traître. Il nous aperçut et voulut prendre la fuite, mais nous l'eûmes bientôt atteint. Toutefois, avant que nous ayons pu nous en emparer, il avait tué notre compagnon et blessé ces deux hommes.

— *Ed dem b'ed dem-en nefs b'en nefs* ! Œil pour œil, dent pour dent, il faut une vengeance sanglante !

— *Ed dem b'ed dem-en nefs b'en nefs* ! » crièrent toutes les voix alentour.

Le cheik imposa silence du geste :

« L'assemblée en jugera, dit-il. Vous a-t-il avoué où se trouvaient les siens ?

— Non, il n'a pas dit un mot. Sa bouche est comme celle des morts qui se tait à jamais.

— Les pointes de nos lances et de nos couteaux lui apprendront les paroles que nous voulons obtenir de lui Emmenez-le au campement. »

Pendant ce court dialogue, le Kroumir n'avait pas sourcillé et considérait mon cheval et celui du cheik avec une admiration non dissimulée. Son visage était impassible, et quand nous passâmes devant les troupeaux, il retint un peu son cheval pour considérer avec l'œil ravi d'un connaisseur le chameau gris. Il semblait se soucier fort peu du sort qui lui était personnellement destiné.

Quelques Arabes nous avaient précédés dans le camp, afin d'annoncer la nouvelle de la capture du plus redoutable de leurs ennemis. Aussi notre cortège fut-il accueilli par des cris de joie unanimes. Les cavaliers tiraient des salves, tandis que les autres frappaient des mains et faisaient comprendre au prisonnier leur mépris par leurs gestes et l'expression de leur physionomie ; quelques-uns même lui crachaient au visage. Lui ne bronchait pas et ne sourcilla pas davantage quand on le délia devant la tente du cheik.

Mais à peine le dernier nœud fut-il défait, qu'il s'élança d'un bond en bousculant ceux qui l'entouraient et se trouva en un clin d'œil devant la tente des femmes, à l'entrée de laquelle se tenait la fille du cheik.



Il la saisit et la plaça devant lui comme un bouclier, en criant :

« Je suis protégé ! »

Aussitôt toutes les mains tendues vers lui s'abaissèrent.

Tout cela s'était passé si vite qu'on n'avait pu l'en empêcher. Tous les visages exprimaient la stupeur et la colère, mais personne n'osait lever la main contre celui qui avait prononcé les paroles sacrées, par lesquelles le pire des malfaiteurs est à l'abri de la vengeance de ses ennemis.

« Donne-moi à boire, de grâce, » dit-il à Mochallah encore toute effrayée.

Celle-ci regarda son père d'un air interrogateur. Un léger murmure s'éleva, le cheik n'y fit pas attention et ordonna :

« Donne-lui de l'eau, mais ne lui donne ni le pain, ni le sel. Les anciens prononceront sur son sort. »

Elle disparut à l'intérieur de la tente pour reparaître peu après avec une coupe pleine d'eau qu'elle tendit au Kroumir :

« Prends et bois, ennemi de ma tribu, dit-elle.

— Je bois, répondit-il fièrement ; puissent mes ennemis disparaître comme les gouttes de cette eau, et que ce breuvage soit salutaire à Saadis el Chabir, fils de Béni Dedmaka !

— *Allah jenahrl ! el Dedmaka !* Que Dieu maudisse les Dedmaka ! » cria une voix en colère.

C'était celle de mon serviteur Achmet.

Le cheik fronça le sourcil d'un air menaçant et lui répondit :

« *Allah iharkilik !* Que Dieu te brûle la langue ! N'as-tu pas vu cet homme boire le *Nuklha el karam,* l'eau de la miséricorde, avec une fille de ta tribu ? Je sais bien que tu as été à l'étranger oublier les mœurs et les lois de ton peuple, et tu ne sais plus que le Bédouin doit obéir quand le chef élève la voix. Que la malédiction du Prophète tombe sur l'homme qui insulte un hôte, et sachez que je tuerai celui qui oserait toucher à un cheveu de ce Dedmaka avant que l'assemblée des anciens l'ait jugé ! »

Hélas ! Je voyais par ces mots que le cheik n'était pas précisément bien disposé pour le pauvre Achmet. Qu'allait devenir l'espoir des deux jeunes gens ? Les yeux d'Achmet étaient fulgurants. Il n'avait pas encore eu la joie d'échanger un mot avec sa fiancée, et ce brigand, cet assassin pouvait lui parler sans être réprimandé et boire de sa main ! Il était furieux, mais il fut assez sage pour dissimuler ses sentiments et se retira pour pleurer.

Sur un signe du cheik, deux guerriers emmenèrent le Kroumir dans sa tente. Krüger bey me mit la main sur l’épaule :

« Maintenant que l’on va délibérer, on n’a pas besoin de nous. Je vous prie de m’accompagner.

— Où donc ?

— À une petite promenade pour nous dégourdir les jambes. Ce sera une manière de politesse vis-à-vis du cheik, qui est occupé actuellement. Nous serons ici dans un quart d’heure.

— Nous emmenons l’Anglais ?

— Naturellement. »

Je fis signe à David Percy. Nous partîmes tous trois en laissant à Achmet la surveillance de nos chevaux. Nous nous dirigeâmes vers une touffe de palmiers qui projetaient en se balançant une ombre et une fraîcheur délicieuse.

« Qu’est-ce que ce coquin, sir, que les Ouëlad Sabira ont capturé ? demanda Percy. J’ai bien vu tout, mais je n’ai pas tout compris.

— C’est un Kroumir de Ferkah ed Dedmaka, le plus dangereux des pillards de caravane, dont la main a déjà versé plus d’une goutte de sang.

— Hum ! comment s’appelle-t-il ?

— Saadis el Chabir.

— Cela veut dire ?

— Saadis veut dire le sixième. Cet homme, par suite de ses randonnées en Algérie et en Tunisie, connaît chaque montagne et chaque *Wadi.* C’est le guide le plus sûr à mille lieues à la ronde ; il a des amis et des alliés depuis le bord de la Méditerranée jusqu’au Belad el Dscherid, pays des dattes, tout comme un pickpocket londonien a des disciples depuis Holborn jusqu’à l’île des Chiens. Il doit même être aussi en sûreté sur les dangereux lacs de sel qu’il l’est sur sa selle. C’est pourquoi les tribus pillardes de Bédouins le prennent souvent pour chef.

— Hum ! j’avais déjà entendu ce nom, mais ne savais pas que ce Saadis et l’autre coquin ne faisaient qu’un.

— Alors vous l’aviez déjà vu ?

— Oui.

— Où ?

— À Tunis, ou plutôt dans les environs. *Well !*

— Quand ?

— Il y a trois semaines. Je le rencontrai au bout de la Manouba. Il montait un superbe cheval blanc et galopait vers les montagnes de Saghoan. Comme j'arrivais au Bardo, j'appris que ce cheval venait justement d'être volé au bey. Je racontai ce que j'avais vu et me mis avec mes auditeurs à la poursuite du coquin, mais il était déjà dans la montagne, que nous avions encore à peine dépassé la Manouba : il était donc impossible de le rattraper.

— Vous êtes sûr que c'est bien lui, vous ne vous trompez pas ?

— Non.

— Il faut qu'il le sache de suite. »

Je rapportai au colonel ce qui venait de m'être dit ; il en fut si surpris qu'il resta bouche bée.

« Quoi ! cria-t-il enfin, c'est ce bandit qui avait fait cela ! Le lord ne se trompe-t-il point ?

— Non.

— Tonnerre ! c'est bien. Voilà une prise qui m'assure la récompense promise par Sadak bey. Mais qu'a-t-il fait du cheval ?

— Il l'a vendu probablement, puisque ce n'est pas celui qu'il montait aujourd'hui.

— Que le diable l'emporte ! Il recevra la bastonnade sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'il avoue où se trouve la bête volée. Je vous en prie, retournons au camp afin de ne pas arriver trop tard si l'assemblée des anciens s'avisait de le gracier.

— Obtiendrons-nous la permission d'entrer ? »

Il s'arrêta et réfléchit :

« Non, répondit-il, et c'est fort désagréable ; mais retournons quand même, on ne peut se figurer la valeur d'une minute de retard dans une pareille circonstance. Bataillon, en avant, marche ! »

Nous retournâmes au douar. Achmet était à l'entrée, auprès de nos chevaux qui paissaient. Je restai près de lui tandis que les autres s'éloignaient, et lui dis :

« Je suis ton ami et parlerai pour toi et Mochallah à son père. »

Je continuai mon chemin vers la tente du cheik. Percy et Krüger bey m'y attendaient. Comme j'arrivais près d'eux, le cheik sortait justement avec le Kroumir et les anciens.

« Qu'avez-vous décidé à propos de cet homme ? demanda le colonel.

— L'assemblée a été miséricordieuse pour lui, répondit Ali. Il a reçu l'eau de la bienvenue, mais non le pain et le sel. C'est pourquoi il lui a

été accordé trois jours pour rester en sûreté dans nos tentes et nos pâturages, mais au bout de ce temps, et dès qu'il aura franchi nos limites, il tombera sous le coup de la vengeance sanglante.

— Il s'enfuira.

— Mes hommes garderont son cheval ?

— Il s'enfuira quand même. Sais-tu, ô bey, que moi aussi j'ai droit sur cet homme.

— Comment cela ?

— Tu vas le savoir sur-le-champ. »

Le Kroumir semblait n'avoir pas écouté cette conversation ; mais, aux derniers mots de Krüger bey, il se tourna fièrement vers ce dernier, qui lui demanda :

« Tu étais à Tunis, il y a trois semaines ?

— Que l'importe ce que je fais ! répondit-il.

— Plus que tu ne crois. Nies-tu que tu étais là-bas ?

— Je n'ai ni à avouer, ni à nier. Je suis un fils libre des Dedmaka, et toi, tu es un esclave du pacha. Je te répondrai quand il me plaira.

— Il faudra bien que cela te plaise, libre ed Dedmaka, et pourtant prisonnier de ces vaillants Ouelad. Cet émir étranger venu d'Angleterre t'a vu à Tunis.

— Il peut regarder qui il veut, qu'est-ce que cela me fait ?

— Tu montais un cheval blanc. »

Il passa comme une expression d'étonnement sur le visage bronzé du Kroumir, mais il sut se contenir et répondit :

« Cet étranger n'est-il venu d'Angleterre que pour voir des chevaux blancs ?

— Ce cheval avait été dérobé au pacha. Tu l'emmenais du Bardo vers les montagnes de Saghoan, nous n'avons pas pu te rattraper. »

Le Kroumir fit entendre un rire bref et sarcastique :

« Il fallait que ce cheval blanc soit un bien bon cheval et celui qui le montait meilleur cavalier que ceux qui le poursuivaient.

— Et cependant ce cavalier a tout de même été atteint, comme tu vois. Saadis el Chabir, qu'as-tu fait du cheval volé ?

— Moi ? Le terrible simoun du désert t'a-t-il donc desséché le cerveau pour que tu oses me poser une pareille question ? »

Le chef des mamelucks mit la main sur son yatagan en criant :

« Chien, fils de chien ! me connais-tu ?

— Oui, pour t'avoir vu à El Maria (bains de Tunis), dans la rue Sihdi Morgiani et aussi devant le palais du bey, à la tête des esclaves. Tu es né dans les pays du Nord où habitent les infidèles. Que Dieu les maudisse ! Il faut que tu sois encore bien peu familiarisé avec le pays des croyants pour oser appeler chien un Kroumir de Ferkah ed Dedmaka. Sais-tu bien qu'on ne doit considérer comme voleur que celui que l'on voit assis sur le cheval volé immédiatement après le vol. Et si même tu voyais ce cheval aujourd'hui sous moi, cela ne prouverait pas que je l'aie volé, mais reçu en cadeau, échangé ou acheté. Si tu n'étais pas l'homme avec qui j'ai bu l'eau, je t'aurais frappé de mon couteau, mais si tu m'insultes encore une fois, ton âme ira rejoindre celle de tes pères. Un fils de Kroumir ne se laisse pas offenser deux fois impunément. Rappelle-toi cela. »

Cette menace ne fit aucun effet sur le vaillant Krüger bey ; il fit un pas vers son adversaire :

« Oses-tu nier que c'est toi qui as volé le cheval ?

— Je n'ai ni à avouer, ni à nier ; parle avec qui tu voudras et non avec moi.

— Eh bien, ton désir va être accompli, mais n'espère pas m'échapper. »

Et, se tournant vers Ali, il continua :

« Ainsi ce Saadis est vraiment sous votre protection ?

— Oui, il peut aller et venir parmi nous pendant ces trois jours aussi librement et aussi sûrement que s'il était un des nôtres. Le quatrième jour avant l'aurore, son cheval lui sera rendu pour qu'il puisse nous quitter. Mais dès l'aurore, nous lui donnerons la chasse et si nous le rattrapons, il nous devra son sang : c'est ainsi que nous en avons décidé.

— Il fuira auparavant.

— Il a juré de ne pas fuir.

— Comment a-t-il juré ?

— Par Allah le Prophète et tous les saints califes.

— Alors il tiendra son serment. Mais moi, je n'ai pas pris part à vos décisions, je n'ai pas promis de le laisser partir à l'aube. J'irai l'attendre à la limite de vos pâturages pour m'en emparer et l'emmener à Tunis.

— Nous te l'accordons, répondit le cheik ; mais avant que tu puisses l'emmener, nos balles l'auront atteint. Entre maintenant dans ma tente, car je sens l'odeur du mouton qu'on a tué pour vous. »

Le Kroumir sortit la tête haute. Pour nous, nous prîmes part au

repas qui nous fut servi par Mochallah et sa mère. Ni le cheik, ni aucun des siens n'assistaient au repas, car il est coutume de ne pas manger avant l'enterrement d'un compagnon mort.

« Qu'a convenu le colonel avec le cheik ? » me demanda sir Percy pendant le repas.

Je le lui racontai.

« Hum ! un fieffé coquin, ce Kroumir ! gronda-t-il. Il ne faut pas qu'il nous échappe ; je l'emmènerai aussi à Tunis.

— Je croyais que vous deviez m'accompagner ?

— Ah ! c'est vrai. Vous allez vers le sud et je veux aller avec vous ; mais nous pouvons tout de même auparavant aider à prendre cet homme.

— On verra. Je n'ai confiance ni en lui, ni en son serment. Il se passera peut-être quelque chose avant que les trois jours soient écoulés. »

Le repas touchait à sa fin, quand nous entendîmes au dehors des lamentations. On enterrait le mort et, comme invités, nous devions nous joindre au cortège. Nous quittâmes donc la tente pour nous rendre à l'endroit où tout le monde était rassemblé autour du cadavre.

Ce dernier, entouré de ses parents, était habillé de blanc et placé devant une fosse ouverte autour de laquelle les assistants étaient rangés en cercle. Les femmes et les enfants pleuraient en poussant des cris aigus et stridents, les hommes se tenaient silencieux, le regard sombre et vindicatif. Quant au Kroumir, il avait été assez prudent pour ne pas se montrer.

Le cheik tenait lieu de clergé. Il souleva la main du mort et aussitôt le bruit cessa. Il tourna alors son visage vers la Mecque et se mit à réciter le 36e verset du Coran qui se dit à l'heure de la mort ou dans les enterrements.

À mesure que le cheik parlait et selon ce qu'il disait, le cadavre était descendu dans la fosse, le visage tourné vers la Mecque, puis recouvert de terre. Enfin on recouvrit la tombe d'un tas de pierre ; le cheik récita le verset de la résurrection et termina la cérémonie par le credo mahométan. Les pleurs et les cris recommencèrent de plus belle ; les femmes tournaient autour de la tombe ; les guerriers enfonçaient chacun à leur tour leur poignard dans le sol pour indiquer que leur frère d'armes serait vengé. Si le Kroumir eut été présent, il eût, je crois, perdu rapidement son attitude confiante et hautaine.

Quand nous entrâmes dans la tente du cheik, il était couché sur le sérir ; il avait cru avec raison que cet endroit était celui qui lui offrirait le plus de sécurité.

Il resta longtemps couché sans avoir l'air de nous remarquer ; cela nous fut assez indifférent en raison du peu de place qu'il faut pour s'asseoir à la mode orientale. Mais sir David Percy n'était pas habitué à se tenir ainsi :

« Recule tes jambes, garnement ! » lui dit-il, en anglais heureusement, mais avec un geste auquel le Kroumir ne pouvait se méprendre. Il se garda pourtant bien de bouger.

« *Well !* si tu ne veux pas te ranger, je vais te faire faire une glissade. »

Et saisissant le Kroumir par les pieds, il le fit glisser d'un mouvement brusque, depuis le sérir jusqu'à l'entrée de la tente. En un clin d'œil, le Kroumir s'était redressé pour bondir sur l'Anglais ; mais celui-ci était un habile boxeur, il reçut l'assaillant en lui décochant un coup de poing en pleine figure. Le Kroumir, un instant étourdi, s'élança hors de la tente.

Tout cela s'était passé si vite que je n'avais pas eu le temps d'intervenir. Percy s'assit sur le sérir et moi je saisis mon couteau, persuadé que Saadis el Chabir allait revenir avec une arme pour se venger ; car un coup est, pour le Bédouin, la plus grande insulte et ne peut être effacé que par le sang.

« Qu'avez-vous fait, sir ? lui dis-je ; cela va vous coûter la vie ! »

Il sortit tranquillement un de ses pistolets et dit avec le même calme :

« La vie !… OK ! je le tuerai bien avant. Je n'ai nullement l'intention de me laisser traiter impoliment par un voleur de chevaux.

— Pour l'amour de Dieu, ne tirez pas sur lui ; il est sous la protection de la tribu, et sa mort appellerait sur vous la vengeance sanglante.

— Bah ! croyez-vous qu'un Anglais connaisse cette chose stupide qu'on appelle peur ? Cet homme m'a injurié à la mode de son pays, je lui ai répondu à la mode du mien ; nous sommes quittes. S'il n'est pas content, tant pis pour lui, *yes.* »

Mes craintes ne se réalisèrent pas et, à mon grand étonnement, le Kroumir ne revint pas.

Krüger bey, lui aussi, secouait la tête et disait :

« Cet ed Dedmaka n'a pas le sentiment de l'honneur, sinon il eut risqué sa vie pour venger cette offense. Croyez-vous que l'Anglais va le tuer ?

— Je le crains.

— Il faut réfléchir ensemble au moyen de l'en empêcher. Dès que ce

coquin rentrera dans la tente, nous le saisirons et l'immobiliserons. Et quand nous l'aurons ainsi rendu inoffensif, nous le remettrons au cheik. »

Ce plan, si habilement construit, échoua par la raison que le Kroumir ne reparut pas. Nous apprîmes seulement plus tard qu'il s'était plaint de nous au cheik et avait menacé de se venger. On lui avait assigné une autre tente.

Il se faisait tard, et déjà retentissait au dehors l'appel à la prière du soir :

« *Hai aal el sallah !* Prépare-toi à la prière, quand le soleil se plonge dans la mer de sable. »

Nous lavâmes nos mains et nous jetâmes à terre à l'exception de Percy.

Le cheik monta ensuite à cheval pour s'assurer que ses troupeaux étaient à l'abri.

Je l'accompagnai, car j'avais à cœur de lui parler en tête à tête de mon domestique. Celui-ci se trouvait devant le douar avec mon cheval.

« Achmet es Sallah, lui criai-je, ne quitte pas mon cheval d'un pas et attache-le à toi cette nuit pour dormir.

— Sidi, je te comprends, répondit-il ; non seulement il sera attaché, mais je reposerai ma tête sur lui.

— Pourquoi cette précaution ? me demanda le cheik en nous éloignant. N'es-tu pas mon invité et ce qui t'appartient n'est-il pas en sûreté tant que tu seras chez moi ?

— Me rendrais-tu mon coursier s'il disparaissait cette nuit ?

— Qui donc l'emmènerait ?

— Saadis el Chabir.

— Tu te trompes, il ne nous volerait pas. Du reste son serment le retient trois jours parmi nous.

— Fie-toi à lui si tu veux, pour moi je ne crois pas une de ses paroles. Sais-tu seulement s'il est venu seul au Wadi Milleg ?

— Même s'il avait des complices, ceux-ci n'oseraient pas attaquer le camp d'Ali en Nurabi. Ils me connaissent. Demain nous irons au Wadi pour examiner s'ils y sont venus. Viendras-tu avec moi, effendi ?

— Non.

— Pourquoi pas ? Ton cheval sera reposé.

— Ni moi, ni mon cheval n'ont besoin de repos ; je resterai demain parce que je ne veux pas te faire commettre une grosse faute.

— De quelle faute veux-tu parler ?

— N'as-tu pas dit qu'Achmet es Sallah avait fait une grande faute en m'accompagnant à cheval ? Et tu veux que j'aille avec toi. Ô cheik, depuis quand est-ce la coutume dans le pays des Ouelad Sebira d'offenser son convive ? J'ai traversé le Sahara de l'ouest à l'est et du nord au sud ; j'ai parcouru l'Égypte, l'Arabie sacrée et les pays de l'Orient jusque chez les Kurdes et les Perses ; j'ai été dans des contrées et chez des peuples dont tu ignores le nom et jamais je n'ai rencontré un cheik qui fasse rougir de confusion les joues de celui à qui il donnait l'hospitalité.

« Je savais que mon cheval noir l'emporterait sur ta jument blanche, et cependant j'ai renoncé à la lutte parce que j'habite sous ton toit. Et toi ?… Quand je partirai d'ici, j'irai dans les pays jusqu'au-delà du grand chott pour voir encore une fois les enfants des Merasig. Que leur dirai-je à tous quand ils me parleront de leur cheik ? Je serai obligé de leur raconter que tu insultes tes invités et que tu m'appelles giaour. A-t-on le droit de m'appeler giaour ?

— Non, tu n'es pas un giaour.

— Alors pourquoi en veux-tu à Achmet à cause de moi ?

— Ce n'est pas à cause de toi, mais parce qu'il a quitté le douar pour aller en ville.

— C'est toi qui l'y as poussé. Car s'il est parti, c'est pour gagner le prix de Mochallah. Penses-tu que c'est un péché que de quitter sa patrie ? Le Prophète, lui-même, n'a-t-il pas dit : « Tu vois le voyageur parcourir les pays et Allah est avec lui. Tu vois de même le navire fendre les flots pour t'apporter les richesses abondantes de Dieu, et tu dois lui en être reconnaissant. » Achmet s'est-il donc élevé contre la volonté du Prophète en quittant le douar ?

— Non.

— Pourquoi lui en veux-tu, alors ?

— Je ne lui en veux pas.

— Pourquoi lui refuses-tu Mochallah, l'âme de sa vie ? »

Il se sentit acculé et répondit en hésitant :

« Je suis un cheik, il n'est qu'un guerrier.

— Qu'Allah protège ta pensée ! Ce n'est pas toi qu'il désire, mais Mochallah pour en faire sa femme ; elle n'est pas cheik ; Dieu peut abaisser après avoir élevé. Achmet est vaillant, fidèle, sincère, dévoué et sage, je n'en dirai pas plus long aujourd'hui. Réfléchis, ô cheik, et tu reconnaîtras qu'il est digne de posséder la fleur des Ouelad Sebira. »

Nous nous tûmes. Nous fîmes le tour du campement et rentrâmes le

soir à l'heure de la prière pour prendre un léger repas. On alluma ensuite, au milieu du douar, un grand feu autour duquel les hommes s'assemblèrent en fumant leurs pipes pour écouter le récit des vieux contes, ou les chansons avec accompagnement de cithare. On alla se coucher une heure avant minuit. Des couvertures étendues dans la tente devaient nous protéger du froid nocturne de ces contrées si chaudes pendant le jour.

« Dors tranquille et en sûreté sous mon toit, dit Ali en Nurabi ; qu'Allah soit avec toi, bonne nuit ! »

Quelques instants plus tard, il ronflait sur tous les tons de la gamme chromatique. Krüger bey l'imita et l'Anglais fut aussi bientôt endormi, comme il fut facile de s'en rendre compte à sa respiration lente et bruyante.

Je me levai alors et, saisissant mon revolver, je me glissai hors de la tente.

Le silence le plus complet régnait dans le campement ; au loin on entendait le cri de l'hyène auquel répondait le glapissement du chacal. Je retrouvai Achmet au même endroit. Il était couché entre son cheval et le mien dont il s'était attaché la bride autour du corps.

« Sidi, as-tu déjà parlé avec le cheik ?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien. Nous en reparlerons. Mais hâte-toi d'aller te reposer.

— Effendi, il faut que je te dise d'abord quelque chose.

— Quoi ?

— Comme la nuit venait j'ai entendu le rossignol dans les buissons d'acacias et d'amandiers. J'aime son chant et je me suis approché pour l'écouter et tandis que j'étais arrêté avec les chevaux, j'ai vu se faufiler entre les buissons un homme qui n'était autre que Saadis el Chabir.

— Tu es sûr de l'avoir reconnu ?

— Sans aucun doute.

— T'a-t-il vu ?

— Non.

— Penses-tu qu'il s'enfuyait ?

— Non, car il a juré de rester.

— Alors sa sortie n'a rien d'inquiétant. Personne ne veut de lui dans le douar, alors l'ennui le chasse au dehors.

— Ne crois pas cela, maître. Ce Kroumir est plus dangereux que le

plus dangereux serpent du désert qui donne la mort.

— Je suis de ton avis. Est-il rentré dans le douar ?

— Je ne sais pas, car il fallait que je revienne ici pour te trouver.

— Eh bien, va maintenant. Si je vois quelque danger, je pousserai le cri du faucon dérangé dans son sommeil. »

Il partit, et moi, son maître et seigneur, son sidi et effendi, je gardai les chevaux. Ô destinée, était-ce là ta justice !

Je m'enveloppai de mon haïk et m'appuyai sur le corps chaud de mon cheval.

Au bout d'une heure, comme j'allais faire le signe convenu pour être relevé de ma faction, j'entendis tout à coup un léger bruissement près de moi. J'appuyai mon oreille à terre et j'entendis des pas qui semblaient s'approcher avec précaution du bouquet de palmiers vers la tente. Vite je quittai mon burnous blanc et ma coiffure tout aussi voyante et gardai seulement mes pantalons et ma veste bleu foncé qui se confondaient avec la couleur du sol. Je rampai à plat ventre à la manière des indiens vers l'endroit où j'avais entendu les pas.

Une ombre se glissait entre les tentes, c'était un homme. Utilisant tout ce qui pouvait me dissimuler, je le suivis. Il arriva derrière la tente des femmes où se trouvait, parmi les selles d'hommes, une litière qu'il examina attentivement. Je le reconnus alors : c'était le Kroumir !

Il revenait de sa promenade. Si tard ? Pourquoi n'entrait-il pas dans la tente qui lui avait été assignée ? Pourquoi épiait-il les alentours ? Pourquoi sortait-il de nouveau du campement ?

Il fallait que je le sache. Je le suivis aussi prudemment que possible. Il se dirigeait vers le buisson dont m'avait parlé Achmet peu avant. Je voulus y arriver avant lui et après avoir fait un crochet pour me soustraire à sa vue, je me rapprochai par petits bonds et me couchai à terre quand je l'eus atteint.

Le Kroumir en était encore à trente pas, il s'avança jusqu'au bord du fourré, à trois mètres de moi environ, et frappa doucement dans ses mains.

À ce signal, j'entendis un autre bruit se rapprocher, mais ne pouvant ni avancer ni reculer je me trouvai dans une fâcheuse position. En effet plusieurs individus étaient sortis du buisson à ce moment ; l'un deux me heurta, je me levai d'un bond, le revolver au poing, mais la chance m'avait abandonné : je reçus un coup terrible sur la tête, le revolver s'échappa de mes mains et je tombai moi-même sans connaissance sur le sol.

II

ABOU IFRID

Ce n'était pas le premier coup que je recevais ainsi, mais comme la bonne mère nature avait eu soin de me donner une ossature résistante, j'y avais toujours survécu, et ce fut encore le cas, cette fois. Je revins à moi, malheureusement pas aussi vite qu'il l'eût fallu ; car, à mon réveil, quatre ou cinq hommes étaient en train de me garrotter solidement pieds et mains après m'avoir enfoncé un bâillon dans la bouche. Ils obéissaient aux ordres de Saadis el Chabir, debout près d'eux.

Pourquoi n'avait-on pas achevé de me tuer pendant que j'étais évanoui. Je l'appris aussitôt, car le Kroumir demanda :

« Remue-t-il ?

— Non, répondit un des hommes ; il est aussi raide qu'une lance. Mon coup l'a bien touché. Il est probablement mort, mais il sera plus sûr que je lui enfonce mon poignard dans le cœur.

— Garde-t'en bien. Les paroles de ces Ouelad Sebira, que Dieu maudisse, m'ont appris que cet homme est un émir d'Occident. S'il se réveillait par hasard, nous l'emmènerions, et il nous donnerait une forte rançon. Pour le moment nous l'avons mis dans l'impossibilité de nous nuire.

— Que voulait-il donc ici ?

— Je ne sais pas. Peut-être est-ce un poète qui voulait parler à la lune : tous ces fils de princes étrangers sont poètes ! Laissons-le là. Nous nous occuperons de lui plus tard.

— Qu'ordonnes-tu à présent ? Faut-il aller chercher la jument blanche ?

— Pas seulement elle.

— Quoi encore ?

— Un cheval noir qui a encore plus de valeur et qui appartient à cet étranger.

— Hum ! tous nos frères vont nous porter envie.

— Et nous aurons encore une fille de Sebira, qui est plus belle que tout ce que j'ai vu jusqu'ici. Je l'ai guettée ; elle est là sous les palmiers.

— Seule ?

— Avec un jeune homme…

— Que nous allons tuer ?

— Non, le moindre bruit pourrait nous trahir. Il ne retournera pas avec elle au douar, car il doit garder le cheval noir. C'est la fille du cheik Ali en Nurabi. Nous allons guetter son départ, et l'empêcherons de crier. Un de vous l'emmènera. Nous autres, prendrons la jument et le chameau qui sont attachés à la tente du cheik. Une litière est à côté.

— On nous entendra ; le cheik doit avoir de bons chiens.

— Ils me connaissent comme habitant de la tente. Tandis que vous emmènerez la fille et ces animaux, nous irons chercher le cheval, dont il faudra sans doute tuer le gardien.

— Où nous retrouverons-nous ?

— Droit au sud du campement, à l'entrée du premier défilé qui descend au fleuve.

— Mais si on nous entend, si on nous découvre ?

— N'as-tu pas honte de parler ainsi ? Un de nous a-t-il jamais été découvert ? Nos yeux ne sont-ils pas aussi perçants que ceux de la panthère et nos pas aussi silencieux que ceux du chat ? Nos chevaux ne sont-ils pas assez bien dressés pour fuir avant qu'un Sebira ait saisi son fusil ? Ou si tu crois qu'il faille encore plus de précautions, nous nous emparerons d'abord de la fille du cheik pour la mettre en sûreté, puis trois hommes se glisseront jusqu'à la tente d'Ali et nous à l'endroit où est le cheval. Chacun aura soin d'agir quand je vous donnerai le signal des Beni Amema. Le dernier reviendra chercher ce Français, que nous laisserions toutefois ici en cas de danger.

— Et nous ne reviendrons pas à Bah el Alouah ?

— Non, nous irons en hâte vers le sud pour gravir le Bah Abida. Nous traverserons ensuite le désert de Ramada pour atteindre le Djebel Tibouasch, derrière lequel sont les douars des Bédouins-Mescheer où nous trouverions un refuge sûr si les Ouelad Sabira nous poursuivaient. Et maintenant, en avant, pour ne pas manquer le retour de la jeune fille ! »

Ils disparurent aussi sans bruit et je restai étendu sous les buissons, plus impuissant qu'un enfant, puisque je ne pouvais même pas appeler. Je me trouvai dans une terrible situation : je connaissais les misérables projets de ces hommes et ne pouvais les déjouer ! J'avais jugé le Kroumir ce qu'il valait : il allait violer son serment, et fuir en emportant les trois meilleurs animaux du campement, la fille du cheik et moi-même, et il voulait encore tuer mon brave Achmet ! Je ne

doutais pas un instant de la réussite de leur plan ; je savais, par expérience, avec quelle ruse et quelle précaution le fils du désert sait accomplir ses méfaits, à peine inférieur en cela à l'Hindou. Je tendis de toutes mes forces mes nerfs et mes muscles, pour tâcher de briser mes liens. Ils pénétrèrent profondément dans ma chair, sans céder. J'essayai de repousser le bâillon avec ma langue, mais dus y renoncer, sous peine de strangulation, car il était fixé par un linge noué autour de mon cou. Je me bornai donc à tâcher de me dissimuler pour n'être pas retrouvé par le Kroumir, à son retour. J'arrivai, en roulant sur moi-même, à m'éloigner suffisamment pour me mettre en sûreté ; de plus, j'avais au passage saisi mes revolvers du bout des doigts, malgré mes poignets attachés. Si un bandit revenait seul, peut-être pourrais-je le tuer. Le tuer ?… Mais étais-je donc vraiment forcé d'attendre ce retour et ne pouvais-je empêcher cette attaque ?

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Je dirigeai l'arme de manière à ne pas me blesser et tirai ses six coups. Ils résonnèrent si fortement dans la nuit qu'ils pouvaient éveiller même le plus grand dormeur. Aussitôt j'entendis le cri du faucon. Était-ce là le signe des Beni Hamema dont avait parlé le Kroumir ? Un silence d'une demi-minute suivit, puis un coup de pistolet, puis un autre et enfin des appels et des cris venant du campement. Ces cris se changèrent bientôt en hurlements, parmi lesquels je distinguais très nettement la voix du cheik réclamant Mochallah, sa jument et son chameau, enfin la voix d'Achmet demandant si on m'avait vu. Alors je tirai le premier coup de mon second revolver : nouveau silence, enfin un cri d'Achmet :

« Sidi ! Oh ! c'est mon maître, personne n'a un revolver comme le sien. Sidi ! sidi !… »

Je tirai le second coup.

« Pourquoi ne répond-il pas à mon appel ? s'écria mon fidèle serviteur. *Alla kerhim !* Dieu est miséricordieux ! Si mon maître ne parle pas, c'est qu'il se trouve en danger. Gardez son cheval, il faut que j'aille vers lui. »

Dieu soit loué ! il m'avait gardé mon ami et mon cheval ! J'entendis des pas nombreux se rapprocher dans les buissons et je tirai mon troisième coup.

« Le voici, s'écria Achmet ; venez à son secours ! »

Ils se précipitèrent tous, l'arme au poing, me croyant en fuite avec un ennemi quelconque, puis s'arrêtèrent hésitants, craignant un piège. Seul, le vaillant Achmet avançait toujours. Grâce à mon quatrième coup, il me retrouva.

« *Maschollah !* un homme garrotté ! s'écria-t-il en me voyant. Ô sidi, est-ce toi ? *Wallahi, billahi, tallahi !* on l'a bâillonné ! »

En un instant je fus débarrassé du bâillon et des liens, et Achmet, en entendant ma voix, manifesta bruyamment sa joie :

« C'est lui, c'est lui ! *Hamdulillah !* c'est lui ! Viens vite, ô cheik ; il va nous donner des explications. »

Je n'attendis pas ce dernier pour sortir du buisson et me détirer un peu. Ali me saisit par le bras :

« Effendi, dit-il brusquement, où est Mochallah, l'enfant de mon âme ? Où est ma jument ? Où est mon chameau ?

— Dis-moi d'abord où est Saadis le Kroumir ? répondis-je.

— Je ne sais, il est parti.

— Parti ? Enfui ?

— Oui.

— Malgré son serment ?

— Il l'a violé. Qu'Allah le maudisse !

— J'avais raison, ô cheik ; ce Kroumir avait l'œil d'un traître. Un giaour tient la parole qu'il a donnée, mais ce musulman, qui a juré par la barbe du Prophète et tous les saints califes, ne tient pas la sienne et, de plus, enlève ta fille et dérobe tes deux animaux les meilleurs.

— Alors c'est vrai, ô effendi ?

— Oui.

— Que le ciel s'écroule sur l'imposteur et le brigand, et que la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir, lui, son père, le père de son père et tous ses aïeux et ancêtres, jusqu'à Adam dont ils sont les descendants !

— Tu oublies que tu es aussi un descendant d'Adam.

— *Malesch* ! cela ne fait rien, cela m'est égal. On m'a volé ma jument, mon chameau et ma fille, je me moque des ancêtres du monde ! Effendi, aide-moi. Toi seul sais où il les a emmenés.

— Réfléchissons d'abord avec calme. Je pense que… »

Il m'interrompit avec feu :

« Réfléchir, effendi ! Avant que nous ayons fini de réfléchir, le bandit sera hors de notre portée. En avant, tous, à sa poursuite !

— Poursuivez-le, répondis-je tranquillement ; quant à moi, tu me permettras bien de me coucher et de me reposer, car je n'ai pas dormi encore de la nuit.

— Parles-tu sérieusement ?

— Oui.

— Tu es mon hôte, et tu veux dormir pendant que je cherche mes

bêtes et mon enfant ? Sais-tu bien que tu vas t'attirer le mépris de tous les héros de Badawi ?

— Leur mépris ne m'atteindra pas, car si je commence par dormir, je ne t'en ramènerai pas moins ensuite ta fille et tes animaux. Tu veux bouleverser le monde, et tu ne retrouveras pas les disparus.

— Alors, dis ce qu'il faut faire et je t'obéirai.

— La plus grande partie de tes hommes sont dans le campement. Qu'on examine s'il n'y manque rien autre chose. Que tous les guerriers se rassemblent pour recevoir les ordres et que la Dschemma, le conseil des anciens, se rassemble sous ta tente. Quatre autres hommes y prendront part : le bey des Mamelucks, l'émir anglais, moi et Achmet.

— Achmet !… Pourquoi celui-là ?

— Ali en Nurabi, je te le dis, si tu veux recouvrer ta fille et tes animaux, il te faut accorder à Achmet la même estime qu'au meilleur de tes guerriers. Fais-en ce que tu voudras.

— Il en sera comme tu veux. Venez tous avec moi. »

Il nous précéda à la hâte et nous le suivîmes. Mon fidèle serviteur se joignit à moi ; il avait entendu mes paroles et pressentait mon dessein de lui être utile.

« Achmet, mon cheval est-il en sûreté ? lui demandai-je ; j'ai entendu ta voix le confier à quelqu'un.

— C'est vrai, sidi, tu peux être tranquille ; ne le vois-tu pas, là-bas, entre les tentes ?

— Merci ; maintenant raconte-moi vite ce qui s'est passé tandis que je gardais les chevaux et que le Kroumir et ses complices me garrottèrent et me frappèrent.

— Ils t'ont frappé et garrotté, toi, sidi ? C'est la première fois qu'on l'a emporté sur toi !

— Bah ! j'ai été surpris, mais non vaincu ; la victoire est plutôt à moi maintenant. Donc, raconte.

— Je laissai Mochallah partir et attendis un peu qu'elle se fût éloignée pour revenir auprès des chevaux, où je ne te trouvai pas. J'en fus très inquiet et eus aussitôt le pressentiment de quelque chose de grave. Je saisis mes pistolets et interrogeai l'obscurité de tous mes yeux et de toutes mes oreilles. J'entendis alors les six coups de tes revolvers et peu après le cri du vautour. J'ai tout de suite pensé à un avertissement, car le vautour ne crie pas la nuit. En même temps, trois hommes ont bondi sur moi ; je supposai que c'étaient des voleurs, je tirai sur eux, en tuai un, en blessai un deuxième. Ce dernier disparut malheureusement avec le troisième pendant que je rechargeais mes

revolvers.

— L’homme est-il vraiment mort ?

— Oui.

— L’as-tu bien regardé ?

— Oh ! oui ! la balle lui a traversé le cœur.

— Est-ce le Kroumir ?

— Non, c’est un Ouelad Hamema.

— Eh bien, sache que le cri du vautour est le signal d’assaut des Béni Hamema. Peut-être sera-t-il bon pour nous dans l’avenir de le savoir. Maintenant, allons dans l’assemblée.

— Sidi, tu m’as accordé une faveur incomparable en forçant le cheik à me laisser siéger parmi les anciens de la tribu.

— Réjouis-toi, nous retrouverons Mochallah et elle sera ta femme.

— Est-ce vrai, maître ?

— Ce sera vrai, si tu es brave et fidèle.

— Maître, j’abattrais les montagnes d’El Ha-nenni et d’Aurès, s’il le fallait, pour retrouver Mochallah ! »

Je recommandai au Bédouin qui tenait mon cheval de ne pas le perdre de vue et de le tenir à ma portée, puis je me rendis à la tente du cheik.

On était en train d’allumer le feu et de disposer les nattes où la Dschemma devait prendre place. Le cheik, bien qu’il fût en proie à la plus vive inquiétude, sut se maîtriser pour paraître calme. Les pipes furent allumées tout d’abord, comme d’habitude, et seulement après la séance fut ouverte.

J’étais à la place d’honneur auprès du cheik, avec sir Percy et Krüger bey à mes côtés. Achmet était tout en bas. Ali en Nurabi se jeta aussitôt à genoux, car la délibération étant des plus importantes, elle devait commencer par la prière ; chacun se mit à genoux pour en écouter la récitation par Ali.

Ce dernier se releva ensuite et me dit :

« Parle, maître ; mon âme va boire tes paroles et mon cœur a soif de tout mot qui sortira de tes lèvres.

— Où as-tu dit qu’on a vu le Kroumir ?

— À Bah el Haloua.

— C’est là que s’étaient rassemblés les fils des Hamema pour surprendre les kafilas. Comment comptes-tu protéger ces derniers ?

— Seigneur, il ne s'agit pas de protéger les kafilas en ce moment, mais de poursuivre le Kroumir. Parle vite, si tu ne veux pas que je meure d'impatience.

— Ali en Nurabi, un cheik et un guerrier doit avoir un visage tranquille et des paroles calmes, même quand le courroux habite son âme. Ce n'est pas le coureur le plus rapide qui arrive toujours le premier au but.

— Tu te désintéresses de la kafila ; tu as grand tort, ajouta Krüger bey. Je siège ici au nom de mon souverain, Mohammed, sultan de Tunis, qui a confié la protection des caravanes aux guerriers de l'Oued el Sebira. Veux-tu donc attirer sa colère sur ta tête et celle des tiens ?

— Je ne suis pas le cheik de tous les Sebiras.

— Mais l'attaque doit avoir lieu sur ton territoire. El Alouah se trouve-t-il, par hasard, sur le territoire d'un autre cheik ?

— Non, mais que Dieu éclaire ton âme, afin de te faire comprendre que j'ai besoin de mes guerriers aujourd'hui pour poursuivre le Kroumir.

— De tous ?

— De tous.

— Mais il n'a que cinq hommes avec lui.

— Cela ne m'empêche pas d'avoir besoin de tous les miens pour le rattraper. Il faut nous diviser pour lui barrer le passage, il nous faut aussi en laisser près des troupeaux.

— Nous en reparlerons, dis-je, voilà les hommes qui avaient été chargés de s'assurer de l'étendue du vol. »

Les arrivants nous dirent qu'en dehors de la fille et des animaux du cheik, le Kroumir n'avait emporté que quelques tapis sans valeur laissés dehors pendant la nuit.

« Et la litière ? demandai-je au cheik.

— Quelle litière ?

— La sienne, qui était derrière ta tente ?

— Que veux-tu dire ?

— Y est-elle encore, ou a-t-elle disparu ? »

Il se leva pour s'en rendre compte, et revint bientôt en disant que la litière manquait.

« Le Kroumir l'a emportée, lui expliquai-je, et s'est servi des tapis qu'il a dérobés pour la fixer sur le chameau. Il faut que je vous raconte ce qui m'est arrivé pendant que vous dormiez.

— Parle, parle ! » cria-t-on de toutes parts.

Je leur racontai mon aventure, qu'ils écoutèrent avec intérêt et dans le plus profond silence.

Et quand j'eus fini :

« Maintenant, dis-je à Ali, remercie Achmet d'avoir su veiller au lieu de dormir. Ses deux coups de fusil ont mieux porté que les six miens.

— M'a-t-il rendu mon cheval, mon chameau et ma fille ?

— Il ne le pouvait pas, mais il te les rendra.

— Lui ?

— Oui, lui !

— Prouve-le, effendi.

— Personne de vous ne sait de quel côté s'est dirigé le Kroumir, et c'est seulement demain, au jour, que vous pourrez étudier sa trace. Y a-t-il un homme, dans votre tribu, qui sache suivre une piste sans se tromper ?

— Nous le savons tous, » répondit le cheik, et je lus la même assurance sur tous les autres visages.

« Alors il est inutile de t'inquiéter, ô cheik ! Demain matin, au jour, tous tes guerriers trouveront la trace du Kroumir, et il te sera facile de rentrer en possession de ce qui t'a été dérobé.

— Ne crois pas cela, seigneur ! cria-t-il, la rosée et l'air de la nuit auront effacé les empreintes ; ne sais-tu pas qu'elles sont visibles une heure à peine ?

— Je connais un homme qui les retrouve au bout d'une semaine. Personne ne peut lui échapper, et il le retrouverait même dans le Sahara.

— Qui est cet homme, seigneur ? Il doit avoir les yeux de Dschebraïl, l'archange Gabriel, qui voient à travers le rocher ?

— C'est Achmet, mon ami et mon compagnon, que voici ! »

Tous regardèrent avec surprise Achmet, qui me lança un regard tellement expressif, que j'eus bien du mal à ne pas rire. Sur ce point, en effet, il n'était ni plus ni moins capable que les autres Bédouins.

« Est-ce vrai, maître ? demanda le cheik.

— Sans doute. Là-bas, dans les pays dont je vous ai déjà parlé, Achmet a poursuivi avec moi des ennemis à travers les forêts et les prairies, les déserts et les marécages, les rochers et les montagnes, les fleuves et les ruisseaux, les villes et les villages, interrogeant sur notre route les feuilles des arbres, les brins d'herbe, les animaux des forêts,

l'odeur du feu, l'empreinte des pas, l'eau des ruisseaux, la mousse des grottes, les éboulements des pentes, la neige des montagnes. Partout nous avons trouvé des indices sûrs et atteint enfin celui que nous cherchions. Penses-tu que le serviteur n'ait rien appris avec son maître ? Parle toi-même, Achmet : espères-tu retrouver le Kroumir ? »

Il fut d'abord un peu interloqué par ma question, puis répondit d'un ton assuré :

« Par la barbe du Prophète, je le trouverai en quelque endroit qu'il aille ! »

Le cheik se retourna vivement vers lui :

« Trouveras-tu aussi mon chameau, ma jument et ma fille ? »

Achmet m'interrogea du regard tandis que je l'encourageai du mien et, comprenant mes intentions, il répondit d'un ton décidé :

« Je les retrouverai tous.

— Achmet es Sallah, si tu me les ramènes, je te donnerai deux chevaux, trois chameaux et cinq brebis. Sera-ce assez ? »

« Ô vieil avare, descendant d'Azar et d'Ismaël, je vais déjouer tes calculs, » pensai-je en moi-même.

Je fis un visage surpris.

« Ali en Nurabi, demandai-je, quel est le prix du sang d'un guerrier adulte ? J'ai entendu dire que dans les quatre tribus de Kroumirs dont fait partie Saadis el Chabir, la vie d'un homme se payait cinquante chameaux ou trois cents brebis.

— C'est vrai.

— Eh bien, Saadis le brigand a tué un des vôtres ; il tombe sous le coup de la vengeance sanglante et vous devez donner pour sa vie cinquante chameaux ou trois cents brebis. À combien estimes-tu donc ta fille, ta jument et ton chameau ? Si Achmet rattrape le Kroumir et lui reprend son butin, tu ne pourrais lui donner assez de troupeaux pour le remercier, et tu ne lui offres que deux chevaux, trois chameaux et cinq brebis ! »

Le cheik regardait devant lui d'un air sombre ; il n'était pas sans voir l'impression produite par mes paroles sur ceux qui nous entouraient.

Il dit donc :

« Seigneur, veux-tu être cruel envers celui qui t'a ouvert sa tente ? Achmet es Sallah ne peut-il parler pour lui-même ?

— Tes paroles sont sages et ton discours est celui d'un homme à qui Allah a accordé l'intelligence. Mais je ne suis pas dans la voie de

l’injustice, et mon pied foule le sentier de la paix. Achmet est un homme et un guerrier, il peut parler pour lui-même : ce sont ses paroles que je transpose sur les lèvres d’un autre. Si sa bouche reste fermée, c’est que tu t’es emporté contre lui aujourd’hui et m’as appelé infidèle.

« Mais un autre, que tu dois écouter et à qui tu dois répondre, va parler pour nous : c’est le bey qui est parmi nous. »

Krüger bey se tourna précipitamment vers moi.

« Tonnerre ! qu’y a-t-il donc ? Vous venez de faire un discours qui semblait aussi magnifique qu’émouvant. Je ne l’ai malheureusement pas compris. Je dois parler sur quel sujet ?

— Écoutez, colonel, répondis-je, comme je vous l’ai déjà dit, mon serviteur aime la fille du cheik.

— Je le sais.

— Le cheik lui a fait espérer autrefois la main de sa fille pour une somme convenue.

— Pourra-t-il payer cette somme ?

— Oui, il a été la gagner à Constantinople, puis à Alger. Maintenant qu’il est revenu, on lui refuse la jeune fille sous prétexte qu’il a été à l’étranger et mon domestique.

— Votre domestique, pourquoi ne le serait-il pas ?

— Parce qu’Ali me nomme un infidèle.

— Tonnerre ! vous n’êtes pas un infidèle !

— Assurément, et c’est pourquoi nous vous demandons, mon brave Achmet et moi, d’être assez aimable pour vous faire notre interprète, et sans tarder, auprès du cheik. Je sais de quel poids sont vos paroles, combien elles vont au cœur et comment vous pourrez en tirer profit vous-même.

— Moi – même ?… Expliquez-moi un peu comment ?

— Sans Achmet, il est impossible de s’emparer du Kroumir ; or, il est de votre intérêt qu’il soit pris, puisqu’il a volé le cheval de Mohamed.

— Vous avez raison et je me fais volontiers votre ambassadeur. Je commence de suite ; attention ! »

Il était temps, le cheik semblait à bout de patience. Krüger bey d’un geste fier et noble commanda le silence et commença en ces termes :

« Écoutez-moi, anciens des Ferkah et toi, ô cheik Ali, prête-moi une oreille attentive. Me voici devant vous, moi le protecteur et le défenseur de mon souverain, Mohammed es Sadak pacha. Qui oserait

lever la main sur moi ou parler contre moi ? Toi, cheik, tu es entouré de centaines de guerriers qui obéissent à ta voix, et des milliers d'individus se disent tiens. Ta parole vaut un serment, et il n'est point de promesse inaccomplie suspendue à la pointe de ta barbe. Voici un jeune et vaillant guerrier : de ta tribu, j'ai entendu son nom aujourd'hui : il s'appelle Achmet es Sallah Ibn Mohammed er Raham ben Schafei el Farabi Abu Muwajid'Khulani. Son poignard est perçant comme les rayons du soleil, et sa balle est sûre comme la justice du jugement dernier. Il a été acquérir de grands biens dans les pays étrangers, il est estimé de son ami, un célèbre émir de France et il a tué aujourd'hui un ennemi qui voulait vous voler.

« Ali en Nurabi, ce vaillant guerrier a donné son cœur à Mochallah, la plus belle parmi les belles, ta fille ! Il veut te donner le prix que tu as exigé de lui et honorer l'enfant de ta vieillesse.

« On m'a dit que tu l'avais repoussé, mais mon cœur ne peut y croire, car la parole d'un Sebira est ferme et sûre ; aussi c'est moi qui viens à sa place te demander la main de ta fille. Son honneur est mon honneur et son humiliation sera mienne.

« Ton cœur a été plongé aujourd'hui dans un profond chagrin, mais Achmet est vraiment celui qui ramènera la joie dans ton âme. Il te rendra tout ce que tu as perdu si tu consens à lui donner pour femme celle pour laquelle il doit lutter. Réfléchis bien, ô cheik, réfléchis bien : chacune des paroles que tu lui diras me touchera aussi. Tu es mon ami et je suis le tien, Dieu veuille que nous restions frères ! Tu as entendu mon discours, je suis prêt à entendre le tien. »

Il s'assit, je lui serrai la main, plein de reconnaissance. Il ne pouvait mieux parler et avait si bien pris la cause d'Achmet qu'un refus était presque impossible.

Le cheik s'en aperçut ; mais, au lieu de se lever de suite pour donner sa réponse, il se tourna vers moi :

« Sidi, n'y a-t-il vraiment que lui qui puisse poursuivre le bandit ?

— Il l'a promis, répondis-je. Connais-tu quelqu'un d'autre ?

— Oui.

— Qui donc ?

— Toi-même, puisque c'est avec toi qu'il a appris.

— Tu as raison, mais sache que j'y mettrai aussi une condition. Tu voulais voir si mon cheval était aussi rapide que ta jument, et je n'ai pas voulu en faire l'essai pour ne pas t'humilier, quoique je n'eusse aucune raison d'avoir peur. Ta jument aura au lever du jour une avance de quelques heures, mais je la rattraperai quand même, si je veux.

« Je veux bien suivre avec vous la piste, mais à la condition que tu me donnes Mochallah, non pour moi, mais pour Achmet es Sallah. Choisis vite, car je te le dis, il n'y a pas de temps à perdre. »

Il se leva enfin, et dit en caressant sa barbe :

« Je jure par le saint Coran et par la barbe du Prophète, par les barbes de tous les califes et de mes pères et aussi par la mienne, que Mochallah deviendra la femme d'Achmet aussitôt que celui-ci m'aura remis la jument et le chameau, sinon elle sera perdue pour lui. Vous avez tous entendu mes paroles. J'ai dit. »

Nous lui tendîmes tous la main et le colonel des Mameluks ajouta, joyeux :

« Je pense que j'ai bien tenu ma parole ; sans moi vous n'auriez pas obtenu cette promesse.

— Vous avez fait presque l'impossible, colonel. Je vous remercie de tout cœur. »

L'Anglais qui n'avait soufflé mot jusqu'ici intervint à son tour :

« Expliquez-moi, je vous prie, la raison de cette poignée de mains : je suis ici comme une borne au milieu de perroquets. Parlez au moins un peu avec moi. »

Je lui expliquai toute l'affaire. Il se mit à rire en étendant ses jambes démesurées :

« Well ! je suis ravi : fiançailles, mariage, bénédiction nuptiale ! Je donnerai cinquante livres sterling à ce brave Achmet s'il rattrape vraiment le Kroumir, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que j'en sois, *well !*

— J'en suis déjà, mais vous, tenez-vous vraiment à en être ?

— Cela va de soi, *yes !*

— Mais les dangers ?

— Tonnerre ! voulez-vous être boxé par moi, sir ?

— Plus tard, peut-être, mais pas maintenant. Permettez que j'écoute de nouveau les autres. »

Je m'adressai de nouveau au cheik :

« Je suppose que les bandits fuient vers le désert par le Djebel Tibuasch, vers les Ouelad Mescheer qui sont de leurs amis.

— Qui vous fait croire cela ?

— J'ai surpris quelques-unes de leurs paroles. Peut-être, n'ayant pas réussi tout à fait leur coup, ont-ils changé d'avis. Il est cependant

préférable de nous en tenir à la première supposition et d'y conformer nos projets. Connaissez-vous la contrée ?

— Les grands chemins seulement.

— Ils vont justement les éviter. Vivez-vous en paix avec les Beni Mescheer ?

— Nous n'avons aucune vengeance sanglante à exercer sur eux, mais il y a eu plus d'une bête dérobée à la limite de nos territoires, de côté et d'autre.

— Alors, il faut être prudent. Il ne faut pas que nous partions trop nombreux, puisqu'il ne s'agit que d'un Kroumir et de cinq Ouelad Hamema, et il ne faut pas que les Hamema nous voient, puisque Achmet a tué l'un deux. Nous pouvons atteindre notre but de plusieurs manières. Tout d'abord, comme j'ai le seul cheval capable de rattraper le Kroumir, j'irai seul jusqu'à lui et le tuerai en selle.

— Effendi, ils te tueront avant, cria le cheik.

— Parions, répondis-je. S'ils me tuent, je perdrai la vie, mais si je les tue, tu perdras ta jument qui deviendra mienne. »

Je lui tendais la main pour conclure le marché, mais il hésitait à frapper dedans :

« Tu es mon invité et ma vie t'appartient ; nous ne pouvons pas te laisser partir seul d'ici. »

Tous furent du même avis et je dus m'y conformer.

« Nous pourrions alors, dis-je, essayer de devancer le Kroumir par Kef et les Djebel, de manière à arriver un jour avant lui chez les Mescheer, gagner leur amitié et nous emparer des ennemis quand ils arriveraient chez eux. »

Les hommes secouèrent la tête, et l'un d'entre eux prit la parole :

« Ô maître, tu veux risquer plus qu'il n'est sage. Qui peut compter sur l'amitié des Beni Mescheer. Il n'y a rien de mieux à faire que de suivre les bandits à la piste et de les attaquer où nous les trouverons.

— Oui, mais les trouverons-nous ? demanda le cheik inquiet.

— Je le crois, répondis-je. La jument et le chameau ne peuvent être rattrapés que par mon cheval, mais leur vitesse sera tempérée par celle des cinq ou six autres chevaux qui les accompagnent. De plus Mochallah doit bien penser que nous allons les poursuivre, et elle fera tout son possible pour gêner leur course.

— Maître, dit le cheik, tes paroles sont sages et mettent du baume dans mon âme.

— Sois sans crainte ; avec de la prudence nous reprendrons tout. Il

vaudrait sans doute mieux avoir quelques très bons chevaux avec lesquels on aurait pu partir en avant pour surveiller le Kroumir. Combien d'hommes veux-tu prendre, Ali en Nurabi ?

— Tous.

— *Maschallah !* veux-tu chasser une mouche avec un aigle. Il nous faut au plus sept hommes. Les fils de Sebira ont-ils si peu de courage qu'il en faille cent pour lutter contre un seul ennemi ?

— Effendi, souviens-toi qu'il nous faut capturer l'ennemi sans combat.

— Pourquoi ?

— Si le Kroumir se voit attaqué, il tuera la jument, le chameau et Mochallah plutôt que de nous les rendre.

— Pour capturer il faut attaquer ; et n'est-il pas possible d'organiser cette attaque de manière que l'ennemi soit vaincu avant d'avoir songé à se défendre ? Veux-tu laisser les tribus que nous rencontrerons croire à des intentions belliqueuses de notre part ? Pourront-elles admettre qu'il nous faille plusieurs centaines d'hommes pour s'emparer de cinq ou six malfaiteurs ?

— Nous n'en rencontrerons pas.

— Nous en rencontrerons sûrement. Un cortège aussi grand que celui-là ne peut passer inaperçu. Pense à tous les chameaux qu'il te faudrait pour porter les provisions, les tentes, toutes choses dont nous n'aurons pas besoin si nous sommes moins nombreux !

— Il a raison, dit Krüger bey : cent hommes sont suffisants.

— Oh ! cent hommes sont encore beaucoup trop, répliquai-je.

— Combien donc ? demanda le cheik.

— Pas plus de vingt.

— Seigneur, c'est trop peu.

— Non, réfléchis que tu viens aussi, et Achmet et cet émir d'Angleterre et enfin moi-même. C'est assez pour dompter le Kroumir. Il faut que le plus grand nombre de tes hommes veille sur la kafila. »

Krüger bey appuya cette dernière remarque. La délibération devint bruyante, car chacun des anciens voulut aussi donner son avis ; mais quand ils eurent fini, le résultat obtenu n'était pas meilleur. Cent cinquante hommes, sous la conduite d'un des fils du cheik, devait aller au-devant de la caravane, le reste avec l'autre fils garderait le campement.

Sir Percy sourit de mépris lorsque je lui communiquai cette décision.

« Pouah ! fit-il, ces Bédouins sont des lâches ! Ils savent faire des fantasias et jouer à la guerre, mais ils ont peur dès que ça devient sérieux.

— Je ne dis pas cela. L'Arabe n'est pas habitué, comme l'Indien, à poursuivre son ennemi à la manière d'un animal altéré de sang. Il aime le combat non point à la dérobée, mais, au contraire, avec le plus d'ostentation possible. Malheureusement, je suis convaincu que nous nous serions emparés du Kroumir plus vite et plus facilement à dix, qu'avec ces soixante hommes.

— *Well !* Venez, sir, partons en avant et faisons l'affaire à nous deux.

— J'en aurais presque envie, mais j'ai donné ma parole.

— Alors restons. Si j'avais su parler l'arabe, je vous assure que je serais déjà parti tout seul. »

On se mit aux préparatifs. On chargea les provisions et les munitions et l'on emporta une certaine quantité d'outres pour les remplir d'eau avant de traverser le désert de Ramada.

Tout était terminé à l'heure de la prière du matin. Quand l'orient commença à rougir, les Bédouins tombèrent à genoux auprès de leurs chevaux, et, se tournant vers la Mecque, récitèrent leur première invocation.

Il fallait maintenant être sûr de la direction prise par le Kroumir.

« Comment allez-vous vous en rendre compte ? demanda Krüger bey.

— Rien de plus facile, répondis-je. Regardez l'abreuvoir auprès de la tente du cheik, il est partagé en deux : un côté est pour le cheval favori, et l'autre pour le chameau du maître, car un cheval n'aime pas à boire après un chameau. L'eau renversée a amolli le sol où s'est imprimé le sabot des animaux. Le voyez-vous.

— Je voudrais bien comprendre », répliqua Krüger bey.

Je sortis des ciseaux de ma trousse et du papier de ma poche :

« Je vais maintenant relever ces traces et dessiner l'empreinte intérieure des sabots avec mon crayon, voilà ! À présent à cheval et en route, Achmet nous accompagnera ! »

Nous quittâmes tous trois le campement. Je marchais en tête et galopai tout droit dans la direction indiquée par le Kroumir. Nous y fûmes en cinq minutes, je descendis et examinai le terrain : deux minutes plus tard j'avais trouvé ce que je cherchais.

« Descendez donc, colonel, et venez regarder ici.

— J’aperçois de l’herbe qui semble avoir été foulée.

— Cette herbe foulée forme un carré, et de l’autre côté du carré, que voyez-vous ?

— On a comme fouillé dans l’herbe, pour chercher quelque chose.

— Eh bien ! il a dû y avoir ici un tapis carré sur lequel un homme a reposé. Ses pieds dépassaient le tapis, et à chacun de leurs mouvements, l’herbe a été piétinée par ses sandales. Comprenez-vous ?

— La manière dont vous l’expliquez est assez compréhensible.

— Naturellement, cet homme ne devait pas être seul ici. Il gardait probablement les chevaux du Kroumir et de son Ouelad Hamema. Où pouvaient bien être ces chevaux ?

— Voilà ce qu’il m’est difficile de deviner.

— Eh bien ! on place généralement en face de soi les chevaux qu’on veut surveiller. Ils étaient donc ici, dans la direction des pieds de l’homme, sans doute dans ces buissons de térébinthes, là-bas. Venez, vous voyez qu’ici le sol a été piétiné et que plusieurs rameaux ont été tordus, à la manière de cordes, pour attacher les brides, et comme il y a sept rameaux ainsi tordus, c’est qu’il devait y avoir sept chevaux. Qu’en pensez-vous ?

— Permettez-moi de vous féliciter de votre perspicacité. Et comment allez-vous retrouver la trace du chameau, de la jument et de la jeune fille ?

— J’y réussirai peut-être aussi. Les bandits ont dû suivre en tout cas le milieu de la route, dont le sol solide et pierreux ne garde pas d’empreintes. Ils ont dû abreuver la jument, et surtout le chameau avant de l’avoir chargé de la litière. Ce n’est pas ici qu’ils ont pu boire, les bords du cours d’eau sont trop élevés, mais nous trouverons sans doute leur trace dès que les rives s’abaisseront. »

Ma supposition fut bientôt confirmée. Nous arrivâmes, en effet, à un détour de la rivière, où le sol échancré par le courant formait une petite presqu’île, sur laquelle s’était déposé, au temps des inondations, du sable mêlé d’alluvions. Il y poussait une herbe grêle et clairsemée, sous laquelle il était facile de distinguer des empreintes. De l’autre côté de la presqu’île le chemin était très piétiné.

« Voyez donc, colonel, les sept chevaux ont dû s’arrêter ici, voilà leurs traces dans le sable. On a posé ici l’atucha avant de la charger sur le chameau. Voici, en effet, les traces du chameau et du cheval au bord de l’eau ; je pose celles que j’ai décalquées, et vous voyez qu’elles coïncident parfaitement. Tiens, qu’est-ce que ce fil rouge ?

— Personne autre que vous ne peut le savoir.

— Il y a du sang sur ce fil. On a déchiré un tissu, pour bander le blessé qui a reçu la balle d'Achmet, et un fil de ce tissu est resté attaché aux rameaux. Ici, à droite, sous ce jeune pin, quelqu'un a été couché, et c'était Mochallah.

— Comment pouvez-vous deviner cela avec tant de précision ?

— Ne voyez-vous pas que les aiguilles des rameaux ont été froissées comme par des mains. Mochallah a dû se débattre pour ne pas suivre ses ravisseurs ; elle s'est cramponnée aux branches, et en a du même coup arraché les aiguilles.

— *Allah akbar !* Dieu est grand ! mais votre présence d'esprit est renversante !

— *Maschallah !* s'écria Achmet, qui n'avait pu comprendre un seul mot de notre français et s'était contenté de regarder avidement chacun de nos gestes ; sidi, regarde, qu'est-ce que cela ? »

Il avait trouvé, auprès du pin, un morceau de schiste qu'il me tendait.

Sur un des côtés de la pierre était tracé en traits légers, mais cependant visibles, un M arabe, donc la lettre du nom de Mochallah.

« Sais-tu si Mochallah avait sur elle quelque chose de pointu ? demandai-je à Achmet.

— Maître, elle a toujours un petit *mun* suspendu à son cou (couteau minuscule à lame pointue).



— Elle sait que nous poursuivons les bandits et a voulu nous donner une indication. Il est à désirer qu'elle répète ce signe.

— Oh ! elle le fera, sidi ! Je vais en tout cas garder cette pierre sur moi, jusqu'à ce que je la retrouve.

— Il faut encore s'assurer qu'ils ont quitté la contrée en longeant la rivière, ajoutai-je. Allons encore un peu plus loin. »

À mesure que nous avancions, nous trouvions des empreintes convaincantes. Nous n'eûmes donc plus qu'à revenir au douar, où nous étions impatiemment attendus.

« Effendi, laisse-nous partir. Peut-être atteindrons-nous les brigands aujourd'hui même, implora le cheik.

— Je ne le crois pas, Ali en Nurabi. Ils n'ont qu'à aller tout droit, tandis qu'il nous faut perdre du temps à chercher leurs traces. Qu'as-tu comme cheval ?

— Cet alezan, qui est très bon, bien qu'il ne soit pas aussi rapide que la jument.

— Achmet et l'émir anglais montent aussi de très bons chevaux. Nous pourrons donc nous séparer des autres.

— Nous séparer, pourquoi ?

— Ne sais-tu pas que chaque armée doit avoir une avant-garde pour étudier le terrain et veiller à la sécurité de ceux qui suivent ? C'est nous qui serons l'avant-garde, puisque nous avons les meilleurs chevaux, et tes soixante guerriers pourront nous suivre sans danger, attendu que nous leur laisserons partout des signes pour leur indiquer la direction que nous aurons prise. Conviens de ces signes avec eux, et laisse-nous nous retirer pour commencer notre tâche. »

Il me comprit et se rendit aussitôt auprès de ses hommes.

Krüger bey ne put naturellement pas prendre part à notre expédition, et retourna à El Bordsch accompagné, pendant une grande partie de la route, par les Ouelad Sebira qui allaient au-devant de la kafila.

« Ce sera bientôt votre tour !… dit-il aux autres en les quittant. La séparation est une invention bien désagréable ! Aurons-nous jamais l'occasion de nous revoir ?

— *Inschallah !* S'il plaît à Dieu ! Les voies de l'homme sont inscrites au livre de vie.

— Je sais que vous êtes mon ami. Voulez-vous me faire un plaisir ?

— Très volontiers, si cela est possible.

— Alors, soyez donc assez aimable pour ne pas tuer le Kroumir tout

à fait quand vous le trouverez, mais envoyez-le-moi à Tunis, afin qu'on lui fasse voir ce que vaut le vol d'un cheval de course. Si vous-même venez à Tunis, n'oubliez pas de me faire une petite visite. Maintenant, adieu et bon voyage ! Qu'Allah et ses prophètes soient avec vous ! Méfiez-vous des Ouelad Hamema, et rappelez-vous que je suis aussi votre ami ! »

Je répondis à ces aimables paroles, et nous partîmes en sens contraire. Je n'ai jamais revu le brave homme, mais je me souviens de lui comme si je l'avais quitté hier.

Nous atteignîmes bientôt de nouveau l'endroit étudié. J'expliquai au cheik l'importance des empreintes, et nous continuâmes notre route.

Ce n'était pas une petite affaire que de suivre la piste sans se tromper ; les explications données par le Kroumir sur le chemin qu'il voulait suivre m'aidèrent heureusement.

Nous gravîmes comme lui les montagnes dont il avait parlé, et à midi nous fîmes halte dans une vallée où des empreintes très visibles nous indiquèrent que le Kroumir s'y était aussi reposé. Devant nous s'élevait la montagne Bah Abida et à notre droite s'étendait le pays des Scherehn et des Ouelad Khramemssa. Comme nous ignorions les dispositions de ces gens à notre égard, il nous fallait être très prudents. Le Kroumir avait eu, du reste, la même pensée et, comme nous pûmes bientôt nous en rendre compte, il n'était pas resté dans la vallée. Il avait préféré éviter toute rencontre en gravissant le plateau qui devait le conduire à l'Abida.

Nous l'imitâmes et trouvâmes sur le plateau des traces encore plus visibles de son passage, mais il devait bien avoir une avance de trois heures sur nous ; il avait dû, en effet, traverser au galop ce pays découvert. J'en fis part au cheik.

« *Hamdulillah* ! Dieu soit béni ! cria-t-il, nous les rattraperons aujourd'hui même.

— Tu te trompes, Ali, répliquai-je. Ta jument est donc bien mauvaise, pour qu'on puisse la rattraper en si peu de temps ?

— Nous voyagerons toute la nuit.

— Comment verras-tu les empreintes dans l'obscurité ?

— Tu as raison, qu'Allah maudisse l'obscurité !

— Viens, allons en avant. »

Nous nous mîmes à filer, comme si nous étions nous-mêmes poursuivis. Mon cheval noir hennissait de plaisir. On voyait à ses mouvements souples et gracieux qu'il lui eût été facile de redoubler de vitesse, mais les autres avaient déjà bien du mal à nous suivre, et ils ne

tardèrent pas à rester en arrière. Seule, la jument d'Achmet ne semblait pas fatiguée.

Le cheik était furieux du peu de résistance de son alezan.

« As-tu jamais vu un cheval promettre tant et tenir si peu, me demanda-t-il. C'était un de mes meilleurs chevaux, aujourd'hui il semble possédé du diable et de tous les esprits malins. Il faudra pourtant qu'il avance, dût-il en mourir !

— Tu mettras alors sa selle sur ton épaule, et tu verras si tu peux aller plus vite à pied. Cheik, ce n'est pas toujours le plus pressé qui va le plus vite.

— Te moques-tu de moi, effendi ?

— Non, car il m'est aussi désagréable qu'à toi que ton cheval ne puisse nous suivre. Nous ne serons plus que trois à l'avant-garde.

— Qui ?

— Moi, Achmet et tout au plus l'Anglais.

— Seigneur, ne nous abandonne pas. Qui sait ce qui peut nous arriver, quand tu ne seras plus là. Nous pouvons perdre tes traces.

— Il vaut mieux, en tout cas, que… »

Je n'achevai pas. Deux cavaliers venaient de surgir à notre droite. À notre vue, ils s'étaient d'abord arrêtés, puis disparurent aussi vite qu'ils étaient venus.

« Qui sont ces hommes ? demandai-je.

— Des Beni Scherehn ou Khramemssa, répondit le cheik.

— C'est ennuyeux ! Ils sont peut-être seuls et ne nous importuneront pas. Repartons vite. »

C'était plus facile à dire qu'à faire. Dix minutes s'étaient à peine écoulées que s'éleva à notre droite un nuage de poussière, derrière lequel on pouvait deviner une quantité considérable de cavaliers. Ils marchaient parallèlement à nous, puis nous dépassèrent pour nous barrer le chemin.

« Sont-ce des ennemis, sir ? demanda l'Anglais.

— Peut-être !

— *High-day !* Enfin, une aventure ! N'avais-je pas raison de dire qu'il suffit de voyager avec vous pour en avoir ? J'ai un fusil à deux coups, deux pistolets et deux revolvers, donc dix-huit coups, sans compter mon couteau. Quelle bonne farce cela va être ! »

Il agita de plaisir ses immenses bras en l'air, comme pour abattre des moulins à l'imitation de feu don Quichotte.

« Ne vous réjouissez pas trop vite, sir, lui dis-je. Notre tâche est de capturer le Kroumir, nous devons éviter toute perte de temps, de même que tout combat.

— *Well !* c'est juste, mais nous pourrons tout de même bien tirer un peu en passant.

— Espérons que nous n'y serons pas forcés. »

À ce moment, les cavaliers étrangers qui nous avaient devancés s'arrêtèrent en travers de notre route. Ils étaient plus de cent. Le chef avait divisé ses hommes en une avant-garde et une réserve, et nous attendait à quelque distance de ses lignes.

Le cheik Ali en Nurabi commanda à ses hommes de s'arrêter et marcha vers le chef. Je l'accompagnai.

« Connais-tu cet étranger ? lui demandai-je.

— Maintenant, oui, je reconnais ses traits.

— Qui est-ce ?

— Un ennemi, Hamram el Zagal, le cheik le plus cruel des Khramemssa. Il exige un tribut de tous ceux qui foulent son territoire, et qui ne veut rien donner doit combattre avec lui. Il a déjà tué beaucoup de pauvres gens qui ne pouvaient pas payer le tribut. Il va certainement exiger de nous un don important.

— De quoi dépend l'importance de ce don ?

— De la fortune et du nombre des voyageurs.

— Si tu avais pris vingt hommes, au lieu de soixante, nous nous en serions tirés à meilleur compte.

— Je ne donnerai rien.

— Pense que nous n'avons pas de temps à perdre, et que ces hommes sont deux fois plus nombreux que nous.

— As-tu peur, effendi ?

— Peuh ! »

Nous étions arrivés près du chef.

« *Sallam aaleikum !* dit Ali en Nurabi en le saluant.

— Qui es-tu ? répondit l'autre, sans lui rendre son salut.

— Ne me connais-tu plus ? Je suis Ali en Nurabi, cheik de la Rakba de la Ferkah Ouelad Sebira.

— Et moi, je suis Hamram el Zagal, Ben Hadschi Abbas el Rumir Ibn Schehab Abil Assaleth Abu Tabari el Faradsch. Je suis le chef et le maître de ces vaillants guerriers de la tribu des Khramemssa, et je te demande ce que tu viens chercher sur notre territoire ?

— Nous poursuivons un bandit qui m'a volé ma jument favorite, mon chameau le meilleur et ma fille. Nous te demandons de nous laisser traverser ton territoire.

— Celui qui se laisse voler sa jument, son chameau et sa fille n'a que ce qu'il mérite. Les Ouelad Sebira n'ont-ils donc pas d'yeux pour voir et d'oreilles pour entendre ? Pour traverser mon pays, il faut payer un tribut.

— Combien veux-tu ?

— Qui est le voleur que tu poursuis ?

— Saadis el Chabir, Kroumir de Ferkah ed Dedmaka. Il est accompagné de plusieurs cavaliers qui appartiennent aux Béni Hamema.

— Saadis est passé par ici, et nous avons parlé avec lui. Il n'avait aucun butin. C'est mon ami, il te faudra payer cher pour passer. »

Cet homme mentait. S'il avait vraiment rencontré le Kroumir, j'aurais aussi trouvé ses traces dans la piste que nous suivions. Il donnait, du reste, l'impression d'un homme fourbe et cruel. Large d'épaules et très musclé, il dépassait tous ses gens de la tête. C'était un vrai fils d'Enak. Il était armé de deux fusils, un poignard, un pistolet, une massue et plusieurs javelots. Son aspect donnait à réfléchir même à un homme courageux.

« Combien veux-tu ? demanda le cheik.

— Qui est cet homme, à tes côtés ?

— Un émir de France.

— Un giaour ! Que Dieu le confonde ! Et l'autre, là-bas, auprès de tes hommes ?

— Un émir d'Angleterre.

— Encore un infidèle ! Que Dieu le réduise en poussière ! Écoute bien ce que je te dis. Chacun de tes hommes donnera une brebis, toi vingt et chacun des giaours cinquante.

— Cela fait presque dix fois vingt brebis, je ne pourrais te les donner même si j'en possédais autant.

— Eh bien ! donnes-en la moitié et retourne en arrière.

— Tu exiges un tribut même si nous ne passons pas ?

— Crois-tu que je vous laisserai m'échapper pour rien ?

— Diminue tes prétentions.

— Pas d'une brebis ! Ce qu'a dit Hamram reste dit. Préfères-tu combattre avec moi ? »

Il fallait à tout prix abréger cette discussion. Il était certain qu'Ali ne pourrait pas vaincre ce géant.

Je m'avançai d'un pas et dis :

« Tu veux combattre avec l'un de nous ? Allah t'a-t-il rayé du nombre des vivants pour que tu oses parler ainsi ? Que sont tes Khramemssa auprès de nos vaillants Sebira, et qu'es-tu toi-même à côté d'un émir du pays des héros ? »

Je parlai exprès à la manière emphatique des fils du désert. J'avais combattu et lutté avec des hommes plus forts que lui et les avais vaincus ; je n'avais donc pas à le craindre et voulais le détourner d'Ali sur moi. J'y réussis.

Il se redressa surpris sur sa selle et me fixant :

« *Thibb el kelb !* Chien de chacal ! cria-t-il. Veux-tu bien me lécher immédiatement la main pour que je te pardonne.

— Si ta main est sale, lèche-la toi-même. Tu as la langue assez longue pour cela. Comment oses-tu exiger de moi cinquante brebis ? Regarde, il y a derrière moi soixante guerriers, eh bien ! même s'ils n'étaient pas là, si j'étais seul, tu n'aurais pas le poil d'une brebis. On voit bien que votre courage ne répond pas à vos paroles.

— Homme, es-tu fou ! hurla-t-il. C'est ainsi que tu oses parler à Hamram el Zagal. Eh bien ! lutte avec moi non pour le tribut, mais pour ta vie.

— Je suis prêt, mais prends garde à toi, car mes armes et mon cheval sont meilleurs que les tiens.

— Tu as les armes des Francs, dit-il en riant d'un air moqueur ; tu n'auras pas besoin de t'en servir. Le cheval et les armes du vaincu appartiennent au vainqueur. Quitte-les et descends de cheval, nous allons lutter à mains plates, et l'un de nous étranglera l'autre.

— Qu'il en soit fait comme tu le veux, el Zagal. Luttons loyalement ensemble, mais que les autres aussi soient loyaux entre eux.

— Que veux-tu dire ?

— Si tu me vaincs, tout ce qui m'appartient sera à toi, et ces Ouelad Sebira devront payer le tribut que tu exiges. Si, au contraire, je suis victorieux, ton cheval et tes armes seront à moi, et nous pourrons traverser votre territoire sans payer de tribut. »

Ses yeux s'arrêtèrent avec convoitise sur mon cheval.

« Il en sera comme tu le désires, répondit-il.

— Quand l'un de nous sera tombé, les autres concluront-ils la paix ?

— Je te le promets.

— Jure-le.

— Je le jure par Allah et tous les prophètes qui ont vécu et vivent encore !

— Que les tiens jurent aussi.

— J'en fais serment à leur place.

— Alors descends. »

J'appelai d'un signe Achmet et l'Anglais, pour leur confier mon cheval et mes armes, puis j'expliquai l'affaire à sir Percy.

« *Zounds !* s'écria-t-il, je donnerai cent livres pour être à votre place.

— Regardez bien l'homme, sir. Ce n'est pas une entreprise sans danger.

— Hum ! le voilà qui ôte son haïk. Quels muscles ! Ce garçon a des membres d'éléphant ! Prenez garde, sir, la chose demande de la réflexion. Donnez-lui un vrai *box on the stomach* qu'il en perde l'âme, ce sera le mieux.

— Bah ! vous avez vu jadis aux Indes ma manière de frapper à la chasse, un seul coup suffira.

— Vous allez vous casser le poing, sir.

— Je ne crois pas que la tête de ces Khramemssa soit plus dure que le crâne des Indiens que j'ai déjà rencontrés. En tout cas, s'il m'arrive malheur, tenez-vous tranquille, je l'ai promis. »

Je quittai aussi mon haïk. Les autres s'éloignèrent, et nous restâmes seuls en face l'un de l'autre. Le géant semblait m'être supérieur ; il en était lui-même si convaincu, qu'il m'attaqua sans préparation. D'un bond furieux, il se précipita sur moi pour me saisir. Il ne pouvait mieux me faciliter les choses. Je fis rapidement demi-tour et tandis que ses bras rencontraient le vide, je lui donnai un tel coup de poing sur la tempe droite, qu'il s'affaissa aussitôt.

Un cri jaillit de toutes les poitrines ; mais, fidèles au serment de leur chef, aucun des adversaires n'osa bouger.

Je posai mon genou sur l'ennemi vaincu et le pris à la gorge. Un deuxième coup l'eût achevé ; mais telle n'était pas mon intention. Il revint à lui au bout d'un moment et s'efforça de se relever ; mais je le maintins solidement à terre. Il essaya de me renverser ; mais une simple pression de mes doigts sur son cou suffit à vaincre toute résistance.

« Avoue que tu es vaincu ? lui demandai-je.

— Tue-moi, chien ! » bégaya-t-il.

Je le lâchai et me relevai.

« Lève-toi aussi, Hamram el Zagal, je n'en veux pas à ta vie.

— Prends-la, je n'y tiens plus.

— Lève-toi, te dis-je, ce n'est point une honte que d'avoir été vaincu par un émir français.

— Mais c'est une honte que de perdre son cheval et ses armes.

— Garde-les, je l'en fais cadeau. »

Il s'était jusque-là obstiné à rester à terre, mais à ces mots il se redressa subitement.

« Est-ce bien vrai, me laisses-tu tout ?

— Tout. Tu m'as offensé, tu m'as appelé chien et chacal ; mais mon Dieu ordonne le pardon des injures. Viens, prends et mange, nous serons amis. »

Je me dirigeai vers mon cheval et retirai de dessous la selle des dattes séchées, dont je lui donnai une moitié et mangeai l'autre.

Encore tout étonné, il porta les dattes à sa bouche ; maintenant nous pouvions être tranquilles, c'était nous qui avions gagné la partie. Il ramassa ses armes et monta à cheval.

« J'ai mangé avec toi, tu es mon ami. Venez dans mon douar, pour y être mes convives.

— Permets-nous de le faire seulement à notre retour. Nous n'avons pas de temps à perdre pour rattraper ceux que nous cherchons.

— Tu affliges mon âme, ô émir. Mais, dis-moi, exercez-vous une vengeance sanglante ?

— Oui, le Kroumir a tué un Sebira.

— Alors, hâte-toi de le poursuivre. Je vous fais grâce du tribut. Que la paix règne entre les Sebira et les Khramemssa. Qu'Allah vous protège ! »

L'aventure, qui avait semblé si périlleuse, se terminait bien, et je remarquai, à ma grande stupéfaction, qu'elle avait considérablement augmenté mon crédit auprès de mes compagnons. Nous continuâmes notre route en paix, et les Khramemssa rentrèrent sans butin dans leur douar.

Je proposai de nouveau au cheik de me laisser aller en avant avec Achmet ; mais, après ce qui venait d'arriver, il ne voulut pas se passer de nous, et traversa avec nous le plateau à toute allure.

Peu après la prière de midi, nous atteignîmes le Bah Abida, dont nous gravîmes le versant occidental si facilement, que nous atteignions le sommet au coucher du soleil.

À nos pieds, le désert aride de Ramada s'étendait jusqu'à l'horizon déjà obscur.

« Dressons-nous les tentes ? demanda le cheik.

— Je puis encore distinguer les empreintes, répondis-je ; du reste il fait trop froid pendant la nuit à cette hauteur. Allons plus loin. »

En suivant notre piste, nous descendîmes le long d'un petit cours d'eau, en bas de la montagne, et longeâmes la vallée jusqu'à ce que l'obscurité fût assez grande pour nous empêcher de voir les empreintes.

« Le désert de Ramada commence-t-il immédiatement au pied de la montagne ? demandai-je au cheik.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que s'il commençait ici, nous pourrions rencontrer bientôt l'ennemi, qui ne doit pas avoir établi son campement dans la steppe.

— Le désert commence seulement après les pâturages de Zwarihn.

— Combien y a-t-il de Bah Abida au Djebel Tibuasch ?

— Il faut marcher douze heures à travers Zwarihn et el Ramada. On arrive alors entre les montagnes de Rokada et Sekarma à l'endroit où commence le pays des Mescheer.

— C'est-à-dire, je pense, derrière le Djebel Tibuasch et les montagnes de Haluk el Mehila.

— Quand les pâturages sont bons, les Mescheer viennent aussi par-delà la montagne.

— As-tu déjà été là-bas ?

— Non.

— Tu ne connais pas de Mescheer ?

— J'en connais beaucoup que j'ai rencontrés dans le pays des es Sseers et Ouelad Aun. Je ne sais pas s'ils nous accueilleront comme des amis.

— Soixante convives d'un coup, c'est beaucoup pour un ami. Il faut faire l'impossible pour tâcher d'atteindre le Kroumir avant le Djebel Rokada. Hâtons-nous. »

Au bout de deux heures d'une chevauchée pénible, éclairée seulement par les étoiles, nous arrivâmes dans la plaine. On y fit halte ; on fit boire et manger les animaux, et chacun se coucha si fatigué, que la conversation ne fut pas reprise.

M'étant réveillé pendant la nuit, j'entendis au loin un rugissement. Je me souvins que les environs de la steppe de Ramada sont connus pour être habités par les lions ; mais cela ne m'empêcha pas de me

rendormir. J’étais loin de me douter que le lendemain soir j’aurais maille à partir avec un cousin du roi des déserts.

À la pointe du jour, nous nous remîmes en marche ; je m’éloignai d’un jet de flèche dans la plaine pour retrouver les traces, que nous recommençâmes à suivre aussitôt après la prière.

Je marchais en avant, me tenant à cheval à la manière indienne, de manière à ne pas perdre notre piste. Elle nous conduisit à une petite rivière, où l’herbe foulée et piétinée, ainsi que d’autres indices, nous donnèrent à supposer que les fugitifs avaient dû passer la nuit sur ses bords.

« Effendi, demanda le cheik, peux-tu trouver la place où a dormi Mochallah ? »

Je cherchai un instant :

« La voici, elle a dormi dans l’atucha.

— Comment le sais-tu ?

— Ne vois-tu pas que la litière a été posée ici ?

— Oui, mais Mochallah peut avoir dormi ailleurs.

— Regarde, elle s’est glissée hors de la litière pendant que tous dormaient et a coupé l’herbe de manière à former un M.

— C’est vrai, seigneur. Elle est donc vivante, puisqu’elle a fait ce signe ; elle sait que nous venons. Hâtons-nous. »

L’eau du fleuve était peu profonde, nous le traversâmes facilement, et je cherchai des empreintes de l’autre côté.

« Que cherches-tu encore, sidi ? demanda Achmet à son tour.

— Je veux voir depuis combien de temps ils sont partis. D’après la fraîcheur de l’herbe, ils se sont levés alors qu’il faisait encore nuit et doivent avoir sur nous deux heures d’avance. Pressons-nous. »

Nous nous élançâmes au grand trot sans mot dire. Malheureusement, les bêtes du Kroumir étaient plus rapides que les nôtres, et quand je descendis, à 3 heures de l’après-midi, pour examiner leurs traces, je m’aperçus que nous étions toujours à la même distance des fugitifs.

« Nous ne les atteindrons pas ainsi, dis-je au cheik. Laisse-moi aller devant. Nous les rattraperons dans quatre heures, et il sera grand temps, car ils seront arrivés au djebel Schefara.

— J’irai avec vous, dit-il.

— Mais ton cheval n’y résistera pas.

— Il sera toujours temps de rester en arrière. »

L'Anglais aussi voulut nous suivre. Nous donnâmes nos instructions aux Sebira et accélérâmes notre allure. Une heure passa, puis une autre. Le soleil dardait sur nous des rayons si brûlants, que nous fûmes obligés de nous arrêter un instant pour nous rafraîchir, ainsi que nos chevaux, avec l'eau des outres remplies au fleuve le matin même. La plaine s'étendait autour de nous à perte de vue, les dunes y alternaient avec des amas de rochers, pas un arbre, pas un buisson, pas un brin d'herbe ; rien que le sol nu au-dessus duquel ondulaient comme des vagues d'air chaud.

Le cheval du cheik comme celui de l'Anglais commençaient à se fatiguer visiblement, et même celui d'Achmet avait le pas moins sûr.

Bientôt s'éleva devant nous une masse blanche, semblable aux ruines d'une antique abbaye anglaise. Ce n'étaient pourtant que des parois de rochers, dans lesquelles les intempéries et les siècles avaient creusé des ouvertures que l'on pouvait prendre de loin pour d'anciennes portes ou fenêtres.

Au pied de ces sortes de murailles, et dans l'ombre qu'elles projetaient, je voyais s'agiter des points blancs et colorés.

Je pris la longue-vue et poussai un cri de joie.

« Est-ce eux, effendi ? demanda le cheik.

— Oui, je vois un chameau avec une litière et sept cavaliers dont l'un monte la jument blanche.

— Dieu soit loué ! nous les tenons.

— Pas encore, ils sont sept, et nous ne sommes que quatre.

— As-tu peur ? demanda-t-il inquiet.

— Tu m'as déjà posé cette question hier, et tu as pu voir ensuite comment je savais y répondre.

— Pardonne, seigneur ; mais pourquoi les évites-tu ?

— Je ne cherche pas à les éviter, je cherche seulement à ne pas blesser la belle jument et le chameau.

— Tu as raison, effendi. Qu'allons-nous faire ?

— Il faut s'attendre à ce que le Kroumir tuera les deux animaux plutôt que de les rendre. Allez plus lentement ; je vais faire un crochet pour les devancer. Vous les poursuivrez alors, et je leur barrerai le chemin.

— Oh ! non, il ne faut pas faire cela. Tu ne vas pas nous abandonner ainsi. Restons ensemble pour les rattraper, et je leur parlerai de telle manière, que nous en aurons bientôt fini.

— Comme tu voudras ; ils n'emportent avec eux rien qui

m’appartienne. »

Nous filâmes de nouveau à toute allure, nous volions presque. Le Kroumir faisait justement ses préparatifs de départ quand nous l’avions aperçu. Avant de disparaître derrière les rochers, il regarda autour de lui et nous vit. En un clin d’œil il s’éclipsa derrière la paroi. En dix minutes, nous avions atteint celle-ci ; mais les Hamema fuyaient déjà au galop dans la plaine.

« Sus ! poursuivons-les, les chevaux dussent-ils en mourir ! » cria le cheik.

Il se souleva sur ses étriers pour se rendre plus léger, et réussit en effet à se maintenir à mon allure.

Le Kroumir se rendit alors compte que nous allions le rattraper. Il s’arrêta un instant, s’approcha de la litière, tandis que le chameau s’agenouillait et se relevait, puis se mit à fuir encore plus vite avec toute sa troupe.

« Effendi, cria le cheik, ils vont nous échapper, charge-toi du chameau avec Mochallah, je me charge de ma jument.

— Laisse-moi la jument, répondis-je, tu ne la rattraperas pas.

— Je n’ai pas besoin d’arriver jusqu’à elle. Il suffit qu’elle entende ma voix. J’ai aussi un secret avec elle, et dès que je dirai un certain mot, elle fera volte-face et viendra à moi.

— Dis-moi plutôt ce secret ?

— Personne ne doit le savoir. »

Il éperonna son alezan pour le forcer presque à l’impossible. Selon son désir, je me dirigeai vers la droite, Achmet derrière moi, sans m’occuper de l’Anglais.

D’un léger sifflement, j’excitai mon cheval qui sembla prendre de nouvelles forces ; ses sabots dévorèrent l’espace, et en cinq minutes j’arrivai près du chameau qui fuyait à la vitesse d’un ouragan.

« *Rreeh, rreeh !* Arrêtez, arrêtez ! » criai-je.

Le chameau s’arrêta, en effet, mais en même temps une détonation retentit, et une balle partie de l’atucha siffla au-dessus de ma tête. Le Kroumir avait usé de ruse. Il avait pris Mochallah avec lui sur son cheval et placé un Hamema dans la litière, mais comme ce dernier n’avait qu’un fusil à un coup, il n’était plus dangereux pour moi.

« *Khee, khee !* » commandai-je au chameau en le saisissant par la bride pour le faire s’agenouiller. L’animal obéit, mais le Hamema bondit de la litière par le côté opposé. Une seconde détonation retentit, et l’homme tomba foudroyé par une balle d’Achmet.

« Où est Mochallah ? demanda ce dernier avec effroi.

— Avec le Kroumir, sur la jument, répondis-je ; je cours après eux, prends le chameau ! »

Je n’entendis pas sa réponse, je me retournai vers la gauche où j’apercevais au loin le Kroumir, et derrière lui le cheik accompagné de l’Anglais. C’était le moment d’essayer sur mon cheval la puissance du mot secret. Je lui passai la main entre les oreilles et prononçai : Rih !…

Il s’arrêta un instant, puis avec un hennissement sonore, il s’élança en avant avec la rapidité d’un tourbillon. Il touchait à peine terre. La vitesse avec laquelle tout disparaissait à mes yeux était presque diabolique, et il me semblait être lancé comme une flèche à travers l’espace.

En quelques minutes, nous eûmes rattrapé le cheik.

« Allah akbar, maschallah, ïa radschal ! » cria-t-il effrayé. Mais je l’avais déjà dépassé.

La jument blanche donnait, elle aussi, toutes ses forces ; cinq minutes, dix minutes, un quart d’heure se passèrent, je n’étais plus qu’à cinq longueurs du Kroumir.

« Halte ! » lui criai-je.

Il se retourna.

« Giaour ! » me dit-il, en grinçant des dents.

En même temps je vis briller son couteau. Je crus qu’il allait frapper Mochallah, et je le visai déjà de mon pistolet, lorsque je le vis abaisser son arme, et en piquer légèrement sa jument pour l’exciter.

En effet, l’animal fit quelques bonds convulsifs, qui mirent une longueur de plus entre lui et mon cheval. J’étais sûr cependant de les rattraper, et je me demandais déjà avec anxiété si j’allais ou non tuer le bandit, quand je le vis.

« Halte ou je te tue ! » criai-je, en levant mon pistolet.

Pour toute réponse, il saisit Mochallah et lui mit le poignard sur la gorge.



« Tue-moi, chien, si tu veux sa mort ! » dit-il enfin.

Je n'osai pas ; je mis de nouveau la main entre les oreilles de mon cheval, sans toutefois prononcer le mot magique dont je ne voulais pas divulguer le secret au coquin.

La poursuite continua parmi le bétail et les cavaliers. Je voyais les tentes se rapprocher avec la rapidité de mes pensées ; j'arrivai aux côtés du Kroumir, je le saisis par le bras, mais au même instant son cheval fit un tel écart que je fus séparé de lui et emporté au loin par la vitesse de notre course.

Un rire moqueur s'éleva :

« *Saadis el Chabir !* » entendis-je crier.

Je modérai l'allure de mon cheval et le ramenai en arrière, au milieu du campement. Aussitôt cent fusils se braquèrent sur moi, et vingt poings se tendirent vers moi. J'étais dans la même situation qu'un faucon poursuivant une colombe, et passant par la fenêtre.

« Abattez-le ! disait le Kroumir, c'est un chien, un giaour, un traître qui voulait me tuer ! »

Je vis d'un coup d'œil que toute résistance serait vaine ; ces gens étaient des connaissances intimes du Kroumir. Cependant, ce qui avait sauvé ce dernier chez les Sebira pourrait peut-être me sauver ici. Non loin de moi venait de s'ouvrir une tente, dans laquelle on apercevait une femme et, à ses côtés, une jeune fille de quatorze ans environ. Celle-ci portait des pantalons blancs bouffants et une petite veste courte sans manches. Des anneaux ornaient ses poignets et ses chevilles ; elle portait autour du cou une chaîne faite de pièces d'argent et de clous de girofle, et ses longues nattes étaient entrelacées

de perles et de pièces de monnaie. D'une main, elle tenait sa *kabayah,* la tunique longue, et de l'autre une écharpe brodée de paillettes.

Je bondis de mon cheval, bousculai les assistants et me précipitai vers les deux femmes.

« *Fi hard el harime !* Je suis sous la protection des femmes ! » criai-je à haute voix en me glissant dans la tente.

Des cris de colère retentirent dans le camp. Les deux Bédouins m'avaient suivi et me regardaient d'un air embarrassé.

« Es-tu mariée ? demandai-je à la jeune fille.

— Non.

— Es-tu fiancée ?

— Non.

— Alors tu seras ma sœur comme je serai ton frère. »

C'était plus que de l'audace, c'était de la témérité. Si ce que j'allais essayer ne réussissait pas, j'étais perdu. Je détachai le châle qui me servait de ceinture et dans lequel j'avais renfermé de petits objets à distribuer en cadeaux, objets sans aucune valeur, mais très prisés dans le pays. J'en retirai un collier en perles fausses et deux épingles à cheveux supportant des papillons de même espèce. J'en parai le cou et la chevelure de la jeune fille.

« Veux-tu bien accepter ceci et être ma sœur ? Dis oui, implorai-je, ô fleur la plus belle de ce pays ! »

Elle rougit et me demanda à l'oreille :

« Cela m'appartiendra-t-il vraiment ?

— Oui, ce sera à toi si tu veux bien que je devienne ton frère.

— Je veux bien, murmura-t-elle.

— Veux-tu me dire ton nom ? lui dis-je.

— Je m'appelle Dschumeilah.

— Alors, Dschumeilah, viens… Où habite le cheik de ce campement ?

— Ici.

— Est-ce ton père ?

— Non, c'est son frère ; mon père est le cheik des Mescheer d'Adscheb el Aioun et Hamra Kamudn.

— Alors, tu es toi-même une invitée ici ?

— Oui. »

J'en fus enchanté, car l'ami d'un invité a droit à plus d'égards

encore que l'ami lui-même ou l'invité. Je fis sortir la jeune fille de la tente. Dehors, je retrouvai mon cheval complètement dépouillé de son harnachement, et entouré de Bédouins qui examinaient sa conformation. Non loin de là, le cheik Ali en Nurabi et l'Anglais étaient gardés en prisonniers.

« Depuis quand, criai-je d'une voix forte, les vaillants Béni Mescheer ont-il pris l'habitude de piller leurs convives' ? Où est le bey El Urdi chef et maître de ce campement ? »

Un vieux Bédouin s'avança :

« C'est moi, que veux-tu ? dit-il.

— Voici Dschumeilah, la rose de Hamra Kamuda. Elle me nomme son frère, et sa chevelure porte mes présents. Elle m'a accueilli dans sa tente, et tu permets à tes hommes de dépouiller mon cheval. Regarde bien l'ombre de cette tente, ô cheik : quand elle aura avancé de la largeur d'une main jusqu'à l'endroit où j'enfonce mon poignard, je tuerai de ce poignard quiconque possédera encore la moindre chose qui m'appartienne ! »

Un murmure bruyant s'éleva autour de moi et une voix dans la foule cria :

« Ne le crois pas, ô cheik ; c'est un menteur, un giaour possédé du démon ! »

Cette voix était celle du Kroumir. Je feignis de ne point l'entendre.

« Fille de mon frère, as-tu accepté ces cadeaux ? demanda le cheik à la jeune fille.

— Oui, il est un hôte envoyé par Dieu ; tu lui dois protection.

— Tu vas attirer bien des soucis sur ma tête ; toutefois ta parole est la mienne, et ton frère est mon frère. Qu'on lui rende ce qu'on lui a pris ; il devient un fils des Ouelad Scherehn. »

Puis il s'approcha de moi et me tendit la main :

« *Habakek !* Sois le bienvenu parmi nous ! Ton pied peut aller et venir parmi nous comme il te plaira. Ton ami devient mon ami, ton ennemi mon ennemi.

— Je te crois et ai confiance en toi, ô cheik ! Pourquoi, alors, fais-tu mes amis prisonniers ? dis-je en lui montrant Ali en Nurabi et l'Anglais.

— Ces hommes sont-ils donc tes amis ?

— Ils le sont.

— Je ne sais pas encore comment ils sont venus ici. J'étais près des troupeaux, et rentrai dans le campement comme tu sortais de la tente.

J'examinerai ce qui est juste et convenable. Qu'on appelle les anciens en délibération ! »

Au même instant, un cri d'angoisse retentit à l'entrée. Achmet in Salah se précipitait avec son chameau entre les tentes, appelant :

« Sidi, sidi ! Où est mon maître ? Voici Achmet in Salah ! »

À un signe que je lui fis, il fit agenouiller son chameau et s'élança vers moi. À la manière dont il me serra dans ses bras, je compris que le brave garçon m'avait vraiment donné une place dans son cœur.

« Es-tu prisonnier, sidi ? demanda-t-il.

— Non.

— Et les autres ?

— Ils le sont pour l'instant seulement.

— Où est Mochallah ?

— Ici, car voilà son ravisseur. »

Je lui indiquai le Kroumir, qui se tenait, le regard sombre, dans un groupe de Mescheer.

Achmet voulait se précipiter sur lui pour l'étrangler ; je le retins :

« Arrête, lui dis-je, c'est un ami des Mescheer comme moi-même. La Dschemma le jugera.

— Qu'elle fasse vite, car il n'échappera pas à ma vengeance ! »

On gardait les deux prisonniers dans une tente, où on les avait emmenés sans toucher à Achmet.

Les Mescheer formaient de nouveau des groupes, les uns menaçants, les autres curieux. Le chameau restait couché, et mon cheval était de nouveau recouvert de tout ce qui lui avait été enlevé. Je retirai mon poignard de terre.

Dschumeilah était rentrée dans la tente, mais je l'aperçus nous épiant par une fente de la porte.

J'étais inquiet des Sebira que nous avions laissés en arrière :

« Où est ton cheval ? demandai-je à Achmet.

— Dehors, dans la plaine. Je savais que tu te chargeais de Mochallah, alors j'ai attaché mon cheval fatigué à une pierre et poursuivi les Hamema qui se dirigeaient vers ce camp.

— *Allah kerihm !* Qu'as-tu fait ? En as-tu tué un ?

— Non, car j'ai pensé qu'ils étaient amis de ces hommes. Ils s'enfuyaient dans le désert, et je les ai pourchassés aussi loin que j'ai pu. J'ai voulu voir ensuite où vous étiez, Mochallah et toi. Maintenant

je vais retourner chercher mon cheval. »

Cet Achmet avait vraiment le diable au corps.

« Va le chercher, dis-je, mais ne l'amène pas ici.

— Où donc alors, sidi ?

— Je ne sais comment les choses vont s'arranger ici. Va au-devant de nos compagnons, amène-les en vue du village, qu'ils nous y attendent et se tiennent prêts à combattre. »

Il remonta sur son chameau. Le Kroumir apparut au même moment :

« Arrêtez, cria-t-il, cet homme est prisonnier ! Il n'a pas le droit de partir ! »

Je tirai mon fusil de la selle et le visai :

« Pars ! » dis-je à Achmet.

Je n'abaissai l'arme que quand il fut hors de vue. Je m'aperçus alors que ce geste avait encore augmenté l'irritation des Mescheer. Quelques-uns montèrent à cheval pour suivre mon serviteur. J'attachai solidement mon coursier à l'entrée de la tente et entrai :

« *Saalam aleikum !* La paix soit avec vous ! Je n'ai pas encore eu le temps de vous saluer, » dis-je en m'excusant.

Les deux femmes ne répondirent pas. La plus âgée semblait avoir fait des reproches à la plus jeune.

« J'ai soif, » dis-je simplement en m'asseyant.

Dschumeilah m'apporta de l'eau :

« Bois, dit-elle, veux-tu aussi manger ?

— Non, je ne mangerai pas avant la décision de la Dschemma.

— De quelle tribu êtes-vous ?

— Un des prisonniers est le cheik des Ouelad Sebira ; l'autre est un grand émir d'Angleterre et moi je suis un bey de France.

— La France est-elle un pays lointain ?

— Elle est au nord, très loin, au-delà des mers, à plus de quatre-vingts jours de voyage d'ici. »

Elle battit des mains avec admiration.

« Tu viens de si loin ! Que viens-tu faire parmi nous ?

— Délivrer une jeune fille qu'un méchant homme a ravi à sa mère. »

Ceci éveilla l'intérêt de la vieille. Je lui fis cadeau d'une pièce de cinq piastres et lui racontai l'enlèvement de Mochallah avec autant de

détails que je le jugeai nécessaire pour les émouvoir. Je conquis du même coup leur sympathie. Dschumeilah proposa d'aller chercher Mochallah et l'autre femme y consentit. Le cheik entrait au même moment pour m'appeler à l'assemblée. Je trouvai les anciens réunis en plein air. Le Kroumir, l'Anglais et Ali en Nurabi étaient aussi présents. Et les Hamema, ayant retrouvé leur chemin, arrivèrent au cours de la discussion.

Dans les circonstances actuelles, le cas était assez difficile à juger. Le Kroumir était chez les Mescheer au même titre que moi-même, par suite Ali et l'Anglais devaient être traités comme des hommes libres. Jusque-là les parties étaient d'accord ; mais quand le cheik réclama sa fille et son cheval, il se heurta à un refus obstiné.

Le Kroumir déclara tranquillement qu'il avait pris la jument blanche parce que, dans sa précipitation, il n'avait pas trouvé son cheval, lequel, du reste, avait autant de valeur.

La Dschemma avoua son incompétence en la matière ; elle tenait seulement à ce que chacun s'en retournât sur l'animal même qui l'avait amené.

Enfin, le Kroumir nia énergiquement avoir violé son serment.

La séance devenait plus orageuse de minute en minute, le cheik était plutôt pour nous ; le reste au contraire pour le Kroumir. On était sur le point de conclure que ce dernier pourrait se retirer avec son butin, tandis que nous serions retenus dans le camp jusqu'à ce qu'il fût en sûreté, quand je me levai.

D'un geste, je réclamai le silence. Je pris sans mot dire ma carabine Henry et visai une lance fichée en terre à une assez grande distance de la tente. J'avais déjà souvent employé ce moyen pour intimider les gens qui ne sont pas familiarisés avec le mécanisme d'une arme à vingt-cinq coups, et cette carabine en avait imposé aux Apaches et aux Comanches, aux Chinois et aux Malais, aux Cafres, aux Hottentots, aux Kurdes et aux Persans. Pourquoi ne jouerait-elle pas ici un rôle bienfaisant ?

J'appuyai douze fois sur la détente, à intervalles réguliers, en tirant chaque fois un peu plus bas, puis je m'arrêtai et montrai la lance en silence.

Tous se levèrent et coururent l'examiner. Le Kroumir y fut avec eux. Pendant qu'ils me tournaient le dos en poussant des cris de surprise, je me hâtai de recharger mon arme.

La lance présentait douze trous à distance égale. Les Bédouins n'avaient jamais rien vu de semblable ; ils avaient retiré l'arme de terre et se la passaient avec admiration de main en main.

Les anciens revinrent à leur place en jetant des regards timides sur ma personne et ma carabine.

« Émir, qu'est-ce que ce fusil ? me demanda le cheik. A-t-il été fait par un magicien ?

— Tu sais bien qu'on ne doit pas parler de magicien, répondis-je pour me dérober. Avec ce fusil je puis atteindre l'hirondelle, le vautour, le sanglier, la panthère, le tigre et même le lion. Tout homme ou tout animal qui devient mon ennemi est perdu si je m'en sers. J'ai déjà tiré douze fois, voulez-vous que je tire encore dix, quinze, vingt fois ?

— Seigneur, ce fusil est plus précieux que tous ceux que j'ai vus. Peut-on y toucher ?

— Non. Personne autre que moi ne saurait s'en servir. Que sont tous vos fusils, lances et poignards à côté de cette arme merveilleuse ? Si vous montiez à cheval pour m'attaquer, je n'aurais qu'à rester ici tranquille et à lever mon fusil pour vous renverser de vos chevaux, avant même que vous ayez pu me faire une égratignure. Voyez aussi ces petits pistolets dans ma ceinture, je vais, sans les charger, tirer sur ce piquet de la tente. Allez compter les trous.

« Cet émir d'Angleterre a les mêmes armes merveilleuses, les voyez-vous à sa ceinture ? Ne serions-nous que tous deux contre vous tous, nous n'aurions rien à craindre, et malgré cela nous avons encore devant votre campement cinquante hommes bien armés. N'apercevez-vous pas leurs têtes entre vos tentes ? Voulez-vous encore protéger ce bandit et lui permettre de garder la jument et la fille du cheik des Sebira ? Dieu est miséricordieux ! Qu'il vous fasse la grâce de guider vos pensées afin que nos balles ne vous envoient pas dans le pays d'où l'on ne revient jamais. Nous sommes venus à vous comme des amis, faut-il que nous devenions ennemis par la faute de ce brigand. Je ne veux pas que cette vallée retentisse de vos lamentations et que les cris des Mescheer mourants troublent les échos de ces montagnes. Vos oreilles entendent mes paroles, que votre cœur aussi comprenne mes avertissements ! »

Je m'assis. J'avais produit une profonde impression qui s'accrut encore quand les hommes du douar accoururent annoncer la venue d'un grand nombre de cavaliers.

On reprit la délibération, mais sans arriver au résultat que j'avais espéré. On décida, en effet, d'envoyer chercher les plus anciens des autres tribus des Mescheer pour trancher en dernier ressort et de tout laisser en suspens jusque-là. Nous obtenions cependant quelques avantages : le Kroumir devrait rester au camp, Ali et Achmet pourraient voir Mochallah et les soixante Sébira avaient la permission

de pénétrer dans le douar à la condition de se suffire eux-mêmes. La jument restait par contre la propriété de Saadis, qui conservait en même temps la surveillance de la jeune fille à laquelle il était interdit de sortir de sa tente.

Je demeurai chez le cheik ; l'Anglais, lui, préféra camper avec les Ouelad. Ali en Nurabi rentrait en possession de son chameau.

Cette discussion avait pris beaucoup de temps, et à peine tout était-il rentré en ordre que le soleil baissait à l'horizon. On apporta des tas d'alfas et de mimosas épineux pour allumer d'innombrables feux à la tombée de la nuit.

Le cheik Mohammed er Raman était devant sa tente entouré d'un cercle de jeunes hommes qu'il faisait tirer à la courte paille. Je m'approchai d'eux.

« Pourquoi tirez-vous au sort ? leur demandai-je.

— Pour une triste affaire. Si seulement ton fusil magique pouvait nous aider.

— Contre qui ?

— Nous ne pouvons te le dire que tout bas. »

Il vint vers moi et me chuchota à l'oreille :

« Contre Areth, le lion. »

Le Bédouin a une étrange superstition. Il ne prononce jamais le nom du lion à haute voix de peur que l'animal accoure en l'entendant.

« El Areth est ici ? Où se tient-il ?

— *Allah illa Allah ! ïa Allah il Allah !* Parle bas, émir, ou il viendra nous dévorer.

« Dieu nous a cruellement éprouvés. Nous faisions paître nos troupeaux à Dschel Tiuasch quand le « seigneur à la grosse tête » (le lion) se jeta sur notre bétail et nos brebis pour les manger. Nous nous enfuîmes vers Djebel Semata : il nous suivit et dévora même nos fils ; nous cherchâmes asile dans le Djebel Kokada, il nous y accompagna plus furieux que jamais.

« Pourquoi ne l'avez-vous pas tué ?

— Nous nous sommes rendu cent vingt hommes contre lui ; nous l'avons blessé ; mais il a dévoré quatre de nos guerriers pendant que les autres prenaient la fuite. Ô émir, il est terrible ! C'est pourquoi nous sommes venus ici dans le Djebel Schefara. Nous croyions que la contrée ne l'attirerait pas parce qu'elle manque d'eau et que le « roi du tonnerre » (le lion) aime à boire. Il nous a suivis quand même. Le lion a maintenant une femelle et des petits, il lui faut encore davantage de

viande et il en cherche toute la nuit. Allah a détourné son visage de nous ; si nous ne nous enfonçons pas dans le désert, nous périrons, et si nous nous y enfonçons, ce seront nos troupeaux qui périront, faute d'eau. »

Je n'eus pas de mal à le croire. Je savais que l'Arabe n'oserait jamais se risquer seul en face d'un lion comme le fait froidement un homme du Nord quand il a une arme sûre en mains ; seulement, lorsque le roi des animaux a dévoré un bonne partie de ses troupeaux, il appelle ses camarades à l'aide, et ils se réunissent en grand nombre pour chercher l'animal dans son antre. On fait un bruit infernal, on lui jette des pierres, on lui crie les pires injures ; mais dès qu'il apparaît, on lance des javelots et des flèches inutiles.

Heureusement, le lion s'affaiblit en perdant du sang par toutes ces petites blessures ; il n'est jamais abattu par une seule balle tirée avec sang-froid, et sa mort coûte toujours la vie à plusieurs hommes. On fuit d'une contrée à l'autre ; le lion y vient et l'angoisse recommence.

« Restez ici et tuez-le, dis-je tranquillement.

— Nous avons essayé, effendi, mais il ne veut pas mourir, et ici nous avons trouvé un autre ennemi encore plus redoutable.

— Lequel ?

— La panthère noire, le plus terrible de tous les animaux.

— Tu dis vrai, car si le lion se contente de la quantité de viande qui lui est nécessaire, la panthère tue pour le plaisir de tuer. Elle est avide de sang et quand elle a goûté à la chair de l'homme, elle n'en veut plus d'autre. Alors vous en avez une ici ?

— Oui, avec le lion.

— Tous deux à la fois ? C'est rare.

— Ô émir, ils n'habitent pas au même endroit. Le roi du tonnerre a son palais là-bas, dans les rochers de la plaine, et la panthère descend du Djebel Berberu. L'autre jour elle a tué quatre brebis, puis une vache, puis un cheval. Elle s'est fatiguée de la chair des animaux et s'est emparée d'un homme, et depuis elle ne veut plus boire que du sang humain. Personne n'ose plus garder les troupeaux. Nous avons été consulter le célèbre marabout de Semela de Feraschisch ; il nous a dit de tirer au sort chaque soir sept veilleurs de nuit, deux pour les brebis, deux pour le bétail et trois pour les chevaux. Il a donné une amulette à chacun de nous, et malgré cela la panthère nous a mangé un jeune homme, et le lion un chameau.

— Est-ce que les chameaux sont avec les brebis ?

— Oui, c'est l'habitude.

— Et vous êtes en train de tirer au sort qui sera de garde ce soir ?

— Oui, c'est mon fils qui vient d'être désigné en premier.

— Qui est-il ?

— Il n'est pas ici ; j'ai tiré pour lui parce qu'il est parti pour Kas bu Falha, mais il reviendra bientôt.

— Je veillerai avec lui.

— Emir, est-ce vrai ?

— Oui, moi et l'émir d'Angleterre.

— Avec ton fusil magique ?

— J'en ai encore un autre pour tuer la panthère. La nuit vient ; conduis-nous auprès des troupeaux.

— Permets d'abord que je finisse de tirer au sort. »

J'allai chercher sir Percy. Il était assis auprès d'Achmet avec lequel il baragouinait un arabe épouvantable.

« Holà ! sir, dis-je, je viens vous annoncer une aventure.

— *Well !* cela me va ! Laquelle ?

— Nous allons tuer le « maître des tremblements de terre ».

— Qui ? demanda-t-il étonné.

— Et pour être plus joli « le père du chef des démons ».

— Allez vous-même au diable, avec vos plaisanteries !

— Ce n'est pas une plaisanterie, le premier de ces noms désigne ici le lion et l'autre la panthère noire.

— Un lion, une panthère noire ! *Heavens !* Est-ce sérieux, ou voulez-vous rire ?

— C'est très sérieux.

— Nous allons chasser ces bêtes ! *Halloo ! huzza !* Mais quand et où ? »

Il bondissait de joie, agitant ses immenses jambes et gesticulant tellement avec ses énormes bras que les Bédouins le regardaient avec un étonnement mêlé de crainte.

« Quand ?

— Cette nuit, répondis-je, et le cheik Mohammed er Raman nous montrera où. »

Je lui répétai le récit du cheik. Sa joie devint sans bornes. Malgré ses excentricités, il était un chasseur courageux et adroit, et il s'était montré plus d'une fois un tireur habile quand nous chassions ensemble

l’éléphant à Ceylan et le tigre aux Indes.

Le cheik vint nous chercher pour nous emmener au campement où l’on était en train de rassembler les animaux dispersés et de préparer les feux pour la nuit.

« Vous réunissez toujours les animaux en trois groupes distincts ? demandai-je au cheik.

— Oui.

— Eh bien, si tu veux que nous tuions le lion et la panthère, fais ce que je vais te demander.

— Je le ferai.

— Place les chevaux en file le long du campement, puis les bestiaux, puis les chameaux et enfin les brebis. L’endroit où vont reposer tes animaux a la forme d’un triangle dont l’un des côtés s’appuie au camp, et les deux autres forment un angle dont le sommet est en dehors du camp. Ces deux côtés seront formés par les brebis ; les autres animaux seront à l’intérieur, parce qu’ils ont plus de valeur. Enfin, au centre du triangle, on allumera un grand feu qui éclairera tout l’endroit.

— Où seront les gardiens ?

— Au milieu du troupeau ; ils devront se poster de manière à ne pouvoir être atteints par le lion.

— Moi et cet émir nous nous tiendrons en dehors, chacun sur un côté du triangle. Dis aux gardiens qu’ils ne devront tirer à aucun prix, même s’ils sont attaqués.

— Seigneur, ton plan est bon et bien fait. »

Il disait cela parce que, grâce à cette disposition, j’attirais tous les dangers sur sir Percy et moi.

Quand nous rentrâmes au campement, on nous regarda avec surprise. Ces hommes ne pouvaient comprendre que deux individus consentissent à risquer leur vie seuls à seuls avec un lion et une panthère noire.

Quant au Kroumir, il me jeta en passant un regard moqueur. Il espérait sans doute que le lion et la panthère le délivreraient de ses deux pires ennemis.

Comme le chef voulait nous emmener dans sa tente, Achmet me retint.

« Sidi, veux-tu vraiment tuer le « seigneur à la grosse tête ? » demanda-t-il inquiet.

— Oui.

— Ô Sidi, je sais bien que tu en as déjà tué deux en Algérie, je sais aussi que tu en as tué plusieurs dans le pays des Cafres, mais ici le « roi du tonnerre » est pire que partout ailleurs ; il faut beaucoup de balles pour le tuer. Et la panthère est encore pire que lui ; elle a mille vies dans son corps, elle peut briser du fer avec ses mâchoires, et rien ne résiste à ses griffes. Reste ici, ne sors pas.

— Je dois tenir ma promesse. »

Je le quittai et me rendis dans la tente du cheik prendre le repas du soir. Ce repas consistait ici encore en un agneau rôti auquel Dschumeilah ajouta, en dernier lieu, des mûres et des raisins secs arrosés de crème douce. Le repas fini, nous sortîmes de la tente et prîmes place auprès des feux qui avaient été allumés pour la nuit. Il y régnait une grande animation, car Achmet était en train de raconter mes aventures. On nous fit place très respectueusement et l'on nous amusa par une pantomime avec chants, jouée par plusieurs Bédouins en habits de femme. On recommença ensuite les récits de chasse et quand, vers 10 heures et demie, je me levai ainsi que l'Anglais pour nous mettre en faction, chacun se promit de ne pas dormir.

Je remis mes armes à Achmet et gardai seulement ma carabine et mon couteau de chasse ; sir David Percy prit son fusil et son kriss malais.

« De quel côté allez-vous, sir ? me demanda-t-il.

— Voulez-vous que nous tirions au sort ?

— Oui.

— Bon. Tournez-vous. Je tiens mon couteau, le manche dans une direction et la lame dans l'autre. Que choisissez-vous ?

— La lame.

— Eh bien, regardez, elle indique la droite ; allez donc à droite mais auparavant faisons une reconnaissance. »

Nous passâmes entre les tentes pour aller du côté du bétail. Mes ordres avaient été suivis à la lettre. Au milieu, le grand feu dont la lueur éclairait les bêtes les plus proches, tandis qu'elle donnait aux plus éloignées des formes fantastiques. Auprès du feu, les sept gardiens assis, leurs chiens près d'eux. Il n'y avait plus qu'à prendre chacun notre poste pour attendre le lion et la panthère.

Je laissai partir sir Percy et me dirigeai encore une fois vers les animaux. Les chameaux et les bœufs ruminaient tranquillement au centre du triangle, et les brebis, placées à l'endroit le plus dangereux, se serraient les unes contre les autres, comme si elles entendaient déjà la voix de leur terrible ennemi.

C'était la nouvelle lune, les étoiles brillaient au ciel, mais leur lueur se confondait avec les feux allumés. Toutefois, pour ne pas attirer les regards des fauves, je quittai mon burnous et mon turban blancs et me tins un peu à l'écart du troupeau afin de pouvoir embrasser d'un coup d'œil la ligne qui m'était confiée. Je me couchai à plat ventre, la carabine et le poignard à ma portée, et j'attendis les événements.

Le lion comme la panthère vont boire avant de chercher leur proie, et tous deux donnent généralement de la voix à ce moment.

Comme le lion habitait dans la plaine située du côté de l'Anglais, il y avait beaucoup de chance pour que ce dernier fût averti par un rugissement de l'approche de l'animal.

Ma position était plus dangereuse, la panthère irait sans doute boire dans le Djebel Berberu, d'où je ne pouvais entendre sa voix, et pourrait, en rampant sans bruit près de moi, me surprendre facilement. Mes nombreuses explorations avaient heureusement développé d'une manière toute particulière ma vue, mon ouïe et mon odorat, et j'avais pour ainsi dire le pressentiment inexplicable que nous éprouvons souvent à l'approche d'un danger.

L'homme est dans la plupart des cas bien mieux armé qu'il ne le croit contre les animaux.

Le temps passait dans le plus profond silence ; tout à coup retentit au loin ce roulement étouffé indescriptible qui a valu au lion le nom de « roi du tremblement de terre ». Le fauve était en train de s'abreuver et avertissait les troupeaux, avec la franchise et la fierté d'un roi qu'il avait faim. Deux fois il fit entendre son rugissement, puis tout se tut de nouveau.

Un quart d'heure passa et voilà que le rugissement, à ma grande terreur, se faisait entendre tout près, à mille pas à peine du troupeau. J'aurais eu moins peur si nous avions été face à face, mais dans ce cas, je tremblai d'anxiété de ce qui pouvait arriver.

Les brebis se serrèrent encore davantage les unes contre les autres sans pousser le moindre bêlement et les chiens se turent ; tous avaient peur du puissant souverain. Moi-même je retins mon souffle. Un nouveau cri se fit entendre, puis un bruissement comme celui d'un être bondissant, puis un horrible craquement d'os broyés, un coup de fusil, un autre et de nouveau le silence.

Je ne pus y tenir quelque imprudent que ce fût, je voulus savoir.

« Sir Percy, appelai-je à haute voix.

— *Yes,* me répondit-on de l'autre côté.

— Sain et sauf ?

— *Well !*

— Il est venu ?

— Lui-même.

— Qu'a-t-il emporté ?

— Un jeune chameau.

— L'avez-vous touché ?

— Je l'espère.

— Restez tranquille, ils sont deux en général.

— *Well !* »

Le vieux Percy avait raté son coup. D'où cela pouvait-il venir ? Il était habituellement si adroit. Si je n'étais pas plus heureux que lui, nous étions à jamais perdus dans l'esprit des Bédouins. N'allait-il donc rien se passer de mon côté ?

Je crus entendre quelque chose, j'appliquai mon oreille sur la terre. En vérité, j'entendais un murmure semblable à celui que j'avais entendu dans les pampas lorsque le jaguar commençait ses excursions dans la nuit en donnant de la voix au loin.

Était-ce la panthère qui descendait du Djebel Berberu ? Je me glissai vers l'ombre la plus épaisse ; un quart d'heure s'écoula, puis un autre, puis un autre encore. M'étais-je trompé, ou l'animal avait-il changé de direction ? Allais-je entendre un rugissement tout près de moi ?

Grands dieux ! qu'apercevais-je tout à coup là-bas, près de la première tente du campement ? C'était un être humain, une forme féminine qui se glissait dans l'ombre. Qui était-ce, quel était son but ?

Je n'eus pas le temps d'approfondir ce mystère, dans l'air se répandait tout autour de moi cette odeur particulière du fauve en liberté et je vis d'un coup d'œil deux corps rampant en silence, l'un se dirigeant vers le sommet du triangle, l'autre se rapprochant de moi.

Un couple de panthères avait réussi à s'approcher sournoisement sans le moindre bruit.

L'une d'elles était à vingt pas de moi environ. Je mis mon couteau entre mes dents et, m'appuyant sur le coude gauche, je visai.

Elle vit mon mouvement, et se dressant sur ses pattes de derrière elle se tapit sur celles de devant. Elle roula d'abord des yeux flamboyants puis les ferma peu à peu. Je savais qu'elle bondirait aussitôt qu'ils se réduiraient à une fente. Je visai donc son œil droit et tirai en me rejetant aussitôt de côté, si brusquement que je retombai à huit pas de l'endroit où je me trouvais précédemment.

Mon coup de fusil avait été suivi d'un seul cri, mais si terrible et si effrayant que les chiens autour du foyer se mirent à hurler de peur.

Il me suffit d'un coup d'œil pour voir que ma balle avait atteint son but : une des panthères était morte !

Mais l'autre ? Je regardai le sommet du triangle et l'y aperçus, dressée et fixant l'endroit où avait retenti le cri de mort de son compagnon. Elle semblait réfléchir et attendre un second cri. J'en profitai pour recharger fébrilement mon fusil, me reculer et m'agenouiller, tout cela naturellement avec beaucoup plus de rapidité qu'il n'en faut pour le raconter.

Je détournai une minute mes yeux de ce nouvel ennemi pour regarder vers la tente. La silhouette féminine y était encore. Si la panthère l'apercevait, elle était perdue.

Or l'animal l'apercevait, en effet, et se mettait à ramper vers elle. Devais-je appeler pour l'avertir ?

La bête s'arrêta, elle avait senti l'odeur du sang. En cinq bonds formidables, elle fut auprès du cadavre, le flaira un instant puis se précipita avec un rugissement de douleur sur la femme.

Je bondis à sa suite ; jamais de ma vie je n'avais fait de sauts semblables. La panthère s'élança sur la femme, mais son élan fut heureusement trop fort, elle retomba trop loin. Elle se retourna aussitôt, mais je tirai en même temps et je vis l'animal tressaillir.

N'avais-je point du même coup blessé la femme ? J'eus à peine le temps de m'en assurer ; l'animal blessé se retournait vers moi et si je manquais le seul coup qui me restait à tirer j'étais perdu.

Trois minutes s'écoulèrent, qui me semblèrent un siècle. À trois pas de moi, la panthère s'arrêta pour mieux calculer sa distance, son œil étincelant dans l'ombre m'offrit une cible sûre, et je tirai, me rejetant ensuite de côté comme la première fois. Je sentis un frôlement sur mon bras, je laissai tomber mon fusil et saisis mon couteau ; à deux pas de moi, la bête gisait pantelante ; un râle bref, un frisson convulsif : elle était morte.

Je rechargeai mon fusil et courus vers la femme : c'était Dschumeilah. Elle était sans connaissance sur le sol, mais sans aucune trace de sang ou de blessure. Je soulevai sa tête, et à ce mouvement elle rouvrit les yeux, elle n'était donc pas morte.

« Émir, me dit-elle tout joyeuse.

— Dschumeilah, que fais-tu ici ?

— J'avais peur pour toi. »

Quelle imprudence ! mais je n'eus pas le courage de me fâcher et de

la gronder.

« Si la panthère t’avait tuée ? repris-je.

— Allah était avec moi et toi aussi. »

Elle, se redressant et me saisissant le bras :

« Il y a du sang ici. Es-tu blessé, émir ?

— Je ne m’en étais pas aperçu. Sans doute une des griffes de l’animal m’aura effleuré quand il est tombé ; ce n’est rien, dis-je, pour la rassurer.

— N’est-ce vraiment rien ? Ne souffres-tu pas ?

— Non, mais il ne faut pas que tu restes ici ; on ne va pas tarder à venir. La femme de ton oncle sait-elle que tu n’es pas dans la tente ?

— Non. Elle dort et se cache sous ses couvertures parce qu’elle a peur du lion et de la panthère.

— La panthère ne peut plus nous faire de mal, j’ai tué les deux bêtes.

— Toutes les deux, sidi ? demanda-t-elle étonnée.

— Toutes les deux ; mais retourne dans ta tente, car il faut que je m’en aille.

— Maître, tu es un grand guerrier ; tu es un héros comme il n’y en a pas ici. Dschumeilah ne t’oubliera jamais. »

Elle s’enfuit.

Moi aussi, je ne l’ai jamais oubliée !…

J’examinai les deux animaux : ils étaient de grande taille et atteignaient presque celle du tigre de Bengale.

Les deux coups de mon fusil et le silence qui avait suivi avaient sans doute donné des inquiétudes à l’Anglais ; il fit donc comme moi la première fois et je l’entendis bientôt m’appeler par un *Halloo !* sonore.

« Yes, répondis-je à son exemple.

— Est-il venu ?

— Oui.

— Touché ?

— Non.

— *Fie devil !* Au diable !

— Yes.

— Venez-vous, ou dois-je ?…

— Arrivez. »

En trois minutes, il fut près de moi.

« Chats maudits ! grogna-t-il.

— Misérables !

— Mon matou ne revient pas non plus.

— De quelle taille était le chameau, était-ce un jeune ou un adulte ?

— Un animal de deux ans.

— Alors, maître Percy, dis-je en riant, notre chat ne reviendra certainement pas ; car, avec un chameau de deux ans, il aura de quoi se rassasier lui et sa famille. Mais, *old shooter*, comment se fait-il que vous n'ayez pas atteint ce petit animal ?

— Ce petit animal ! Que le diable vous emporte ! il était aussi haut qu'un éléphant de dix-huit ans.

— Ho ! ho !

— *Yes !* je n'aurais jamais cru qu'un lion puisse atteindre une taille pareille ; je ne pensais jamais qu'aux félins que l'on voit dans les jardins zoologiques ou les ménageries. De plus, j'avais mal choisi mon emplacement. Il a attaqué le troupeau trop à ma gauche et j'étais aveuglé par la lueur du foyer. Je ne l'ai pas touché, j'en suis sûr.

— Avez-vous vu des traces de sang ?

— Non, je n'ai pas bougé de place…

— Bien que vous l'ayez trouvée si mauvaise, vous auriez dû en choisir une comme la mienne ; vous auriez peut-être tué aussi quelque chose.

— Aussi ? Peuh ! vous non plus n'avez rien tué.

— Hum ! venez donc par ici. Qu'est-ce que cela ?

— *Death !* une bête ! cria-t-il en se baissant pour mieux voir.

— Oui, une panthère noire. Venez encore plus loin : et ceci, qu'est-ce ?

— *Zounds !* encore une bête !

— Encore une panthère noire.

— Vous prétendiez n'avoir rien touché ?

— Je voulais voir ce que vous diriez. Puisque vos balles n'avaient pas porté, il fallait bien que les miennes fassent leur office ou l'on se serait moqué de nous.

— Hum ! Je ne suis pas enchanté, j'ai eu de la déveine.

— Ne vous faites pas de bile ; nous irons demain chercher le « père du tremblement de terre » et sa famille dans leur antre. Cela vous va-t-

il ?

— *Yes ! well !* répondit-il joyeusement. Mais où avez-vous touché ces garnements ; ils devaient avoir la vie encore plus dure que le lion ?

— À l'œil.

— Tous deux ?

— Oui.

— *All devils !* Racontez-moi cela ! »

Je lui narrai toute l'aventure sans lui parler toutefois de Dschumeilah.

« Mon vieux, s'écria-t-il, cela a dû être intéressant ?

— Intéressant ? ne croyez-vous pas que c'était quelque chose de plus ?

— Sans doute, vous auriez pu être un peu égratigné par ce père ou cette mère du diable, mais on doit s'y habituer.

— S'y habituer ? Je suppose qu'on s'y habitue du premier coup. En tous cas ne pensez-vous pas que nous pourrions maintenant sonner l'hallali ?

— Je suis de cet avis. »

Au fond il était furieux d'avoir eu moins de chance que moi, et il revint au campement l'oreille basse.

Ici il n'y avait pas âme qui vive, les gardiens s'étant retirés dans leurs tentes. Je pénétrai dans celle du cheik. Il était couché sur le sérir éclairé par une petite lampe d'argile.

« Emir ! dit-il en sursautant à mon approche.

— Va chercher tes hommes.

— As-tu vaincu le lion ?

— Il est blessé et mourra demain seulement, mais la panthère et sa femelle sont mortes.

— Est-ce vrai, seigneur ?

— Je te l'affirme.

— *Hamdulillah !* Louange, gloire et reconnaissance à Allah le tout-puissant qui a conduit et béni ta main, car tu as accompli un miracle encore plus grand qu'en tuant dix lions ! Je vais battre l'appel. »

Il sortit une marmite de cuivre sur laquelle était tendue une peau de tambour et se mit à frapper de toutes ses forces.

Aux premiers coups, toutes les tentes s'ouvrirent et leurs occupants accoururent. Il était facile de voir que personne n'était endormi. On

avait entendu nos quatre coups de fusil et on attendait anxieusement le résultat.

Le cheik attendit qu'ils fussent tous réunis puis il commença :

« Au nom du Dieu tout-puissant nous avons remporté une victoire éclatante. Sachez, fils et filles croyants des Mescheer, que les deux panthères ont été tuées. Prenez des flambeaux et des cordes solides, ces deux héros vous conduiront auprès des cadavres des bêtes que vous ramènerez au camp pour les dépouiller. Allah est Dieu et Mahomet est son prophète ! »

Il est impossible de décrire la tempête de cris de joie qui accueillirent ces paroles. On s'embrassait, on se félicitait, on appelait en hurlant Mahomet, les califes, moi, l'Anglais ; c'était un véritable tohu-bohu.

Munis des flambeaux et des cordes nous partîmes, Percy et moi en tête, et près de moi Achmet, ravi de m'avoir retrouvé en vie. Ce bruit inusité excitait également les animaux : les chevaux hennissaient, les chameaux glapissaient, les bestiaux mugissaient, les brebis bêlaient et les chiens aboyaient.

L'on arriva enfin. Personne n'osait d'abord s'approcher, mais quand j'eus remué les corps dans tous les sens, prouvant ainsi que les bêtes étaient bien mortes, chacun se précipita sur elles. On les piétina, on leur donna des coups de poing, on cracha sur elles, et on les injuria. J'eus toutes les peines du monde à empêcher qu'on n'abimât leur peau.

Le calme revint enfin et le cheik me demanda de lui raconter ce qui s'était passé. Je le fis très brièvement, et leur étonnement fut à son comble quand ils virent comment j'avais atteint les animaux à l'œil.

Les panthères furent emmenées dans le douar, tandis que moi, Percy, Ali en Nurabi, Achmet et quelques autres partirent munis de flambeaux du côté où nous espérions retrouver les traces du lion. Il avait été touché sûrement et grièvement, car il avait beaucoup saigné. Il fut convenu avec le cheik qu'on reprendrait ces traces le lendemain ; leur largeur annonçait un animal de grande taille.

Quand nous revînmes au douar, nous trouvâmes les deux panthères dépouillées. On m'apporta leur peau comme étant ma propriété. Je m'aperçus que le cheik les regardait d'un œil d'envie.

« Cheik, lui dis-je, veux-tu exaucer ma prière ?

— Parle, répondit-il ; j'écoute.

— Prends celle de ces peaux qui te plaît le mieux. Chaque fois que tu la verras, tu seras forcé de penser à moi après mon départ.

— Émir, est-ce vrai ? Voudrais-tu vraiment me faire cadeau de cette

peau ?

— Je te les donne toutes deux.

— Toutes deux ?

— Oui, je ne puis les emporter.

— À qui donnerai-je l'autre ?

— À Dschumeilah.

— Pourquoi ? demanda-t-il surpris.

— N'est-ce pas elle qui m'a protégé quand j'étais en danger ? Dieu rend le mal et le bien, pourquoi l'homme serait-il ingrat ? Donne donc l'autre peau à la fille de ton frère. En reposant dessus, elle pensera à l'étranger qui est devenu aujourd'hui son ami et son frère.

— Je te remercie, émir ! Ton cœur est plein de bonté comme la main de bénédictions, c'est pourquoi, moi, je te donnerai la jument et la jeune fille qui ont été ravies au cheik des Sébira. »

III

RUHH ES SEBCHA

Avant d'aller me coucher je dus laisser bander la petite blessure de mon bras par le cheik, qui voulut aussi faire raccommoder mon vêtement par sa femme. Il y eut tant d'agitation dans le douar toute la nuit, que je pus à peine fermer l'œil. On ne parlait que de la future chasse au lion et des prouesses qui y seraient accomplies.

Les Mescheer, depuis qu'ils nous sentaient parmi eux, étaient devenus des chasseurs intrépides et entreprenants.

Comme je m'éveillais au murmure de la prière du matin, le cheik entrait dans ma tente m'annoncer que tout était prêt.

« Le Kroumir vient-il avec nous ? lui demandai-je.

— Non, tu sais bien qu'il n'a pas permission de quitter le camp.

— J'aurais pourtant voulu qu'il vienne.

— Pourquoi ?

— Pour être sûr qu'il n'essaiera pas en notre absence de faire ce qui lui a été défendu.

— Il a donné sa parole.

— Il ne la tiendra pas plus que chez les Sébira. Son cœur est faux et ses lèvres menteuses.

— Je te promets qu'il sera surveillé par ceux qui resteront au camp. La fille d'Ali comme son cheval seront gardés en sûreté.

— Je l'espère, viens et partons.

— Veux-tu monter ton cheval ?

— Oui.

— Permets-moi de t'offrir un de mes chevaux. Le lion aime à bondir sur ces animaux pour dévorer le cavalier ; le tien est trop précieux pour l'exposer à être déchiré.

— Je n'ai pas l'habitude de chasser le lion à cheval pour mieux fuir devant lui. J'ai, au contraire, coutume de descendre pour l'attendre de pied ferme. Je te remercie donc de ta bonté, mais je tiens à monter mon cheval. Combien prends-tu de guerriers ?

— La moitié de mes gens.

— Je vais diviser les Sébira en deux parties. La moitié nous accompagnera, les autres resteront au camp pour surveiller le Kroumir.

— Ce que tu feras sera bien, effendi. Tu es mon frère et mon ami ; tu nous as délivrés des panthères, et je veux que tu nous quittes dans l'amour et la paix. »

Nous partîmes suivis de deux cents Bédouins environ. La trace du lion fut facile à retrouver, vu la grande quantité de sang qu'il avait perdue. Il n'en avait pas moins traîné le chameau cinq cents pas avant de prendre un peu de repos. À cet endroit il y avait une large mare de sang.

« Vous n'avez pas trop mal touché l'animal, dis-je à l'Anglais ; tout ceci nous indique que sa blessure n'est pas insignifiante.

— Il a tout de même eu la force d'emmener le chameau encore plus loin, répondit Percy. Aurait-il été jusqu'à son antre ?

— Je ne crois pas. Le lion a, en effet, l'habitude singulière d'emmener à la chasse toute sa famille. La lionne reste avec ses petits en arrière, à un endroit propice pour dévorer la proie que le mâle lui apporte. Le repas fini, ils s'en retournent, laissant aux hyènes, aux chacals et aux vautours les débris de leur festin. Continuons notre chemin. »

La trace nous amena à un buisson de figuiers et de tamaris. Les Mescheer s'apprêtaient à y pénétrer, je les arrêtai :

« Halte ! dis-je, nous ne savons pas ce qu'il y a là-dedans, restez ici jusqu'à ce que je revienne. »

L'Anglais et moi contournâmes le buisson. Nous trouvâmes par derrière des empreintes doubles de la lionne et des petits, les unes tournées vers le buisson, les autres et les plus récentes en sortant et y revenant.

Le lion était donc encore là, sa blessure l'avait probablement empêché d'accompagner sa famille plus loin.

Nous revînmes vers les Bédouins et leur ordonnâmes de cerner le buisson et d'y lâcher les chiens pour en faire sortir le lion blessé.

Ce fut fait, et bientôt les hurlements des chiens retentirent à travers les fourrés.

« Sir, laissez-le-moi, je vous en prie, demanda Percy.

— Volontiers, je ne tirerai qu'en cas de nécessité absolue. »

Nous descendîmes de cheval et nous mîmes à l'affût, mais le lion ne parut pas.

« Serait-il mort ? pensais-je.

— Nous allons bien voir, dit l'Anglais, en se dirigeant vers le buisson.

— Quelle imprudence ! sir ; c'est très dangereux !

— Bah ! » répondit-il en se glissant parmi les figuiers.

Je n'avais plus qu'à le suivre. Nous retrouvâmes la meute qui s'était arrêtée près des tamaris et n'osait avancer.

« Que faire ? demanda Percy. Faut-il envoyer une balle ? »

Je me couchai à terre de manière à voir entre les troncs et j'aperçus l'animal couché sur le flanc, les pattes raides et les yeux clos.

— Sir, votre coup était superbe, la bête est morte !

— Morte, vraiment ?

— Oui. »

En disant cela, je m'avançai à travers les branches. L'animal était énorme, sa crinière noirâtre retombait en désordre sur sa grosse tête ; ses crocs terribles étaient rougis par une écume sanglante et ses redoutables pattes s'étaient repliées dans l'agonie. Il gisait dans une large flaque de sang caillé et près de lui étaient les restes du chameau, laissés par sa femelle et ses petits.

« *Heigh day !* cria l'Anglais. Voilà ce vieux matou ? Où l'ai-je donc touché ?

— Voyez, ici, en avant, entre les côtes. La balle a dû l'atteindre comme il bondissait.

— Elle l'a heureusement tué. Cela me fait plaisir ; on ne pourra plus rire de moi. *Yes !* »

Les chiens s'approchèrent alors, et nous eûmes beaucoup de peine à les empêcher d'abîmer le lion.

On appela les Bédouins et le bruit de la nuit précédente recommença.

Quand le roi des animaux eut été suffisamment insulté et injurié, nous repartîmes sur les traces de la lionne. Cette dernière n'avait pas dû quitter son mâle depuis longtemps, car ses empreintes étaient encore toutes fraîches, et elle serait sans doute restée près de lui si elle n'avait eu des inquiétudes pour ses petits. Nous marchâmes près de trois quarts d'heure et arrivâmes en vue d'une vallée rocheuse.

Le cheik arrêta sa monture, et indiquant le désert pierreux :

« Voici, dit-il, Battn el Hadschar, la demeure du lion et de sa famille. Penses-tu que sa lionne sera aussi courageuse que lui ?

— Assurément ; quand une lionne défend ses petits, elle est deux

fois plus à craindre.

— Qui va tirer sur elle, nous ou vous ? demanda le Mescheer d'un air soucieux.

— Nous, répondis-je. Cernez la vallée pour que l'animal ne puisse s'échapper, et restez à l'arrière jusqu'à ce que nous ayons examiné les lieux. »

Nous redescendîmes de cheval et reprîmes notre piste.

La vallée avait la forme d'un entonnoir ovale avec une seule entrée. Ses parois étaient escarpées et son sol était formé de débris de rochers entre lesquels croissaient une herbe rugueuse et rare en avant et des fougères et des ronces en arrière.

« C'est là-dedans que sont les fauves, n'est-ce pas, sir ? demanda Percy.

— Probablement, du moins les traces y conduisent.

— Il n'est pas possible d'employer les chiens ici ; faisons sortir les bêtes à coups de pierre. *Well !*

— Dois-je me charger de la lionne, sir ?

— Non, laissez-la-moi.

— Comme vous voudrez. Elle ne sera pas difficile à tirer. Postez-vous sur cette saillie à gauche, d'où vous pourrez facilement la viser à la sortie du fourré, et moi je lui barrerai la sortie de la vallée. Si vous la manquez, elle m'appartiendra. Les petits ne sont pas à redouter, ils doivent encore être assez jeunes d'après leurs empreintes. »

Nous revînmes près des Bédouins pour leur faire exécuter nos ordres, mais ne pûmes les décider à descendre de leurs chevaux. Ils préféraient la possibilité de la fuite sans penser que la lionne serait assez agile pour rattraper les meilleurs cavaliers. Ils cernèrent toutefois la vallée ; quelques-uns consentirent à jeter des pierres dans les épines, les autres retenaient les chiens.

Percy se glissa à son poste ; je me plaçai à l'entrée de la vallée, sur la hauteur, derrière un rocher, le cheik un peu en arrière de moi. À un signal donné, une masse de pierres s'abattirent sur les fougères. Un léger bruissement, accompagné d'un grognement, poussé sans doute par les petits, se fit entendre puis ce fut le cri de la mère, si perçant et si émouvant que les hommes pâlirent et les chiens tremblèrent. Une grêle de pierres recommença, tandis que Percy, à plat ventre sur la saillie, s'apprêtait à faire feu. Quelque chose remua dans les épines, un petit apparut, puis au bout de quelques instants un autre.

« Visez-les, hommes ! » cria le cheik.

On lui obéit ; une pierre atteignit un des lionceaux, il poussa un cri

aigu de souffrance. Aussitôt la mère arriva, non à pas majestueux et avec le regard méprisant du mâle, mais en rampant silencieusement comme un chat. Je l'apercevais distinctement de l'endroit où j'étais, tandis qu'elle restait invisible pour l'Anglais à qui elle était cachée par les fougères. Elle fixa les cavaliers de ses yeux étincelants puis sembla chercher s'il lui serait possible d'escalader les parois à pic.

Mohammed ne pouvait non plus la voir.

Il poussa son cheval en avant et commanda :

« Visez encore une fois les petits où vous… » Il n'acheva pas sa phrase. Il s'était trop approché du bord, le sable avait cédé sous le poids de son cheval qui était précipité en bas. Le cheik avait bien essayé de se dégager de la selle, mais en vain, et cheval et cavalier avaient roulé dans la vallée. Un cri d'épouvante fut poussé par cent voix à la fois ; car, à la vue du Bédouin désarçonné, la lionne avait bondi hors des fougères et se dirigeait vers lui en poussant des rugissements rauques. Celui-ci était en train de se relever, quand il l'aperçut :

« Allah illah Allah ! » cria-t-il désespéré, el il se rejeta à terre.

La bête était près de lui ; elle prit son élan…

Je pressai la détente. Un premier coup rejeta la bête de côté, un second l'étendit à terre. Un cri de douleur retentit, humain cette fois, car c'était le cheik qui l'avait poussé. La lionne en tombant lui avait griffé la jambe, mais lui avait fait faire par là même un saut en arrière qui l'arracha à sa colère. Elle poussa un dernier rugissement, raidit ses pattes et expira.

Je me précipitai vers le cheik.

« Lève-toi, lui dis-je, la lionne est morte.

— Est-ce bien vrai ?

— Oui.

— Émir, elle a voulu me dévorer.

— Assurément, même avec ton burnous. Tu n'aurais pas eu le temps de réciter le verset des agonisants, mais c'est elle qui est morte dans son péché.

— Elle sera aujourd'hui en enfer et pour toute l'éternité, effendi. »

Au silence qui avait suivi le cri d'angoisse succédaient maintenant des cris assourdissants de joie : la blessure du cheik était une simple écorchure, et son cheval s'en était également bien tiré.



La bête morte fut comme les autres insultée et frappée, et ses petits pris et enchaînés pour aider au triomphe de notre retour.

Tout le monde était content, sauf l'Anglais, qui s'approcha de moi en grommelant :

« Vexant, excessivement vexant, ce misérable chat a échappé à ma balle !

— Consolez-vous ; il a été quand même tué.

— Mais c'est justement cela ; il a été tué et non par moi. Je le tuerais à coups de fouet s'il n'était déjà mort.

— Je vous assure en toute sincérité que je n'aurais pu l'atteindre si j'avais été à votre place. Croyez-moi, personne ne pensera pour cela que vous êtes un mauvais tireur.

— Je l'espère, car je boxerais à mort celui qui oserait se moquer de moi, *well !* Quel superbe fauve ! il a presque huit pieds et demi de longueur. Quand on tombe sous un gant semblable, il n'y fait pas bon, brrr ! »

La lionne fut dépouillée de sa peau, et nous nous remîmes en route, le cheik à mes côtés.

« Émir, me dit-il, je te dois la vie, qu'Allah te bénisse ! Dis-moi que faire pour te prouver combien tu m'es cher ?

— Si tu crois vraiment me devoir quelque chose, aie soin seulement qu'Ali en Nurabi recouvre sa fille et sa jument.

— Je te l'ai promis et tiendrai ma promesse. Mais tu me permettras de chercher par quel autre moyen je pourrais encore te montrer mon affection. Sans ta balle, que serais-je en ce moment ? Vous nous avez délivré des panthères, nos troupeaux pourront maintenant paître sans danger et les fils des Mescheer ne seront plus emportés et dévorés. Nous allons donner aujourd'hui un grand festin en ton honneur et en celui de l'émir anglais. Je suis à toi à la vie et à la mort ; ton bonheur m'est aussi cher que la prunelle de mes yeux. »

Quand nous repassâmes devant le fourré où nous avions laissé le premier lion, nous ne trouvâmes plus ce dernier. Les traces d'un traîneau nous firent comprendre que les Mescheer avaient emmené le « roi du désert ».

Nous fûmes accueillis au douar par des transports d'allégresse. Comme nous nous apprêtions à descendre devant la tente du cheik, un homme en sortit précipitamment et s'adressant au cheik :

« Allah est grand ! cria-t-il ; mon frère a-t-il rencontré le messager que je lui ai envoyé hier ?

— Un messager ? Je n’ai vu aucun messager.

— J’étais à Feschia et suis revenu ici pour chercher Dschumeilah, ma fille. »

Cet homme était donc le chef des Mescheer d’Adscheb el Aïun et Hamra Kamuda, le père de Dshumeilah et le frère de Mohammed er Ramans. Ils s’embrassèrent, puis Mohammed demanda :

« As-tu déjà vu Dschumeilah ?

— Oui, Dieu soit loué de ce que je l’aie trouvée vivante !

— Vivante ! Craignais-tu donc de la trouver morte ?

— Oh ! elle a été à deux doigts de la mort ; elle te le cache, mais me l’a raconté à mon arrivée.

— Qu’est-ce à dire ?

— Hier, devant la tente, elle a failli être dévorée par le lion.

— *Allah illah Allah !* Je n’en savais rien.

— Mais un émir étranger l’a sauvée. Montre-le-moi que je le remercie.

— Le voici, » dit Mohammed, en me montrant.

L’homme me saisit les deux mains :

« Seigneur, m’expliqua-t-il, je suis Omar Altantawi, le cheik des Mescheer de Alun et Kamuda. Tu as sauvé la vie de ma fille ; demande-moi ma vie et je te la donnerai.

— Est-ce vrai ? me demanda Mohammed.

— J’ai, en effet, tué le lion alors qu’il se jetait sur Dschumeilah, répondis-je.

— Et aujourd’hui c’est moi que tu sauves ? Allah soit béni pour t’avoir amené dans ma tente ! Rentrons et raconte-moi ce que tu m’avais caché.

— Permets-moi d’abord de m’assurer si le Kroumir n’a pas fait quelque trahison en notre absence.

— Qu’aurait-il pu faire ?

— De quel Kroumir parles-tu ? demanda Omar.

— De Saadis el Chabir.

— Maître, ne te mets pas en colère si je t’annonce une mauvaise nouvelle.

— Une mauvaise nouvelle ? Parle !

— Ce Kroumir est parti.

— Parti ! Impossible ; il était gardé.

— Il avait juré de rester ici, ajoutai-je consterné.

— Il est parti ! Je t'avais envoyé un messager pour annoncer mon arrivée. Les hommes du douar, tout joyeux, sont venus à ma rencontre pour me saluer par une fantasia. Pas un ne resta au camp, pas même les trente Ouelad Sébira. Ils ne pensaient qu'à moi et oublièrent le Kroumir, qu'ils ne retrouvèrent plus en rentrant au douar. Il était parti.

— Seul ?

— Avec Mochallah. »

J'étais hors de moi et serais volontiers remonté immédiatement à cheval pour me mettre à sa poursuite si ce n'est qu'il me fallait encore d'autres renseignements.

« Quel cheval montait-il ?

— Que Dieu me pardonne cette autre mauvaise nouvelle ! Mais tes hommes ont tellement peur, qu'ils m'ont chargé de te l'annoncer. Il était sur la jument blanche, et la jeune fille, comme l'ont vu les femmes, était bâillonnée et liée sur ton cheval jaune. »

Le cheik était pétrifié d'épouvante. Ce cheval jaune était son cheval de prédilection et d'une valeur égale à celle de la jument blanche. Mais il se ressaisit, bondit dans la tente et en sortit en frappant sur son gong. En un clin d'œil tous les habitants masculins du douar furent rassemblés. Une brève explication de leur part suffit pour nous faire comprendre ce qui s'était passé.

C'était le Kroumir qui avait entraîné les hommes à une fantasia en l'honneur d'Omar. Il les avait quittés chemin faisant, sous prétexte d'aller annoncer au cheik l'arrivée de son frère. Personne n'osa en douter. Mais lui, une fois hors de vue, était retourné au douar et avait pu seller le cheval du cheik sans être remarqué. Toutefois un grand cri avait attiré les femmes qui aperçurent alors le Kroumir emportant Mochallah. Elles voulurent l'en empêcher, mais lui les menaça de ses armes. Il avait pu alors bâillonner la jeune fille et l'attacher sur son cheval. Il avait ensuite pris un sac de dattes et s'était enfui vers le sud, dans la direction du Djebel Tiuasch.

Pendant ce temps les Mescheer et les Sébira avaient rencontré Omar et commencé la fantasia. Au cours de ce combat simulé, les quelques Hamema présents ayant fait lever un lièvre se mirent à sa poursuite en manière de plaisanterie, mais ils disparurent bientôt complètement, et c'est seulement plus tard que les Ouelad comprirent que cette chasse était chose convenue avec le Kroumir pour servir de prétexte à leur disparition.

Devant le fait accompli, chacun avait voulu donner un conseil et on

avait perdu à discuter un temps des plus précieux. Enfin l'apparition du lion mort avait causé une telle joie qu'on en avait oublié le Kroumir.

Quand on se le rappela, on pria le cheik Omar d'expliquer l'affaire afin de détourner sur lui les premiers coups de l'orage.

Mohammed er Raman écumait de rage. Il maudit le Kroumir parjure, et blâma la négligence des Mescheer. Le cheik Ali jura, par toutes les barbes du monde, de tuer ses Ouelad Sébira. Mon pauvre Achmet vint chercher près de moi une consolation et un appui dans son chagrin. Seul, l'Anglais était satisfait. Confortablement couché sur un vieux tapis, les jambes croisées, il disait avec un sourire malicieux :

« Bien, parfait, l'aventure va recommencer. Quel endiablé que ce Kroumir ! Il me plaît beaucoup. *Yes !* »

La fuite de Saadis avait changé d'un seul coup l'aspect du camp. Personne ne pensait plus à notre chasse. La *diffa* promise fut remplacée par une délibération orageuse. La joie fit place à l'inquiétude, et au lieu de la paix que j'avais espérée après mon dernier coup de fusil, ce ne furent que des cris de reproches réciproques bien mérités, du reste, de part et d'autre. Les deux cheiks étaient les plus furieux. Le premier avait réuni ses trente guerriers et leur faisait avec force gestes une semonce qui ne laissait rien à désirer. Le second l'imitait et interpellait ses Mescheer, qu'il nommait chiens, lâches, capons, vieilles femmes, poux, crapauds et porcs. Puis on se précipitait sur les chevaux et les armes pour poursuivre l'homme coupable d'un crime aussi épouvantable et qui méritait la mort pour avoir volé son hôte et violé son serment.

Omar se donnait beaucoup de peine pour mettre un peu d'ordre dans toute cette confusion et je l'y aidai. Nous eûmes bien du mal à faire comprendre qu'une délibération faite dans le calme aurait un bien meilleur résultat qu'une poursuite précipitée et irréfléchie.

Les anciens le comprirent enfin et se réunirent pour discuter.

« Parle, toi, émir, me dit Mohammed er Raman. Tu as vaincu la « mère du démon » ; tu vaincras bien aussi le voleur de mon cheval. Je sais sûrement que tu l'aurais fait prisonnier avant qu'il atteignît notre douar, si l'on t'avait écouté. »

Ces paroles sensées me firent bien présager de la suite, c'est pourquoi je répondis :

« Ô cheik, ton œil est ouvert à tout ce qui est bon et salutaire. Pour vous, hommes, ne gardez pas de colère dans vos cœurs afin que vos pensées ne s'arrêtent que sur ce qui vous sera le plus profitable. Écoutez mes paroles et voyez si elles doivent être obéies. Vous m'avez

écouté quand nous avons marché contre le lion et les panthères et vous avez vaincu. Si vous voulez encore m'écouter cette fois, je crois que nous nous emparerons du bandit. Je n'entreprendrai rien que je ne sois sûr de réussir. Si vos décisions sont bonnes, j'irai avec vous, sinon je resterai.

— Parle ! crièrent-ils d'une voix unanime.

— Voici mon idée. Le Kroumir a fui vers le sud, nous allons nous partager en deux colonnes, l'une le poursuivra pour essayer de s'en emparer, l'autre ira chez les Hamema pour l'empêcher de s'y réfugier. Les Mescheer sont-ils amis des Hamema ?

— Nous vivons en paix avec eux, » répondit Mohammed.

Et Omar ajouta :

« Les Béni Hamema habitent maintenant de l'autre côté du Djebel Rakmat et du Djebel Sihdi Ali Ben Aun. Leur chef est le célèbre Jamar es Sikkit.

— Le connais-tu ?

— C'est mon ami, nous avons mélangé le sang de nos bras.

— Alors tu es l'homme qu'il nous faut. As-tu de bons chevaux ?

— J'en ai quatre, aussi bons que celui qui a été volé à mon frère par le Kroumir, mais je les ai laissés à Feschia.

— Il nous les faut pour rattraper le brigand. Veux-tu bien nous les prêter ?

— Vous les prêter ? Je veux être des vôtres. Tu as sauvé Dschumeilah, mon enfant ; où tu iras, j'irai. Voulez-vous bien de moi ?

— Tu seras le bienvenu. As-tu des animaux assez rapides pour rattraper le cheval jaune.

— J'en ai cinq, mais mon cheval jaune leur est encore supérieur.

— N'oublie pas que le Kroumir a avec lui ses Hamema moins bien montés que lui. Il a dû les retrouver et sera obligé de modérer sa vitesse pour les garder près de lui. Voici donc ce que je te propose. Il ne faut pas prendre avec nous de gens mal montés, c'est pourquoi les soixante Ouelad vont rentrer de suite au douar. »

Ali ne voulait pas y consentir, mais il dut céder. Les Mescheer étaient de mon avis et promirent à Ali de combattre pour sa cause aussi vaillamment que s'ils avaient été ses sujets. On tomba donc d'accord sur ce premier point.

« Maintenant divisons-nous, repris-je. Mon cheval et celui d'Achmet, les cinq chevaux d'ici et les quatre de Feschia sont bien suffisants pour poursuivre le Kroumir ; avec deux braves guerriers

choisis parmi ceux du douar, nous allons partir de suite sur les traces du Kroumir, tandis que le cheik Omar ira à Feschia chercher ses quatre chevaux et trois hommes afin de nous rejoindre. À quelle distance est Feschia ?

— J'y serai dans une heure et demie, répondit Omar parce qu'il s'agit d'une nécessité absolue, mais il faut habituellement quatre heures. Dois-je partir ?

— Attends encore, il faut que nous sachions à quelle vitesse vous nous rejoindrez. Il serait nécessaire qu'une autre troupe avertît les douars environnants de ne pas donner asile au bandit, de façon à ce qu'il tombe sûrement entre nos mains. Quant à nous onze, nous prendrons de bonnes armes et des provisions et des munitions suffisantes. Voilà mes propositions, décidez-vous rapidement, car notre temps est précieux. »

Tout le monde m'approuva, et l'on fit en toute hâte les préparatifs nécessaires. Les Ouelad préparèrent leur retour avec le chameau repris ; des messagers furent envoyés dans des différents douars et nous partîmes à notre tour. Je pris naturellement congé de Dschumeilah, mais notre entretien en présence de son père fut bref. Elle me fit ses meilleurs souhaits et promit de prier pour moi.

Nous retrouvâmes facilement la trace du Kroumir. Elle nous conduisit à un cours d'eau qu'elle longeait pendant plus d'une heure, puis obliquait vers la gauche.

Omar avait jusqu'ici suivi la même route que nous, mais ici nous dûmes le laisser continuer vers le sud.

« Où vous retrouverai-je avec mes quatre chevaux ? me demanda-t-il.

— Tu n'auras qu'à suivre les rameaux que nous piquerons en terre de distance en distance pour t'indiquer notre passage.

— Tu es sûr que je ne m'égarerai pas ?

— C'est impossible. Combien te faut-il de temps pour venir de Feschia dans la plaine ?

— Une heure.

— Alors nous n'aurons pas longtemps à t'attendre, car il nous faut faire un détour. »

Il éperonna son cheval, nous fîmes de même et nous le perdîmes bientôt de vue.

Peu après nous trouvâmes les empreintes des six Ouelad qui se confondaient avec celles du Kroumir, toutes se dirigeant vers le sud. Je ne pouvais m'expliquer comment Saadis n'avait pas pensé à mieux

dissimuler sa trace, et je le voyais déjà expiant son étourderie. Mais je dus bientôt changer d'avis.

Comme nous arrivions en vue du plateau de Sidi, le sol devint rocheux et les empreintes ne furent visibles que çà et là ; une demi-heure plus tard nous retrouvions le sable, mais il ne portait plus que les empreintes de deux chevaux.

« Arrêtez ! » criai-je.

Je descendis et les mesurai. Le Kroumir nous avait trompés.

« Que vois-tu ? demanda Mohammed.

— Que nous sommes sur une fausse piste.

— *Masehallah !* Tu t'es laissé égarer ?

— Je ne m'égare jamais. Retournez quelque cent pas en arrière, il faut que j'examine ce rocher, seul avec Achmet. »

Je faisais cela pour leur faire croire qu'Achmet s'y connaissait.

Je cherchai d'abord vers la droite de notre direction primitive et ne trouvai rien ; je me tournai alors vers la gauche et finis enfin par trouver ce que je cherchais.

« Achmet, approche, lui dis-je. Je veux voir si tu sais trouver une piste. Cherche ici. »

Il essaya, mais en vain.

« Sidi, je ne vois rien, le rocher est dur et poli, et le sabot ne peut y laisser de traces.

— Et pourtant, regarde en bas ; que vois-tu ?

— Un peu de poussière comme d'une pierre broyée.

— C'est juste, c'est cela, en effet. Regarde si elle a été broyée par un coup direct ou d'une autre manière ?

— On dirait plutôt qu'elle a été écrasée par le talon d'un homme.

— C'est cela même, mais comment cela a-t-il pu arriver ?

— Sidi, comment veux-tu que je le sache ? je n'y étais pas.

— Quand quelqu'un descend de cheval lentement, avec précaution, il pose d'abord son pied droit à terre, et tandis qu'il retire le pied gauche de l'étrier, le pied droit tourne un peu en exerçant une forte pression parce qu'il supporte tout le poids du corps, de sorte que toute pierre friable qui se trouve sous ce pied est inévitablement broyée. Ceci prouve donc qu'un des cavaliers est descendu de cheval ici avec précaution. Mais pourquoi ?

— Afin que le fer du cheval ne laissât pas de trace. Ai-je deviné, Sidi ?

— Oui, et c'est encore pour la même raison que le cavalier est descendu de cheval afin d'alléger ce dernier. Voyons si les autres cavaliers sont également descendus.

— Comment le sauras-tu ?

— Je chercherai. »

En continuant mon examen, je fis une seconde découverte :

« Regarde ici, Achmet ; qu'est-ce que cela ?

— Un serpent dessiné dans la pierre avec un couteau.

— Non pas avec un couteau, mais avec la pointe d'une lance ou d'un éperon. Les éperons des Hamema ont la forme d'une aiguille en métal. C'est en glissant de sa monture qu'un des cavaliers a involontairement dessiné cette figure avec son éperon. À moins que l'homme se soit appuyé sur sa lance pour descendre et ait glissé avec elle, lui faisant ainsi tracer cette ligne serpentine. En réalité deux hommes sont descendus de cheval, les autres probablement aussi afin que leurs animaux foulent le sol le plus légèrement possible. »

Je continuai mon examen :

« Dis aux autres de nous suivre lentement. »

Je continuai dans la direction reprise et retrouvai au bout de dix minutes les traces des deux chevaux. J'appelai mes compagnons.

« Qu'as-tu trouvé ? demanda Ali en Nurabi.

— Le Kroumir a été moins imprévoyant que je ne pensais et s'est donné beaucoup de mal pour nous induire en erreur.

— As-tu perdu sa piste ?

— Non, mais je vois d'après les empreintes que le Kroumir et ses gens se sont séparés par groupes de deux. Il s'agit seulement de savoir parmi les traces quelles sont celles du Kroumir. Continuez à me suivre. »

Nous vîmes surgir tout à coup derrière nous quatre cavaliers. C'était Omar et ses trois Mescheer admirablement montés. Ils nous saluèrent et nous demandèrent la raison de la lenteur de notre marche ; nous la leur expliquâmes et continuâmes nos recherches.

Il nous fallut beaucoup de temps pour arriver à notre but ; mais, dès que nous l'eûmes atteint, nous redoublâmes de vitesse pour gagner le temps perdu.

Il me tardait de deviner les projets du Kroumir, d'après la direction qu'il avait prise. Au bout d'une heure ils m'apparurent clairement. Le coquin avait eu soin, en effet, de se tenir toujours sur la rive droite d'un petit cours d'eau qui se dirigeait vers le Dschebel Margeba, sur les

bords duquel une farkah des Mescheer faisait paître ses troupeaux. Nous y avions bien aussi envoyé nos messagers, mais restait à savoir qui arriverait en premier, lui ou eux.

Il avait sans doute les chevaux les meilleurs, mais serait obligé de s'arrêter pendant la nuit pour laisser reposer Mochallah, tandis qu'eux continueraient leur route même la nuit.

En excitant nos chevaux, nous arrivâmes à la nuit tombante dans le voisinage du chemin des caravanes entre Sbeitla et Semela de Feraschich pour y dresser nos tentes.

Au lever du jour, nous étions en selle. Il y avait tout autour de nous des terrains herbeux où se voyaient encore les traces faites par le Kroumir la veille. À ma grande surprise, elles se dirigeaient vers la droite ; il avait donc l'intention d'éviter toute tribu des Mescheer et d'aller directement chez les Hamema. Je voulus m'en assurer, d'autant plus que je m'aperçus qu'il avait gagné une avance de trois heures.

Nous nous hâtâmes pour atteindre avant midi les hauteurs de la montagne Nuba. De là, nous suivîmes sa piste jusque dans la grande plaine de ed Deban. Maintenant j'étais sûr de mon affaire.

J'arrêtai et descendis pour laisser les chevaux souffler quelques minutes.

« Cheik Omar Altantawi, dis-je, tu es sûr que le vieux Jamar es Sikkit se trouve dans le camp de Sellum ?

— Oui.

— Combien te faut-il de temps pour y arriver ?

— Environ cinq heures à cheval, mais deux en cas de force majeure.

— Et combien jusqu'au premier douar des Hamema, situé là-bas en deçà de la plaine ?

— Habituellement sept heures, mais avec notre allure, nous l'atteindrons en trois heures.

— Le Kroumir est descendu vers Ben Aun ; il se trouve déjà sans doute sous la protection des Hamema, car il a au moins cinq heures d'avance, et nos messagers ne peuvent y être arrivés déjà.

— Émir, il nous faut aller bien vite à Sellum chercher le vieux cheik.

— C'est ce que j'allais dire. Lui seul peut nous aider ; mais il faut, en attendant, surveiller le Kroumir. Deux hommes pour aller à Sellum suffiront. Vas-y avec un de tes Mescheer, tandis que nous continuerons notre route. Si tes indications sont justes, on peut aller de Sellum à Ben Aun en six heures au plus et tu peux être de retour avec le cheik avant le coucher du soleil.

— Ô effendi, le chemin de caravane est très bon de Sellum à Ben Aun. Si je trouve immédiatement Jamar es Sikkit, je vous rejoindrai encore plus tôt. Ayez bon courage. Les Hamema connaissent les deux hommes que je laisse avec vous et ne refuseront pas de faire ce que vous leur demanderez. »

Il s'éloigna avec ses Mescheer.

Nous distribuâmes quelques dattes à nos chevaux et continuâmes notre route.

Tout alla comme je l'avais prévu et Altantawi avec moi et, peu avant midi, j'aperçus de loin le premier cavalier qui annonçait le voisinage d'un douar. Puis d'autres et d'autres encore se joignirent à lui, et bientôt toute une troupe accourut vers nous à bride abattue et nous entoura. Ali prit la parole :

« *Sallam alleïkum !* De quelle tribu êtes-vous ?

— Nous sommes Hamema de ferkah Feran, répondit l'un d'eux.

— Comment s'appelle le cheik de cette ferkah ?

— Jamar es Sikkit Ben Mulei Halesis Bukademi. Et je suis Sar Abduck Ben Jamar es Sikkit, le chef de ces hommes.

— Alors tu es le fils du cheik ? On nous a dit qu'il était en ce moment au camp de Sellum.

— C'est vrai ; désirez-vous aller vers lui ?

— Nous voulons entrer dans votre douar pour vous demander le pain et le sel.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Ali en Nurabi, le cheik de la Rakba des ferkah Ouelad Sébira. Ce cheik est Mohammed er Ratnan, le chef des Mescheer de Dschebel Schefera ; ces deux hommes sont des émirs des pays étrangers et les autres des Mescheer qui nous accompagnent.

— Je vous connais, répondit l'Hamema fièrement. Vous ne mangerez avec nous ni le pain ni le sel, car vous êtes ennemis de nos amis.

— Vous vous trompez, nous venons…

— Silence ! répliqua Sar Abduk d'une voix menaçante. Tu viens de dire que tu étais Ali en Nurabi, le cheik des Ouelad Sébira. N'êtes-vous pas les ennemis des Hamema Ouelad Mateleg que vous voulez attaquer sur la route des caravanes de Testur à Kef ?

— Parce qu'eux-mêmes veulent piller la kafila qui a été mise sous notre protection.

— Qui l'y a mise ? Mohammed es Sadak Pacha ! Vous êtes devenus

valets d'un pacha, et vous donnez votre sang pour de misérables colporteurs afin de gagner un argent plus misérable encore ! Vous êtes nos ennemis, et vous voulez manger le pain et le sel avec nous ! Vous poursuivez notre frère et ami Saadis et vous nous demandez l'hospitalité ! Vous avez même amené chez nous deux giaours de l'Occident pour souiller nos tentes, notre douar. Qu'Allah maudisse ces chiens d'infidèles ! Un bon musulman leur crache au visage et les attache…

— Ose donc cracher ! » lui dis-je, et, d'un seul bond de mon cheval, je fus près de lui, le saisis à la nuque, l'attirai sur ma selle et lui mis le couteau sous la gorge.

Si j'avais laissé passer une offense aussi grave, nous aurions été perdus à jamais. En un clin d'œil tous les Hamema eurent leurs armes à la main, mais mes hommes aussi étaient prêts à tirer. Mon attaque avait été si soudaine, si inattendue et si violente, que Sar Abduk se trouvait à ma merci avant d'avoir pu penser à se défendre. Je lui fis sentir la pointe de mon couteau et lui dis :

« Si tu n'étais pas le fils du cheik Jamar es Sikkit, que j'estime et respecte, mon poignard t'aurait déjà envoyé dans l'autre monde. Aussi je t'avertis que si tu dis encore un seul mot qui me déplaise, ton âme appartiendra à l'ange de la mort ; va et remonte à cheval. »

Je le lâchai et il glissa de mon cheval. Il resta un moment pâle de frayeur et de colère à me regarder fixement, puis il me menaça de son poignard :

« Qu'as-tu osé là, étranger ? Veux-tu donc que je te tue ?

— Toi, me tuer ? répliquai-je en le visant de mon revolver. N'as-tu pas senti mon couteau sur ta gorge ? Mets les mains en l'air si tu ne veux pas aller retrouver tes pères. Il vaut mieux pour toi et pour nous nous accorder ce que nous vous demandons. Nous n'avons pas peur de vous, bien que vous soyez plus nombreux. Du reste, avant le coucher du soleil, Jamar es Sikkit viendra de Sellum vous dire que nous sommes vos convives.

— Il ne viendra pas.

— Il viendra, te dis-je. Connais-tu Omar Altantawi, cheik des Mescheer, de Hadscheb el Ai un et Hamra Kamuda ?

— Je le connais.

— Est-il votre ennemi ?

— Il est notre frère.

— Eh bien, il était avec nous et s'est rendu à Sellum pour chercher ton père.

— Dis-tu la vérité ?

— Un émir d'Occident ne ment jamais. Regarde les deux Mescheer et la ferkah du cheik Altantawi, les connais-tu ? »

Mon calme semblait lui en avoir imposé et à la vue des deux hommes, il sembla un peu embarrassé.

« Je les connais, répondit-il.

— Tu auras donc soin de ne pas nous traiter en ennemis avant d'avoir reçu les ordres de ton père.

— Que voulez-vous de nous ?

— Que tu répondes d'abord à mes questions. Saadis, le Kroumir, est-il parmi vous ?

— Oui.

— Il a dérobé deux chevaux et une jeune fille. Nous exigeons que tu nous le livres ainsi que son butin.

— Il nous a guidés pendant nos longs voyages ; il a, aujourd'hui même, partagé avec nous le sel et l'eau, nous ne le livrerons à personne.

— Alors tu prends la responsabilité de tout ce qui arrivera ?

— Je la prends ; vous êtes nos ennemis, vous êtes sous le coup de la vengeance sanglante, car vous avez tué un Hamema dans le douar de Seraïa bent.

— C'était un voleur qui avait voulu dérober mon cheval et tuer un de nos hommes.

— Son sang appelle la vengeance malgré tout.

— Pas de votre part en tout cas, car il appartient à la ferkah Ouelad Mateleg, qui n'a avec vous qu'une parenté très éloignée.

— Mais c'est un Hamema. Nous allons vous garder et vous remettre aux Ouelad Mateleg.

— Et quand tous les Hamema se réuniraient pour nous retenir, ils n'y arriveraient pas, je vous l'affirme. Par contre, nous consentons à rester parmi vous jusqu'à l'arrivée de ton père. Conduis-nous dans ton douar.

— Je ne le ferai pas. Nous vous considérons comme nos ennemis tant que le cheik ne se sera pas prononcé en votre faveur. Nous vous accompagnerons à l'entrée du douar et vous y garderons jusqu'à son arrivée.

— Fais-le, mais prends garde de ne pas laisser échapper le Kroumir. Il doit rester sous votre protection jusqu'à ce que le cheik vous ait fait

connaître ses volontés. »

Les Hamema nous emmenèrent au centre de la plaine où se trouvait leur douar. Nous y établîmes notre campement et fîmes brouter nos chevaux. Un grand nombre d'Hamema armés nous entouraient, mais aucun deux ne s'approcha pour nous dire un mot ou nous apporter une gorgée d'eau dont nous avions tant besoin. Notre conversation ne porta que sur le Kroumir et notre crainte de le voir s'échapper, crainte qui n'était malheureusement pas sans fondement.

Les heures passèrent ainsi, le soleil descendait de plus en plus au zénith et notre patience déclinait avec lui.

Enfin nous devinâmes, à un mouvement des Hamema qui nous entouraient, qu'il se passait quelque chose dans la plaine. Quelques-uns se détachèrent pour former une petite troupe qui disparut et revint peu après avec trois nouveaux cavaliers, parmi lesquels Omar et le cheik si impatiemment attendu.

Ce dernier était un septuagénaire de haute taille ; son visage ridé était bruni par le soleil, et sa barbe épaisse blanche comme la neige descendait au-dessous de sa poitrine. Nous nous relevâmes. Il descendit de cheval avec ses deux compagnons et leva les mains en signe de bienvenue.

« Salut, frères de mon ami ! nous dit-il. Que le soleil éclaire votre chemin et que la lune veille sur le repos de vos nuits ! Que vos pères se réjouissent de vos actions et que vos fils les prennent pour exemples ! Lequel de vous est Ali en Nurabi, chef des Sébira ?

— C'est moi, répondit le cheik.

— Donne-moi ta main. Ton âme est affligée par une grande douleur ; mais console-toi, je te rendrai tout ce qu'on t'a pris.

— Qui est Mohammed ?

— C'est moi.

— Donne-moi la main, toi aussi, car tu es le frère de celui que j'aime. Sois le bienvenu aujourd'hui et toujours. Qui sont les deux émirs d'Occident ?

— Ces deux hommes, répondit Omar ; celui-ci parle la langue des croyants, mais pas celui-là. »

Le vieillard me regarda longuement des pieds à la tête, puis il dit :

« J'ai beaucoup entendu parler de toi. Tu ne crains pas toute une bande d'ennemis ; tu as tué le lion et vaincu la panthère, tu peux lire comme un savant le Darb et l'Ether. Ton nom sera chanté le soir au coin du feu en même temps que l'on chantera les combats et les actions héroïques. Qu'Allah bénisse ton arrivée dans mon camp ! Bien que tu

l'honores à ta manière, Dieu est toujours Dieu, quel que soit le nom qu'on lui donne. Dis à l'autre émir qui ne comprend pas mes paroles qu'il est le bienvenu pour moi et les miens.

— Je te remercie, Jamar es Sikkit. La bonté est dans ton cœur, comme la sagesse et l'intelligence dans ton âme. Nous avons été jusqu'ici repoussés par les tiens, mais, toi, tu honores la justice et la vérité comme le Prophète l'a ordonné. Conduis-nous dans ta tente, car il me tarde de dire des paroles d'amitié au cheik des Hamema, le plus sage et le plus célèbre.

— Montez de nouveau à cheval, reprit-il ; des hôtes tels que vous ne doivent pas fouler la poussière quand ils entrent dans le douar de Sikkit. »

C'est donc à cheval que nous arrivâmes devant le camp, à l'entrée duquel nous attendait, le regard sombre, Sar Abduk, le fils du cheik. Il voyait maintenant combien nous étions bienvenus chez son père, et il cachait son embarras sous un air maussade.

« Mon fils, lui commanda son père, souhaite la bienvenue à mes invités, car ils sont aussi les tiens. »

Il obéit et nous tendit la main à tous, puis nous accompagna à travers le campement.

Nous nous arrêtâmes devant la grande tente du cheik, et, sur un signe de ce dernier, cent mains se tendirent pour prendre nos chevaux ; d'autres apportèrent des nattes en guise de sièges. Tout cela avait un air très patriarcal, et s'il y avait eu des palmiers en cet endroit, on aurait pu se croire salué par Abraham dans le bosquet de Mambré.

Jamar appela un jeune Bédouin :

« Qu'on tue de mes agneaux, et qu'on prépare pour mes convives un repas tel qu'il convient à des affamés. »

Je crus utile de protester :

« Souffre, ô cheik, que nous ne portions aucun aliment à nos lèvres jusqu'à ce que nous ayons tranché la question pour laquelle nous sommes venus vers toi.

— Seigneur, répondit-il, je vois que tu te conduis comme un homme à qui Allah a donné la force de vouloir et d'agir. Je ferai comme toi ; que ton désir soit donc exaucé.

Et se tournant vers son fils :

« Qu'on fasse venir Snadis le Kroumir. »

Le visage du jeune homme tressaillit et c'est seulement au bout d'un moment qu'il répondit :

« Il n’est pas ici. »

À ce mot nous fîmes tous un pas en avant, le vieillard fronça le sourcil :

« Pas ici !… Où est-il ?

— Parti !

— Allah !… Pourquoi ?

— Parce qu’il a appris la venue de ces hommes.

— Qu’a-t-il emporté ?

— La jeune fille.

— Et sans doute aussi les deux chevaux avec lesquels il est venu ?

— Oui.

— *Allah ! ‘lAlhh, aï Allah !* Et tu l’as laissé partir ? s’écria le cheik hors de lui. Ton intelligence s’est-elle obscurcie au point de te donner des pensées fourbes ? Tu anéantis mon nom et détruis la réputation de ma maison. Tu es le plus âgé de mes fils, mais le plus jeune de tous aurait agi plus sagement que toi. »

Les yeux de Sar Abduk jetèrent des éclairs :

« Avais-je le droit de le retenir ? demanda-t-il en colère. Il était notre invité et notre frère. Que m’importent les affaires de ces hommes qui m’ont jeté à bas de mon cheval et menacé de leurs couteaux.

— Qui s’est permis cela ?

— Moi, répondis-je ; Sar Abduk nous a dit que nous étions des giaours que Dieu maudirait, et au visage desquels il voulait cracher. Aurais-tu supporté cela, cheik ? Allah a donné à mon bras une force que n’a aucun Hamema. J’ai enlevé l’insulteur de son cheval et lui ai mis le couteau sous la gorge pour lui montrer ce qu’il méritait. Mais je l’ai laissé aller parce qu’il était le fils de Sikkit. Et au lieu de me remercier d’avoir été bon et miséricordieux, il m’accuse maintenant. »

Le cheik baissa les yeux un moment. Pas un trait de son visage ne trahit les pensées qui l’occupaient, ni les sentiments qui l’agitaient ; puis il demanda à son fils :

« Savais-tu qu’Omar était venu me chercher ?

— Oui, répondit-il en hésitant.

— Alors tu ne devais rien faire, ni rien permettre avant mon retour. Tu m’as fait rougir et tu auras à expier cette faute. De quel côté s’est dirigé le Kroumir ?

— Il veut atteindre Touggourt en passant par le Djebel Sihdi Aisch et les tribus des Ouelad Schahia.

— Ne t'a-t-il pas donné une fausse indication ?

— Non.

— Eh bien, voici quelle sera ta punition. Tu vas prendre nos chevaux les plus rapides et le nombre de guerriers nécessaire pour te mettre immédiatement à sa poursuite. En quelque endroit que tu le trouves, fais-le prisonnier ou tue-le.

— Le faire prisonnier ou le tuer ! cria le fils. N'est-il pas notre hôte ?

— Il ne l'est plus. S'il l'était encore, il serait obligé de restituer son vol. Quant à lui, je n'eus permis à personne de le toucher, mais maintenant qu'il a quitté notre tente, il se protégera lui-même.

— Il a été notre guide.

— Il ne l'est plus ; il a manqué deux fois à son serment, il a payé deux fois l'hospitalité par le vol comme on vient de me l'apprendre ; dès à présent il doit être considéré comme l'hyène qu'on n'abat pas d'une balle, mais d'un coup de bâton. Fais seller les chevaux ; il n'y a pas de temps à perdre. Tu as entendu mon serment et je jure par les ossements de mes pères que je le tiendrai. »

Mohammed intervint alors :

« Laisse tes guerriers, ô cheik ; crois-tu que nous voulions laisser à d'autres le soin de faire ce que nous pouvons faire nous-mêmes par nos propres forces ? Veux-tu que nous restions ici lâches et inactifs pour nous consumer d'impatience ? Non, nous le poursuivrons. N'ai-je pas raison, ô hommes ? »

Nous l'approuvâmes par des acclamations unanimes.

« Mais, reprit le cheik, vous ne le trouverez pas, vous ne connaissez pas la contrée.

— Oh ! cet émir sait déchiffrer les traces, répondit Ali en Nurabi ; nous le talonnerons jusqu'à ce qu'il tombe entre nos mains.

— Du moins, reposez-vous un peu auparavant et souffrez que je vous offre le repas de bienvenue.

— Excuse-nous, Jamar, répondis-je. Tu sais le prix d'une minute pour nous ; il faut que nous partions.

— Alors demandez-moi ce que vos cœurs désirent et mon fils ici ira avec vous, car le cheik des Hamema n'a encore jamais retiré sa parole. Sa jument est rapide comme l'éclair, le bandit ne pourra lui échapper. Et j'en ai encore une autre qu'aucun cheval ne pourrait rattraper. Je vous la prêterai en cas qu'un de vos animaux se fatigue. »

C'était une offre rare et généreuse ; je n'hésitai pas à l'accepter

aussitôt.

« Ton cœur distribue les bienfaits comme la rosée de la nuit, ô cheik, répondis-je. La jument d'Achmet, mon vaillant ami et compagnon, est si fatiguée quelle faiblira peut-être au moment le plus important. Garde-la ici et prête-lui la tienne en échange. Il l'aimera et la soignera comme la sienne propre et te la rendra à notre retour. »

J'avais à cœur de faire jouer à Achmet, dans la capture du Kroumir, un rôle prépondérant qui lui assurerait la main de Mochallah.

« Qu'il la prenne ! répondit le cheik. Pas un Bédouin ne prête sa jument, mais puisque les miens vous ont lésés dans vos droits, je veux essayer de toutes mes forces de vous le faire oublier.

— Depuis combien de temps le Kroumir a-t-il quitté le douar ? demandai-je à Sar Abduk.

— Le soleil a parcouru depuis le cinquième de sa course.

— Y a-t-il des flambeaux dans le campement ?

— Oui.

— Qu'on en prenne quelques-uns afin que nous puissions nous diriger dans la nuit. »

Nous étions donc encore une fois trompés dans notre espoir de capturer le Kroumir ; toutefois l'attitude bienveillante du cheik nous interdisait tout reproche.

Son fils sut se mettre au niveau de la situation et s'intéressa peu à peu à la poursuite du voleur. Ce dernier l'avait prévenu contre nous, mais à notre contact il finit par trouver douce la punition que lui avait imposée son père.

Mon vaillant Achmet avait l'air d'un prince sur son cheval. Il n'avait jamais monté si bel animal, et il était facile de voir combien il était impatient de se trouver face à face avec le Kroumir.

Nous quittâmes le douar une heure avant le coucher du soleil. Sar voulut nous servir de guide mais dut y renoncer, car je me fiais plus aux traces du Kroumir qu'aux renseignements que ce dernier avait donnés sur la route qu'il comptait prendre. Qui sait s'il n'avait pas menti ?

Quand nous eûmes retrouvé notre piste, nous filâmes ventre à terre dans la plaine. Au crépuscule, nous avions déjà fait la moitié de la distance qui nous séparait du Djebel Silidi Aisch.

La nuit venue, on fit la prière et alluma les flambeaux. On avança plus lentement, et seulement au bout de deux grandes heures on atteignit le Djebel et on arriva au Tarfaui dont les eaux limpides coulent vers le sud ; les traces s'arrêtaient sur ses bords. Je flairai

aussitôt une ruse employée par les Indiens et les Américains du Nord pour tromper ceux qui les poursuivent. Je me fis donner une torche et descendis dans l'eau. Je ne tardai pas à apercevoir dans le lit du cours d'eau les empreintes des sabots de deux chevaux, le voleur avait donc marché dans l'eau et cela pendant une heure dans cette rivière d'abord, puis dans un de ses affluents, qu'il avait quitté pour se diriger vers le Ouelad Schabïa.

Nos torches étant consumées et minuit approchant, nous nous arrêtâmes pour camper. On posta des sentinelles, puis chacun essaya de dormir. Seul Ali, tout entier à ses préoccupations, ne put fermer l'œil de la nuit.

À l'aube, après la prière, la course recommença. Nous approchions de la limite contestée entre l'Algérie et la Tunisie et à cause de laquelle les Bédouins d'un côté comme de l'autre se battent constamment. Il nous fallait être ici très prudents ; le Kroumir l'avait été aussi. Il possédait un sens étonnant de l'orientation et méritait bien son titre d'El Chabir. Il avait utilisé la plus petite dépression de terrain, le moindre rocher ou le buisson le plus isolé. Il avait surmonté tous les obstacles avec une prévoyance qui méritait l'admiration et prouvait qu'il ne parcourait pas cette contrée pour la première fois. Il fallait ajouter à cela les difficultés que lui causait Mochallah, et il était à prévoir qu'il l'avait attachée sur son cheval pour être sûr qu'elle ne lui échapperait pas.

Nous atteignîmes à midi les montagnes de Schahïa d'où l'on peut apercevoir la contrée la plus dangereuse de Tunisie, celle des chotts ou lacs salés, dont la croûte de sel n'offre qu'une résistance trompeuse et souvent funeste à ceux qui s'y aventurent sans un guide sûr et de grand sang-froid. J'avais failli y périr moi-même quelques années auparavant.

Quand une caravane veut traverser cette région, qu'on appelle la Sebcha, on demande d'abord assistance à Allah, puis le guide choisi marche en avant sondant chaque pouce de terrain avant d'y poser le pied.

Derrière lui, viennent les chameaux à la file, avec leurs conducteurs. Si on arrive à un endroit dangereux où le guide hésite, les chevaux et les chameaux reniflent anxieux, mais il ne faut s'arrêter à aucun prix sur ce sol mince et mouvant d'où l'eau jaillit à chaque pas, sous peine de s'y enfoncer. On est comme suspendu au-dessus de la tombe, au-dessus du gouffre, et seulement quand l'autre rive est atteinte, on ose respirer à l'aise, et l'on se tourne vers l'orient pour remercier à genoux Dieu, qui n'a pas permis au monstre de faire de nouvelles victimes.

Jusqu'ici le Kroumir avait bien suivi la route indiquée par lui à Sar

Abduk ; s'il continuait à tenir sa parole, il devait se diriger vers le sud. Or, voilà que les traces obliquaient maintenant vers le sud-ouest pour aller ensuite carrément vers l'ouest.

Nous les suivîmes jusqu'au crépuscule, où elles reprirent la direction du sud-ouest. Malgré les grands efforts faits par nous et nos animaux, elles indiquaient que le Kroumir avait encore une heure d'avance sur nous. Nous décidâmes de nous arrêter à la tombée de la nuit. Il nous eût été assez difficile de l'apercevoir, et s'il nous voyait sans que nous nous en doutions, combien il lui serait facile de s'échapper ! Il fallait en tout cas l'atteindre le matin suivant.

On débarrassa les chevaux de leurs selles, et à l'aide de ces dernières et de couvertures, on organisa des couchettes auprès d'un buisson de groseilliers.

« Il m'a trompé, dit Sar, il ne se rend pas à Touggourt par Seddada, mais par le défilé de Asludsch.

— Connaît-il aussi ce chemin ? demandai-je.

— Il connaît tous les sentiers ici. Le Ruhh es Sebcha ne peut pas l'égarer, car c'est le Kroumir qui sert ici de guide aux voyageurs. J'ai voyagé avec lui au-delà de er Rharsa, et jamais le pied de son cheval n'a fait un faux pas.

— Moi aussi j'ai traversé le Dscherid à cheval. Il y a donc des sentiers qui conduisent par la Sebcha Rharsa ?

— Il n'y en a pas beaucoup de sûrs. On côtoie le bord, et seul un Bédouin téméraire ose se risquer sur le sel.

— Combien y a-t-il d'ici au sentier qui sépare les deux chotts Melrir et Rharsa ?

— Il faut marcher du matin au soir.

— Et jusqu'au point le plus proche du Rharsa ?

— Tu peux y arriver en trois heures.

— Il faut essayer de détourner le Kroumir du chott sans quoi il s'y risquera et nous ne pourrons le suivre.

— Il n'essaiera pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a deux chevaux et que le chemin est trop étroit pour deux animaux.

— Alors tu crois que si nous le chassons vers le chott, il ne nous échappera pas ?

— Sûrement pas.

— Il sacrifiera le cheval et la jeune fille et se risquera seul sur le chott avec le cheval jaune pour nous échapper.

— Nous l'abattrons d'un coup de fusil. »

Ces paroles furent dites avec tant d'assurance que j'y crus moi-même.

« Sihdi, demanda Achmet, veux-tu m'accorder une grâce ?

— Oui, si je puis. Laquelle ?

— Tu tires mieux que nous tous. Charge-toi du Kroumir et laisse-moi Mochallah.

— Volontiers, si c'est possible. Toutefois, à moins de nécessité, je ne le tuerai pas. On ne doit pas verser inutilement le sang humain, et il vaut mieux que nous le prenions vivant.

— Alors blesse-le, nous le jugerons ensuite. »

Cette conversation et d'autres semblables montrait que chacun était convaincu que la poursuite se terminerait le lendemain. C'était également l'avis de l'Anglais.

« Hum ! fit-il, quand il lui communiquai la décision des autres ; alors ce sera fini demain ? Dommage !

— Pourquoi ?

— Où trouver une autre aventure ?

— Il s'en trouvera d'autres. Du reste une aventure n'est pas toujours nécessaire.

— Comment ! Autant que boire, manger et monter à cheval ! *Yes !* Abandonnez-moi le Kroumir, j'essaierai mon fusil sur lui.

— Croyez-moi, sir, il vaut mieux le prendre sain et sauf.

— Allons donc ! il ne sera pas assez bête pour se laisser faire tranquillement quand vous voudrez vous emparer de lui.

— Il est difficile de prévoir ce qui arrivera. Le mieux est d'attendre.

— Assurément. Tiens ! il me vient une idée.

— Laquelle ?

— Vous connaissez probablement la lanière de cuir qu'on appelle un lasso. Si seulement nous pouvions en fabriquer un et nous en servir pour attraper le coquin !

— Sir, cette idée n'est pas mauvaise ; nous n'avons pas de cuir, mais des cordes solides en fibres de palmier ; je sais manier le lasso, Voulez-vous que nous en fabriquions un ?

— *Well !* »

Un quart d'heure plus tard j'avais un lasso solide que j'essayai, malgré l'obscurité, sur les branches d'un arbre. Il était parfait et j'avais désormais en mains une arme qui me permettrait de capturer le Kroumir sans le blesser.

Nous postâmes une autre sentinelle, et nous nous abandonnâmes au sommeil dans l'espoir que le lendemain, à la même heure, notre tâche serait depuis longtemps terminée. Nous fûmes debout avant le lever du jour, et bien que les traces fussent assez difficiles à voir, nous nous mîmes en route. Au bout de trois quarts d'heure, nous atteignîmes une petite vallée plantée d'acacias où le Kroumir avait passé la nuit avec sa captive. Il s'y était senti en telle sécurité qu'il avait même allumé du feu.

Mochallah avait été attachée à un acacia, comme il nous fut facile de le constater. Les dernières empreintes étaient si fraîches qu'elles indiquaient à peine une demi-heure d'avance.

La poursuite recommença avec une nouvelle ardeur. Il fallut gravir une hauteur. Arrivés au sommet, nous arrêtâmes nos montures. Là-bas, au sud, brillait quelque chose de cristallin et de clair, c'était le chott Rharsa. Le Ruhh es Sebcha voulait nous attirer par l'éclat de sa demeure. En avant du chott s'étendait jusqu'à nous un océan de sable dépourvu de toute végétation à l'exception de quelques coloquintes et là-bas, à notre droite, deux chevaux galopaient, un blanc et un jaune, sur lesquels nous reconnûmes les silhouettes du Kroumir et de Mochallah.

« *Allah !* » cria Ali d'une voix joyeuse, et sortant son fusil de l'arçon il descendit la pente au galop.

Cette imprudence devait avoir sa punition. L'air du matin apporta le bruit du galop aux oreilles du Kroumir. Il se retourna et nous reconnut. Il n'hésita qu'une minute, puis fila ventre à terre. Tous s'étaient élancés à la suite du cheik ; seul Achmet était resté près de moi.

« Pourquoi ne vas-tu pas avec eux ? lui demandai-je en souriant.

— Parce que tu n'y vas pas, répondit-il, et tu as certainement des raisons pour ne pas le faire.

— Assurément. Vois-tu comme la Sebcha décrit un arc à droite. Au lieu de faire comme eux, nous irons en droite ligne vers le sommet de la courbe, de manière à regagner l'avance que le Kroumir a sur nous. En route ! »

Nous partîmes à toute bride. La jument d'Achmet était excellente et pouvait suivre mon cheval à la condition que je n'excite pas trop celui-ci. Le sable devenait de plus en plus épais sans que nous modérions notre allure. Le Kroumir ne nous ayant pas encore aperçus ne

s'occupait que des autres. Il était à prévoir que nos hommes ne pourraient le rattraper, car ses chevaux, bien que fatigués, allaient encore très vite.

Tout à coup il nous vit à sa droite ; alors, relevant fièrement la tête, il éperonna son cheval.

Il allait parallèlement à la rive du chott ; il avait plus de sable que nous, et je n'avais pas encore besoin de recourir au secret de mon cheval. Quelque avance qu'il eût sur nous, nous allions infailliblement le rattraper. Une demi-heure passa ainsi. Nous nous rapprochions de plus en plus de la surface brillante du chott et avions devancé nos compagnons depuis longtemps. Nous nous trouvions à la même hauteur que le Kroumir mais séparés de lui par un kilomètre environ, Achmet toujours à mes côtés.

À ce moment le Kroumir se dressa sur sa selle en poussant un cri de joie et, levant le bras droit dans un geste de défi, il lança les chevaux à toute vitesse dans la direction du chott.

« *Allah kerihm !* cria Achmet, il va aller sur le sel ! »

Je ne répondis rien, ce n'était pas le moment de parler, mais je poussai mon cheval dans la même direction et lui mettant la main entre les oreilles :

« Rih, rih, rih ! » murmurai-je.

Le cheval comprit à l'épouvante de ma voix qu'il était temps de courir comme le vent. Je devinai que le Kroumir cherchait un sentier aboutissant de l'autre côté du chott. Si Mochallah s'avançait sur le sel, elle était perdue ; il me fallait donc atteindre son ravisseur avant qu'il arrivât sur le bord de la Sebcha. Mon cheval volait. Plus que dix, plus que huit, plus que cinq, quatre, trois longueurs, plus qu'une !… Je brandis le lasso de la main droite. Il s'agissait d'atteindre le cheval sans toucher au cavalier.

« Halte ! criai-je !

— Tiens, chien ! » répondit le Kroumir.

Il leva sa main armée d'un pistolet. Son coup partit comme mon lasso sifflait dans l'air. Je m'étais baissé et avais fait faire un écart à mon cheval pour pouvoir ramener le lasso, ce mouvement me sauva la vie, la balle passa juste devant moi, mais mon lasso avait porté. Le cheval jaune se cabra et s'abattit.

Le Kroumir n'avait sans doute jamais vu de lasso, il ne pensa pas à le trancher d'un coup de couteau, toutefois il eut soin de sauter de la selle comme son cheval tombait. Il arriva à terre sain et sauf, mais fut traîné un moment par la jument qu'il tenait par la bride. Celle-ci s'arrêta enfin, et le Kroumir bondit sur elle derrière Mochallah, le tout

si rapidement que je ne pus l'empêcher. Quelques secondes plus tard, nous filions, lui et moi, sur la couche de sel qui résonnait sous les pas de nos chevaux.

Je ne pensai pas au danger de cette témérité ; je ne pensai qu'à celui qui fuyait devant moi ou plutôt devant nous, car Achmet aussi me suivait. L'arrêt du cheval jaune lui avait permis de nous rattraper.

« Retourne ! hurlai-je.

— Maître, je ne te quitterai pas, » répondit-il.

Je ne pouvais pas m'occuper plus longtemps de lui ; j'avais assez à faire avec moi-même.

Jusqu'alors la couche de sel avait été assez solide et régulière, mais voilà qu'apparaissaient les *gmaïrs,* sortes d'ondulations qui étaient un signe indiscutable du danger imminent ; rien ne nous arrêtait. Le sol s'ébranlait, tremblait et craquait sous nous. Les vagues de sel n'étaient plus solides, mais prenaient l'aspect de la neige fondue ; elles étaient parfois recouvertes d'eau qui jaillissait jusqu'au-dessus de nos têtes ; des surfaces entières vacillaient, basculaient et bouillonnaient sous les pas de nos chevaux. La mort volait avec nous, elle était devant nous, près de nous, sous nous.

Je ne perdais pas de vue l'homme dont je devais m'emparer et qui seul pourtant aurait pu nous guider et nous sauver.

Où il faisait passer son cheval, je faisais passer le mien. J'imitai chacun de ses mouvements et Achmet imitait chacun des miens.

Ce fut la plus épouvantable chevauchée de mon existence. J'allais comme dans un rêve, le pouls battant, les tempes brûlantes, j'avais la fièvre, je croyais galoper dans les nuages.

Depuis longtemps, toute rive avait disparu à nos yeux, chaque pas m'apportait la conviction que nous allions être engloutis si la rapidité de nos chevaux cédait un tant soit peu. La couche de sel était si mince et si fragile par endroits qu'elle n'aurait pas pu porter une minute de plus le sabot de nos bêtes.

Je n'avais pas le temps de regarder à ma montre, mais il devait bien y avoir vingt minutes que nous courions ainsi ; il me semblait qu'il y avait vingt siècles.

Je m'aperçus que la jument blanche se fatiguait de porter double fardeau. Le Kroumir s'en aperçut aussi. Il voulut la soulager d'une manière qui me fit dresser les cheveux sur la tête.

Jusque-là son corps m'avait caché Mochallah, mais je le vis alors, conduisant son cheval de la main gauche, défaire de sa main droite les liens qui retenaient la jeune fille sur le cheval. J'entendis un cri

d'angoisse et je vis encore la jeune fille, qu'il avait voulu jeter à bas de son cheval, se cramponner à lui de toute la force du désespoir. Il leva alors le poing et lui en asséna un coup sur la tête. Les bras de la malheureuse s'ouvrirent et elle tomba auprès de l'étroit sentier, mais ses pieds ne trouvèrent que du sel fondu qui céda, et elle allait disparaître quand, arrivant près d'elle en ce moment, je me baissai sur l'encolure de mon cheval et la saisis par l'épaule.

La rapidité de la course accrut la force de mon bras, je projetai en l'air son corps léger qui retomba sur ma selle en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Un cri de joie retentit derrière moi. C'était Achmet qui l'avait poussé. La jument était allégée, et mon cheval ne semblait pas s'apercevoir de cette augmentation de sa charge.

La chasse à la vie et à la mort recommença. Combien de temps allait-elle encore durer ? Pas un indice, pas le moindre tas de pierres n'était en vue. Rien que des vagues de sel, de l'écume bouillonnante et de l'eau jaillissante.

Enfin j'aperçus, au loin devant nous, une bande sombre qui se rapprochait de nous rapidement. Grâce à Dieu, le Kroumir avait choisi un chemin qui traversait seulement une partie de la Sebcha ; s'il en avait pris un plus long, nous étions perdus.

Une minute passa, puis une autre, la bande était maintenant toute proche ; il y eut de nouveau un vacillement du sol, de l'écume et un bouillonnement, puis ce fut une argile solide et résistante, et nous arrivâmes vers la terre ferme.

« *Allah ! Allah !* cria le Kroumir.

— *Hussah !* Accours, Achmet, fis-je de même. »

Mon cheval vola comme un oiseau par-dessus le bord marécageux, et Achmet et moi abordâmes bientôt sur un sol solide. Encore quelques bonds et nos chevaux s'arrêtèrent.

Mais qu'était devenu le Kroumir ?… Sa jument était enfoncée à mi-corps dans le marais, et le cadavre de son cavalier gisait à quelques pas sur le sable.

Nous descendîmes de cheval pour dégager d'abord l'animal et nous assurer de la mort du Kroumir.

La jument fatiguée avait dû faire un saut trop court, et l'homme projeté de la selle s'était brisé le crâne sur le sol.

« Que Dieu ait son âme ! dis-je dans un profond soupir.

— Que Dieu le damne ! ajouta Achmet en se précipitant vers Mochallah que j'avais déposée à terre.

« Sidi, elle est morte ! » cria-t-il avec effroi.

Je l'examinai.

« Elle vit, dis-je ; elle n'est qu'évanouie. »

Il la prit alors dans ses bras pour la ranimer tandis que je m'occupais des chevaux, qu'il ne fallait pas laisser avec les flancs battants et les naseaux dilatés. Je les frottai vigoureusement et me retournai vers Achmet. Le brave garçon avait les yeux pleins de larmes. Il parlait à Mochallah sans recevoir aucune réponse d'elle.

« Laisse-la tranquille, Achmet, lui dis-je ; elle a trop souffert, et la dernière demi-heure était au-dessus de ses forces.

— Oui, Sidi, c'était terrible ; le tigre et le lion ne sont rien à côté de la Sebcha. Nous lui avons échappé parce que nous ne sommes pas coupables, mais elle a englouti le Kroumir. Que son âme habite en enfer au milieu des diables ! Je n'oublierai jamais cette course.

— Ni moi non plus, tu peux en être sûr.

— Sidi, je te remercie d'avoir sauvé Mochallah, la perle des jeunes filles ; au moment où le Kroumir voulait la jeter dans l'abîme.

— Ne parlons pas de cela maintenant, nous sommes encore trop émus tous deux ; il nous faut un peu de temps pour nous remettre. Aide-moi à attacher le Kroumir sur la jument. Prends Mochallah avec toi ; nous allons essayer de retrouver nos gens.

— Sais-tu dans quelle direction nous devons les chercher, sidi ?

— Oui, nous sommes venus vers le sud-ouest, il faut remonter vers le nord-est. »

En peu de temps, nous fûmes sur le chemin du retour. Je trottais en avant, conduisant la jument par la bride, suivi du bienheureux Achmet qui essayait d'exprimer de son mieux sa béatitude à « la perle des jeunes filles ».

Peu après midi, nous passâmes de nouveau à l'endroit où avait commencé notre terrible chevauchée, sans être aperçus des nôtres dont les yeux restaient fixés sur la surface scintillante où ils nous avaient vus disparaître à leurs regards le matin même.

Je tirai un coup de fusil qui les fit tressaillir, et quand ils nous aperçurent ils poussèrent des cris de joie retentissants.

Ils nous entourèrent aussitôt et nous assaillirent de questions. Un seul était resté en dehors : c'était Ali, sa fille dans ses bras, qui regardait sa jument avec des yeux pleins de larmes.

« *Hamdulillah !* Je les ai retrouvées toutes deux, cria-t-il enfin. Achmet, tu as tenu ta parole et je me souviens de la mienne. Que

Mochallah, la fille de mon cœur, t'appartienne ! Maintenant racontez-nous comment Allah vous a conduits et qui a pris la vie de ce bandit, sur lequel on ne voit aucune blessure ?

— Laisse-moi parler, me demanda Achmet.

— Volontiers, » répondis-je.

Je devais bien cette compensation au brave et vaillant garçon en récompense de ce qu'il avait entrepris. Je m'assis auprès de l'Anglais pour lui dire dans sa langue maternelle toutes nos péripéties. Il m'écouta avec le plus grand intérêt. Quand j'eus fini, il respira bruyamment et avoua en toute sincérité :

« J'avais bien souhaité une aventure, mais tout de même pas de ce genre. Il est préférable d'avoir un peu de terre ferme sous les sabots de son cheval quand on se promène. *Yes !* Cet Achmet avait le diable au corps pour vous suivre sur ce marais. Enfin il a sa Mochallah : fiançailles, mariage et ménage ! Savez-vous ce que je lui ai promis ?

— Quoi donc ?

— Cinquante livres, et il les aura, car il les a bien méritées. *Well ! »*

Une heure plus tard nous revenions vers la croûte solide du chott dans laquelle nous avions creusé un trou.

« Prenez le corps du Kroumir, hommes, dit Omar d'une voix sévère, et jetez-le dans l'abîme des sables mouvants où il voulait faire périr la fille de notre frère. Que Ruhh es Sebcha garde ses ossements à jamais ! »

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2017

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BernardP, FrançoiseS, PierreB, AlainC, Coolmicro

1 Lac salé.